



# HISTOIRE

*ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE*

D U

<sup>2 A</sup>  
THÉÂTRE ITALIEN.

TOME TROISIÈME.



# HISTOIRE

*ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE*

D U

<sup>7 A</sup>  
THÉÂTRE ITALIEN.

TOME TROISIÈME.

137300. 1000000 1000000



# HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

## THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN  
FRANCE, JUSQU'À L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales  
Pièces, & un Catalogue de toutes celles  
tant Italiennes que Françaises, données  
sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus  
curieuses & les Notices les plus intéres-  
santes de la vie & des talens des Auteurs  
& Acteurs.

---

*Castigat ridendo mores.*

---

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

---

M. DCC. LXIX.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

# NOTICE

TO THE PUBLIC

OF

THE

PROCEEDINGS OF THE

COURT OF COMMONS

IN THE MATTER OF

THE

PROCEEDINGS OF THE

COURT OF COMMONS

IN THE MATTER OF

THE

PROCEEDINGS OF THE

COURT OF COMMONS

IN THE MATTER OF

THE



# HISTOIRE

D U

## THÉÂTRE ITALIEN,

*Depuis son origine jusqu'à ce jour.*

---

### LE PHILOSOPHE

DUPE DE L'AMOUR.

*Comédie en un acte en prose,*

*29 Octobre 1726. (1)*

UN Philosophe appelé Pantalogue, a été chargé de l'éducation d'une jeune fille nommée Lucinde. Il n'a pas prétendu en faire une Agnès; mais, au contraire une savante, & s'il lui a laissé

---

(1) La scène est à Padoue.

profiter. Elle lui dit qu'elle n'est pas fâchée que Celio n'ait pu la souffrir sous la laide figure qu'elle a d'abord exposée à ses yeux ; mais qu'elle lui tiendra compte des tendres sentimens qu'elle pourra lui inspirer sous sa nouvelle forme. Arlequin ne voit pas plutôt son Maître , qu'il le félicite sur l'amour que Lucinde a pour lui ; il lui apprend que cette personne qui lui a d'abord paru si laide , est belle à charmer. Celio croit d'abord que son Valet a perdu l'esprit ; mais il se doute enfin du tour que Pantologue lui a joué ; il se confirme dans son opinion à l'approche d'Urgantia ; & pour pénétrer tout ce mystere , il charge Arlequin de l'assurer qu'il l'adore , & de lui dire de sa part , qu'il va l'attendre au Jardin des Fleurs. Il fait connaître par un *à parte* , qu'il lui donne le change pour pouvoir entretenir la véritable Lucinde sans être importuné. Urgantia ou la fausse Lucinde , donne dans le piège ; elle va se rendre au Jardin des Fleurs , tandis que Celio adresse ses pas vers l'appartement où sa chere Lucinde est renfermée. Comme ils se cherchent l'un l'autre avec ardeur , ils se trouvent sans peine. Leur conversation est des plus tendres , elle a

tant de charmes pour eux, qu'ils ne s'apperçoivent pas que le jour a disparu. Un bruit que Lucinde entend, la tire de cette espece d'enchantement; c'est Pantalogue qui la cherche d'un côté, tandis qu'Urgantia vient de l'autre chercher aussi Celio, qu'elle n'a eu garde de trouver dans le Jardin des Fleurs. Ils s'égarerent tous quatre dans l'obscurité.

*CELIO, cherchant Lucinde.*

Vous fuyez, vous vous cachez en vain, si mes yeux ne peuvent plus distinguer où vous êtes, mon cœur me le dira.

*LUCINDE, à Pantalogue, qui l'a arrêtée & qu'elle prend pour Celio.*

Je vous défends de me retenir. Par cette résistance à mes volontés, vous détruirez ce que votre vue a commencé. Oui, Seigneur, je l'avoue, c'est la contrainte où l'on me retient qui excuse cet aveu précipité. Je verrai avec plaisir que vous vous intéressez à moi, & que vous chercherez les moyens de me délivrer de Pantalogue, d'Urgan-

ria , & de la Philosophie qui vont m'être plus désagréables que jamais.

Le DOCTEUR , à part.

Qu'entends-je ?

C E L I O.

Qu'est-elle devenue ?

URGANTIA , à part.

Je reconnais la voix de Celio , ( à Celio qui l'arrête , la prenant pour Lucinde. ) Vous avez oublié le Jardin des Fleurs.

CELIO , à Urgantia , se jettant à ses genoux.

Ne me parlez point , belle Lucinde , de tout ce qui n'est pas vous : je suis assez puni d'avoir pu me tromper au point de prendre tantôt pour vous , cette folle d'Astrologue qui vous ressemble si peu.

Mirto vient enfin avec des flambeaux éclairer la scène & éclaircir le *quiproquo*. Le Philosophe reconnaît qu'il est la dupe de l'Amour. Celio épouse Lucinde au grand contentement de Mirto & au grand regret d'Urgantia , qui prédit à Lucinde ces événemens sinistres.



Je vois sur votre Hymen les planettes , les  
signes ,

Verfer tout ce qu'ils ont d'influences mali-  
gnes ;

Lucinde , le Verseau , Ministre du destin ,  
Mettra pour Celio de la glace en ton sein ,  
Et fera rencontrer sur son front triste & morne ,  
Le Taureau , le Belier avec le Capricorne.

### ARLEQUIN.

C'est l'horoscope de tous les maris ,  
& si tous ceux qui le regardent , bat-  
taient des mains , nous aurions un ap-  
plaudissement général.

Cette Piece fut jouée pour l'ouver-  
ture du théâtre après le retour de Fon-  
tainebleau. Elle est de M. de Saint-Foix,  
& n'eut que six représentations ; mais si  
la Ville la jugea trop sévèrement , la  
Cour lui rendit plus de justice , elle y  
fut très-bien reçue.



---



---

## PYRAME ET THISBÉ.

*Parodie en un acte en prose, mêlée de  
Vaudevilles de l'Opéra, du même titre,  
9 Novembre 1726. (1)*

**N**INUS, Chef de Flibustiers, devient amoureux de Thisbé, malgré son premier engagement avec Zoraïde, fille du Sorcier Zoroastre. Il déclare ainsi son amour à sa nouvelle Maîtresse.

*AIR : Des Trembleurs.*

Elevé dans les allarmes,  
Dans le tumulte des armes,  
Je ne goutais point les charmes  
Qu'un tendre amour nous produit;  
Mais en mettant pied à terre,  
J'ai vu la fille du frere  
De la femme de mon pere,  
Ma cousine autrement dit.

---

(1) Le Recueil du nouveau Théâtre Italien, marque le 13 Novembre; le Dictionnaire des Théâtres, le 19, & tous deux se trompent. Le Mercure l'annonce le 9 du même mois, & se trouve d'accord avec les Registres de la Comédie.



Comme Pyrame ne répond que par monosyllabes, Ninus lui reproche sa taciturnité. Pyrame s'excuse sur le conseil que ses amis lui ont donné de ne guères parler, ce qui est une excellente critique de l'Opéra.

Ninus donne une fête à Thisbé, elle est composée d'Esclaves, dont le Chef chante les couplets suivans sur le fameux air du second acte de l'Opéra, qui a depuis été parodié de tant de manieres.

Que de nos transports  
Naissent des accords,  
Qui surpassent Lulli  
En vif, en joli.  
Si par fois nos vers  
Vont un peu de travers,  
Un bon air à danser  
Les fait passer.  
La musique,  
Quoiqu'antique,  
Par nos soins se récrépit,  
Et la muse,  
La plus buse,  
Peut plaire en dépit,  
Même de l'esprit.  
Que de nos transports, &c.

\*

A w

Un Spectacle parfait  
 Ne va point sans ballet,  
 Que sur-tout ici l'entrechat brille,  
 Que la fille  
 Y sautille,  
 Et nous fasse voir . . .  
 Tout son savoir, &c.



Zoraïde vient troubler la fête, demande pour qui elle est, & prend au collet Ninus qui ne répond rien, & à qui elle ordonne de s'expliquer.

### P Y R A M E.

Comment voulez-vous qu'il s'explique, si vous l'étranglez?

Zoraïde après avoir menacé Ninus, de la fureur de son pere, revient inutilement à des sentimens plus doux.

### NINUS, à Zoraïde.

Tout ce que je puis faire, c'est de vous plaindre, de me plaindre, & de nous plaindre tous deux.

Zoraïde voyant qu'elle ne peut rien obtenir, déclare à Ninus que Pyrame est son Rival, & Ninus le fait mettre en prison; mais Zoroastre vient le délivrer. On lit sur le char dans lequel il

descend, *la Lanterne magique*. Pyrame paraît au travers d'une grille, & prie Zoroastre de prendre garde en détruisant la Tour, de l'écraser sous les ruines. Il le supplie aussi de ne point faire danser les Sorciers & les Sorcieres de sa suite, qui ne finiront point. Zoroastre après avoir délivré Pyrame, lui conseille de fuir avec Thisbé. Ils ne manquent pas de suivre cet avis, & Thisbé arrive la première au rendez-vous, avec une lanterne qui s'est éteinte. On entend crier derrière le théâtre, & au lieu d'un Lion qui est dans l'Opéra, c'est un Cerf qui paraît. Thisbé se sauve, & Pyrame arrive après.

## P Y R A M E.

» Quel monstre vient ici me couper le che-  
» min » ?

» C'est un Cerf échappé du Fauxbourg Saint-  
» Germain ».

Cette plaisanterie porte sur la chasse du Cerf, que Legrand venait de donner sans succès à la Comédie Française.

Pyrame combat le Cerf & le tue. Après avoir long-tems cherché Thisbé & l'avoir demandée selon l'usage, aux échos d'alentour, il apperçoit sa cor-

nette, & conclud spirituellement qu'elle est morte. Il chante :

A I R : *Margot sur la brune.*

Thisbé sur la brune

Pour attendre fortune,

Thisbé sur la brune

Jàmais ne reviendra ;

Mais son Pyrame

Par cette lame,

Toute sa flâme

Lui prouvera,

En mourant comme à l'Opéra.

Thisbé revient, & demande à Pyrame ce qui l'a mis dans cet état.

P Y R A M E.

Je suis venu trop tard tantôt,

Et je me suis tué trop tôt.

Il s'agit de savoir que trompé par votre baignolette, j'ai cru que ce maudit Cerf vous avait tuée ; je me suis aussi tué de désespoir ; mais je n'ai pas voulu mourir sur le champ, parce que je me doutais bien qu'il fallait auparavant raconter mon histoire ; à présent que voilà toutes mes affaires faites, je meurs.

Thisbé se tue aussi comme de raison, après avoir accablé Ninus de reproches.

ZOROASTRE, *arrive.*

Eh bien, mes chers enfans, n'ai-je pas fait merveilles?

THISBÉ.

Oui assurément, votre monstre a fort bien opéré, au lieu de punir un Tyran, il cause la mort de deux Amans que vous vouliez défendre.

ZOROASTRE.

Ce n'est pas ma faute s'il s'est trompé, mon intention était bonne; mais il y a du remède à tout ceci, & je veux que vous épousiez Pyrame tout à l'heure.

PYRAME.

Vous n'y pensez pas, nous sommes morts.

ZOROASTRE.

Bon, vous avez cru cela. Vous vous porterez aussi bien que moi dans un moment.

PYRAME.

Vous m'allez peut-être noyer dans

la Fontaine de Diane, pour me faire revivre ?

Zoroastre les touche seulement de sa baguette, les ressuscite, les marie, & la Piece finit par un chœur de Poëtes & de Musiciens mourans de faim, qui invoquent Cérès sous le nom de Déesse de Gonesse.

Cette Parodie très-gaie réussit beaucoup, elle est de Romagnesi & de Riccoboni le fils ; elle eut vingt-trois représentations, & fut jugée une très-bonne Critique de la Tragédie Lyrique de Pyrame & Thisbé, dont les paroles sont de Laferre, non pas de celui si connu par Renard, mais de celui tant vanté par Boileau, & la musique qui fut très-applaudie, de MM. Rebel & Francœur, qui travaillaient en société, que l'on appelait alors les petits Violons, depuis Directeurs de l'Opéra, & maintenant Chevaliers de l'Ordre de Saint-Michel, &c. &c. Ce fut alors que Mademoiselle Lemaure, après une longue absence, reparut sur le théâtre dans le rôle de Thisbé ; ce qui ne nuisit point au succès de cette Tragédie.





---

**LA FEMME JALOUSE.**

*Comédie en trois actes en vers ,  
11 Décembre 1726. (1)*

**F** L A M I N I A en entrant, se met dans un fauteuil comme une femme agitée d'une violente passion. Lelio son mari, est en robe de chambre, & se promene sans rien dire. Flaminia rompt enfin le silence, & l'accable de reproches sur une infidélité dont elle le soupçonne. Elle veut qu'il lui ouvre une chambre, qui depuis quelques jours est fermée à tout le monde. Lelio lui dit en vain, qu'il a des raisons indispensables pour n'y laisser entrer personne; elle s'obstine dans sa demande, & accable son mari de nouveaux reproches. Lelio n'y pouvant plus tenir, ordonne à Arlequin de l'habiller promptement. Flaminia sous prétexte de vouloir rajuster sa perruque, la chifonne, & se retire en le menaçant de le plaider en séparation. Lelio ne veut plus sortir, il congédie Arlequin, & lorsqu'il est seul, il ouvre la porte de la

---

(1) La scène est à Milan, dans la Maison de Lelio.

chambre où Mario est enfermé. Mario en sort avec un livre de l'Arioste, qu'il met sur une table. Il déplore le triste destin de son ami, par rapport à la jalousie de sa femme. Lelio lui répond que tous les maris ont leurs chagrins : voici comment il s'explique.

Le Ciel en nous formant, nous destine un  
supplice.

Par un triste ascendant dont on subit l'effet ;  
On ne goûte ici bas aucun bonheur parfait.  
En voulant me traiter avec quelqu'avantage ,  
D'une femme jalouse il a fait mon partage ,  
A le bien prendre au fond , je suis des miieux  
traités , &c.

Lelio apprend à son ami, que ses ennemis conspirent contre sa vie , & qu'on ne parle pas moins que de l'assassiner pour venger son Rival Pamphile, à qui il a enlevé Silvia par un hymen secret. Il lui donne une lettre qu'il vient de recevoir de Genes, & qui s'adresse à lui. Mario lit tout haut la lettre, dont voici le contenu.

» Songez à vous, mon cher Mario ;  
» Pamphile désespéré de voir que le  
» pere de Silvia lui a manqué de pa-  
» role, est parti pour Milan, où il sait  
» que vous vous êtes rendu. Son des-



» sein est de vous appeller en duel ;  
» mais comme ses parens ont juré de  
» vous faire assassiner , gardez-vous de  
» paraître en Public. Votre femme Sil-  
» via est aussi partie , accompagnée du  
» seul Scapin , dans l'espérance de vous  
» trouver. Elle doit aller chez le Sei-  
» gneur Lelio , apprendre où vous  
» pouvez être. Elle fait qu'il est de vos  
» amis , & qu'il ne vous abandonnera  
» pas ».

» Depuis ma lettre écrite , j'ap-  
» prends que votre pere se dispose à  
» partir , & que le pere de Pamphile  
» forme le même dessein. Je souhaite  
» que leur arrivée à Milan , puisse ter-  
» miner vos différends ».

Cette lettre qui sert d'exposition , est très-ingénieuse. La conversation de Lelio & de Mario , est interrompue par les cris redoublés de Flaminia , qui frappe à la porte. Lelio fait rentrer son ami dans la chambre qui lui sert d'azile , & dont il referme la porte. Flaminia soutient à son mari , qu'il parlait avec quelqu'un. Lelio répond à sa femme , qu'il lisait tout haut ; & pour le lui prouver , il lui montre le livre de l'Arioste que Mario a laissé sur la table.

Flaminia le prend , & le hafard lui préfente ces vers :

En m'éloignant de vos beaux yeux ,  
Un injufte pouvoir , funefte à ma tendrefle ,  
Retranche de mes jours , dont vous êtes maî-  
treffe ,

Les momens les plus précieux :  
Je ne puis fupporter les momens de l'ab-  
fence ,

Le jour me devient odieux.  
O fort ! viens m'en priver , ou me rends la  
préfence  
Du plus parfait objet qui foit deffous les  
Cieux.

Flaminia croit que fon mari ne s'at-  
tache à lire des vers fi tendres , que  
pour faire diverfion à l'ennui qu'il a  
d'être éloigné de quelque Maîtreffe , &  
dans cette idée , elle l'accable de nou-  
veaux reproches qui l'obligent enfin à  
fortir. Elle appelle Colombine , & lui  
fait confidence des fujets de plainte  
qu'elle croit avoir contre Lelio.

Notre fexe eft fujet dans le cours de fes ans ,  
A deux fortes d'états entr'eux très-différens.  
Filles , nous exerçons un fouverain empire ,

Par les plus tendres soins on cherche à nous séduire ;

Nos Amans attentifs préviennent nos desirs ;  
Sans cesse nous passons de plaisirs en plaisirs ;

Nos moindres actions inspirent des allarmes,  
Nos défauts tels qu'ils sont, ont des graces,  
des charmes ;

Nous avons de Vénus, la voix, les traits,  
le port ;

Enfin aucun bonheur n'égale notre sort.

Dès que nous prononçons un oui qu'on demande,

Les amours, les plaisirs, & leur joyeuse bande,

Prennent soudain l'essor, ne laissant après eux,

Qu'un joug dont pour jamais on se repent tous deux.

Flaminia persiste dans ses premiers soupçons, au sujet de la chambre dont la porte est toujours fermée. Colombine l'y confirme, en lui apprenant que Lelio prend soin d'y entrer seul, surtout aux heures du repas. Elle ajoute qu'il y a une double serrure, l'une en dehors, & l'autre en dedans. Flaminia

veut qu'on fasse venir sur le champ un Serrurier pour l'ouvrir. Colombine l'en détourne, & lui promet de veiller si bien sur tout ce qui se passera, qu'elle fera instruite sans en venir à aucun éclat. Elles entendent venir quelqu'un, ce qui les oblige à se retirer ; c'est Silvia, femme de Mario, suivie de Scapin son Valet, qui la conduit, parcequ'il connaît déjà la maison de Lelio. Flaminia & Colombine reviennent, & Silvia remercie la première des services importans que lui rend son mari.

FLAMINIA.

Je le crois, & je fais le fait dont il s'agit.

SILVIA.

Vous le savez ?

FLAMINIA.

Comment. Ce mot vous interdit ?

SILVIA.

Je crois qu'il a très-bien placé sa confiance ;

Et bien loin de vouloir l'accuser d'imprudence,

Je l'en estime plus. Maître de tant d'attraits, Madame, il doit pour vous avoir peu de secrets.

## FLAMINIA.

Quand il voudrait se taire , en vous voyant  
paraître ,

Je puis , sans me tromper , facilement con-  
naître

Quel dessein vous conduit ; mais sans vous  
prévaloir ,

Vous pouviez m'épargner le chagrin de vous  
voir.

## SILVIA.

Moi , Madame ! j'ignore en quoi ceci vous  
blesse.

## FLAMINIA.

Ah ! c'est un peu trop loin pousser la har-  
dieffe.

Silvia se retire , le cœur gonflé de  
douleur , après avoir reproché à Fla-  
minia l'incivilité que sa jalousie vient de  
lui faire commettre.

Après une scène entre Flaminia &  
Colombine sur ce qui vient d'arriver ,  
& que Colombine croit très-innocent ,  
Lelio rentre & demande ingénûment à  
Flamina , si la Dame qu'il vient de  
rencontrer à la porte est de ses amies.  
Flamina prend cette demande pour un

nouvel outrage, ou du moins pour un artifice. Sa colere monte à un tel point, qu'elle tombe évanouïe.

Dom Pedre qui survient, est fort allarmé de l'état où il trouve sa fille; il la croit morte, Lelio lui répond ironiquement qu'elle ne mourra pas, & lui apprend que ce qu'il voit, n'est que l'effet d'une jalousie la plus folle & la plus injuste qui fut jamais. Dom Pedre prie son gendre de le laisser avec sa fille.

Flaminia reprend ses esprits, elle se plaint à son père de l'infidélité de son mari, & voyant que son pere refuse de la croire, elle se jette sur son épée pour s'en percer le sein. Toujours plus obstinée à soupçonner Lelio, elle veut mettre Arlequin dans ses intérêts; elle s'y prend d'abord par les dons; mais cela ne pouvant rien sur lui, elle en vient aux plus cruelles menaces; & lui présentant un flacon, elle lui dit qu'il contient un poison qui lui fera perdre la vie sur le champ, s'il ne l'informe de toutes les actions de son maître. Arlequin épouvanté lui promet tout. Elle le quitte en lui réitérant ses ordres & ses menaces: elle revient quelque tems après, dégui-



lée, contrefaisant sa voix pour l'éprouver. Elle lui donne un portrait pour le remettre entre les mains de Lelio, comme de la part d'une maîtresse : elle sort & revient une seconde fois sans déguisement ; elle demande à Arlequin quelle est cette femme qui vient de lui parler ; Arlequin tremblant, dit que c'est une blanchisseuse, ensuite que c'est une fille qu'il aime & qu'il doit épouser au premier jour. Flaminia confond ce mensonge en lui faisant montrer le portrait qui est le sien. Elle fait en même temps avancer Colombine qui apporte un verre d'eau, comme pour l'empoisonner. Arlequin demande grâce, & jure de lui être fidèle. Flaminia fait semblant de se laisser attendrir ; & lui pardonne à condition qu'il veillera sur Lelio, & qu'il observera tous ses pas. Flaminia se retire, Lelio arrive & Arlequin lui demande d'où il vient, où il doit aller, ce qu'il pense actuellement & ce qu'il doit penser dans la suite. Il compte aussi tous les pas que son maître fait sur le théâtre, afin d'en rendre un compte exact à sa maîtresse. On frappe à la porte, Lelio ordonne à Arlequin d'aller ouvrir ; mais celui-ci n'obéit qu'à regret, parce qu'il ne

voudrait pas perdre son maître de vue.

Pamphile , rival de Mario , entre & donne une lettre à Lelio de la part d'un de ses amis. Lelio l'ayant lue , dit à Pamphile qu'il n'oubliera rien pour satisfaire aux devoirs que l'amitié lui prescrit. Il s'agit dans cette lettre de faire connaitre à Pamphile en quel lieu peut être Mario , avec qui il prétend se battre en homme d'honneur. A peine Pamphile est-il parti, que Lelio ordonne à Arlequin de se retirer , & comme il résiste , il est obligé de le jeter à la porte. Aussi-tôt que Lelio se trouve en liberté , il apprend le dessein de Pamphile à Mario ; celui-ci le prie de le laisser sortir puisqu'il ne s'agit que d'une affaire d'honneur ; mais Lelio n'y consent pas , dans la crainte que tous les ennemis de Mario ne soient pas aussi généreux que Pamphile ; il lui propose de faire venir sa chère Silvia déguisée en Cavalier. Mario lui représente , que ce serait s'exposer à une nouvelle aventure aussi désagréable que la première ; il pense qu'il vaut mieux qu'ils se déguisent tous deux pour l'aller trouver chez-elle. Lelio approuve ce projet , fait rentrer Mario , & écrit une



une lettre devant Arlequin, qui fait tout ce qu'il peut pour la lire. Lorsqu'elle est cachetée, Lelio la lui donne pour la porter à la maîtresse de Scapin son camarade. Flaminia surprend cette lettre entre ses mains, elle en tire une copie qu'elle ordonne à Arlequin de porter, & à laquelle elle ajoute une apostille, par laquelle Lelio s'excuse de s'être servi d'une main étrangere; elle garde l'original afin de convaincre Lelio d'infidélité aux yeux de son pere. La lettre est sans adresse & conçue en ces termes :

« Madame, je ne puis vous exprimer la grandeur du péril que vous courez; ne sortez point de chez-vous, je vous en conjure, & je ferai mon possible pour vous tirer de l'état où vous êtes, vous verrez bien-tôt celui que vous aimez, je ne puis vous en dire davantage, n'osant pas trop m'expliquer dans ce billet, qui peut être intercepté j'irai dans un moment chez-vous ».

Flaminia ne manque pas de montrer ce billet à son pere, qui après l'avoir lû, ne doute plus qu'elle n'ait raison de se plaindre de son mari.

Lelio & Mario qui se sont masqués,

ainsi qu'ils en sont convenus pour aller chez Silvia paraissent ; Lelio enveloppé dans un grand manteau & un masque, & Mario déguisé en femme. Flaminia les surprend dans le moment qu'ils vont sortir ; elle appelle son pere pour le rendre témoin de cette dernière infidélité de son mari, mais elle en est la dupe ; Lelio poussé à bout, démasque Mario, & fait connaitre que cette maîtresse prétendue n'est autre chose qu'un Cavalier. Flaminia se retire toute confuse, & Dom Pedre se range du parti de son gendre.

Lelio ayant vu échouer son premier projet de déguisement, prend le parti de faire entrer Silvia chez lui sous son propre habit. Silvia impatiente de voir son cher époux, se travestit comme on souhaite, & sous l'habit de Lelio elle vient dans ce même appartement, où Flaminia l'a déjà si mal reçue. Flaminia la prend pour Lelio, mais Arlequin à demi instruit par quelques circonstances qu'il a remarquées dans sa nouvelle charge d'espion, ne prend pas le change, il soutient que ce prétendu Lelio est une femme ; Flaminia lui arrache le masque & reconnait cette prétendue rivale qu'elle a déjà chargée

d'injures. Elle appelle son pere pour lui faire part de sa nouvelle découverte. Tout semble parler contre Lelio , qui arrive un moment après ; il n'ose même se justifier de peur de commettre son ami Mario , en révélant son secret, mais Scapin vient le tirer d'affaires ; en lui apprenant que le pere de Mario & celui de Pamphile sont enfin d'accord , & que ces deux heureux époux peuvent se montrer sans rien craindre. Flaminia conait par - là que sa jalousie contre son mari était injuste , quoique fondée sur des apparences capables de l'induire en erreur. Elle finit la piece par ces quatre vers.

Sur ce qui s'est passé , réglant mes sentimens ,  
Je déteste à jamais ces jaloux mouvemens ;  
Et je ne vois que trop qu'une vaine appa-  
rence ,

Des époux bien souvent trouble l'intelligence.

Cette Comédie n'est proprement qu'une imitation libre de la *Moglie-Gelosa* , Canevas italien de Riccoboni pere , dont nous avons donné l'extrait. M. Joly qui en est l'auteur , en convient dans sa préface ; mais si son original lui fournît le fond des scenes , & des caracteres , il ne dut qu'à son talent la

maniere facile & agréable avec laquelle il l'a écrite. Elle n'eut d'abord que huit représentations , mais elle ne lui en fit pas moins d'honneur parmi les gens de lettres, & même de la part du public qui l'a revue depuis avec plaisir.

---

## LE PORTRAIT.

*Comédie en un acte en prose, 9 Janvier  
1727. (1)*

**S**ILVIA paraît incertaine sur ce qu'elle doit faire pour passer le jour le moins désagréablement qu'elle pourra. Son agitation continuelle fait prévoir à Colombine qu'il va arriver quelque chose d'extraordinaire dans le cœur de sa maîtresse , & que ce cœur irrésolu est prêt à se fixer à quelqu'objet. Elle en dit son sentiment à Silvia , & lui fait entendre que tous ces troubles naissans sont des avant-coureurs de l'amour. Silvia se met en colere au seul nom d'amour , & jure qu'elle ne sentira jamais les traits d'un Dieu qui ne fait que des malheureux. Je ne veux , dit-elle ,

---

(1) La scène est à Paris.

être ni fourbe , ni dupe , ni crédule ,  
ni défiante , ni coquette , ni précieuse ,  
ni triste , ni évaporée , ni jalouse , ni  
commode ; en un mot rien de ce  
qu'on est quand on aime. En garde  
contre les folies de mon sexe , je le  
suis encore plus sur l'article des hom-  
mes , tous ne valent rien , rien.

### COLOMBINE.

Belle conclusion ! Allez , Mademoi-  
selle , il n'y en a point de si diable  
dont on ne vienne à bout. L'imbé-  
cille , on le mene par le nez ; le mer-  
veilleux , on lui en fait accroire ; le  
taciturne , on n'a pas la peine de lui  
répondre ; le grondeur , on le fait taire  
en criant plus haut que lui ; le dé-  
bauché , on ne le voit jamais ; l'avare ,  
on le vole ; le jaloux , on le trompe ;  
le dissipateur , on le . . . on le . . .  
ma foi je ne sçai ce qu'on en fait de  
celui-là , c'est la pire espece de tous.

A peine Silvia a-t-elle assuré bien af-  
firmativement à Colombine qu'elle veut  
garder sa liberté , qu'Oronte son pere  
lui vient présenter des chaînes , en lui  
disant qu'il l'a mariée en Flandres ,  
d'où il vient , & que l'époux qu'il lui  
a destiné , s'appelle Valere. Silvia ne



répond pas un seul mot à son pere ; au grand étonnement de Colombine , qui s'attendait à la voir éclater au seul nom de l'Hymen , comme elle a fait à celui d'amour. Oronte dit à sa fille que son futur époux doit être arrivé aussitôt que lui & qu'il y a apparence qu'il est allé chez le baigneur , pour paraître à ses yeux dans un état plus avantageux ; il ajoute que Valere n'a pas besoin d'agréments empruntés pour la convaincre de ce qu'il dit ; il lui montre son portrait , & le laisse entre ses mains. Oronte sort pour aller chercher Valere , dont Silvia regarde le portrait avec une indifférence affectée. Lorsque son pere est parti, elle a recours à cette ruse déjà employée & qui a été usée depuis , de faire passer sa femme de chambre pour elle , afin de dégouter Valere ; mais celui-ci qui a reçu le portrait de Silvia de la main de son pere , la reconnaît malgré son travestissement , & prend sur le champ la résolution de lui rendre ruse pour ruse.

*SILVIA, sous l'habit de Colombine.*

C'est donc vous, Monsieur , qui venez de but en blanc de Flandres , ex-

près pour épouser une fille que vous ne connoissez pas, sans savoir si elle vous plaira, & si vous lui plairez vous-même ; vous pouviez vous épargner les frais du voyage.

V A L E R E.

Je suis venu lui rendre des soins, & tâcher par mes services de m'attirer l'honneur de ses bonnes grâces.

S I L V I A.

Vous n'y réussirez pas, c'est peine perdue. (*à part*) Quel homme !

V A L E R E.

Je comptais beaucoup plus sur ses bontés que sur mon mérite.

S I L V I A.

Vous comptiez sur ses bontés ? & de quel droit, je vous prie ; quoi ! parce que son pere vous a donné sa parole sans la consulter, il faudra qu'elle l'exécute, quelle vous écoute, qu'elle vous aime, qu'elle vous épouse ? Elle n'en fera rien, Monsieur, fiez-vous en à moi, je fais ses intentions, elle n'en fera rien.

V A L E R E.

Je ferais au désespoir de la contraindre.



SILVIA, *à part.*

Je serais au désespoir de la contraindre Ce flegme me fait bouillir le sang.

VALERE.

Dites à votre maîtresse que j'approuve l'éloignement qu'elle a pour moi, je me rends justice, je ne méritais point autre chose de sa part.

SILVIA, *à part.*

Qu'il y a d'indifférence dans cette fausse modestie !

VALERE.

Dites - lui encore que je ne veux point avoir à me reprocher de troubler par ma présence les sentimens qu'elle peut avoir dans le cœur pour un homme plus aimable.

SILVIA.

Que voulez - vous dire , Monsieur, les sentimens qu'elle peut avoir dans le cœur Pour qui , donc , s'il vous plaît , prenez-vous Silvia ? La croyez-vous capable de s'engager sans l'aveu de son pere ? En vérité vous êtes bien

confidérant , & bien insultant dans vos considérations.

Plus Valere montre de soumission à Silvia , & plus elle s'en irrite , parce qu'elle ne l'attribue qu'à son indifférence , & pour achever de le dégouter , elle lui fait elle-même son portrait de la maniere suivante. D'abord elle n'est ni grande ni petite , ni bien ni mal faite , plutôt grasse que maigre ; & malgré tout cela , chose rare aujourd'hui , elle a de la taille , elle a un petit air d'étourderie & de jeunesse qui frappe. Ce n'est si vous voulez , ni esprit , ni éclat ; cela tient pourtant un peu de tous les deux : elle a de la blancheur & du teint , des yeux & des dents : elle chante & danse passablement : en un mot elle est comme mille autres. A l'égard de sa conduite , il n'y a rien à vous en dire , elle vit comme vivent à présent toutes les filles. Pour son humeur , il n'est , ma foi , pas aisé de la définir : elle est douce par réflexion : aigre par tempérament , timide dans les choses qu'elle sçait , décisive dans celles qu'elle ignore , impérieuse avec ceux qui ne lui doivent rien , exigeante sans amitié , jalouse sans passion , vive jusqu'à l'emportement , distraite jusqu'à

l'oubli, inégale jusqu'à la brusquerie ; enfin si difficile à vivre, que la plupart du tems nous ne pouvons durer ensemble. Le maître, le guide, le mobile de tous ses discours, de toutes ses actions, savez-vous ce que c'est ? Le caprice.

Valere lui répond froidement qu'il va lui épargner la vue d'un objet qui lui est odieux ; & qu'il va remercier Lelio de l'honneur qu'il a prétendu lui faire en l'acceptant pour gendre ; il la quitte aussi froidement qu'il lui a parlé. Silvia est piquée au vif d'une indifférence à laquelle elle ne s'était nullement attendue : ce dépit est un symptôme d'amour naissant : cet amour prend de nouvelles forces par la jalousie qui vient bientôt se mettre de la partie. Arlequin à qui elle demande des nouvelles de son maître, croyant ne parler qu'à une suivante de Silvia, lui dit que Valere a toujours été l'homme de France le plus galant & le plus aimé ; que dans tous ses voyages il a laissé des monumens de sa gloire ; Silvia avale le poison à longs traits ; elle croit que Valere ne lui a parlé avec tant de froideur que parce qu'il méprise une conquête comme la sienne, ou qu'il est engagé ailleurs.

Lelio à qui cet amant piqué a fait dire qu'il est prêt à s'en retourner en Flandres, vient demander à sa fille qui a déjà repris ses habits, ce qui a pu se passer entr'elle & Valere. Silvia ne fait que répondre, Colombine plus hardie que sa maîtresse, dit franchement à Lelio, que sa fille ne veut point se marier; Silvia voudrait bien lui fermer la bouche; mais elle ne peut s'y résoudre & fait connaître par son maintien que son cœur désavoue ce que dit sa suivante. Lelio dit à sa fille qu'il n'a pas prétendu forcer son inclination, & que puisqu'elle ne veut point de Valere, il va le congédier; il sort dans ce dessein. Silvia en est au désespoir; elle avoue à Colombine qu'elle sent pour Valere, ce qu'elle n'a jamais senti; mais que cet ingrat n'en saura jamais rien. Enfin Valere revient, Silvia est redevenue Colombine; elle reproche à Valere, comme de la part de sa Maîtresse, les diverses conquêtes qu'il a faites dans tous ses voyages. Valere n'y comprend rien; on lui dit que c'est d'Arlequin qu'on a appris ses exploits amoureux; il veut punir Arlequin de ce mensonge. Arlequin lui dit qu'il ne croît pas avoir

fait un grand crime, d'avoir fait de son Maître la peinture la plus avantageuse qu'il a pu imaginer. Valere comprenant par la jalousie de Silvia, qu'il en est plus aimé qu'il n'aurait osé l'espérer, invente une dernière ruse pour finir un déguisement trop long-tems soutenu de part & d'autre. Il avoue à la fausse Colombine, qu'il a un engagement que rien ne saurait surmonter, & qu'elle n'a pour l'excuser auprès de sa Maîtresse, qu'à jetter un moment les yeux sur un portrait qu'il lui présente. Silvia en détourne d'abord la vue avec dépit; mais elle ne peut enfin résister à la curiosité de voir si sa Rivale est plus aimable qu'elle. Quelle agréable surprise pour elle, de voir que c'est son propre portrait que Valere lui présente; elle ne croit pas l'en pouvoir mieux récompenser, qu'en lui rendant artifice pour artifice, & en lui montrant le portrait de son Vainqueur. Valere ne le regarde à son tour qu'en tremblant; mais il a bientôt le plaisir de s'y reconnaître lui-même.

Cette Comédie eut le plus grand succès & le mieux mérité; elle eut dix-huit représentations également suivies,



& sa réputation ne se démentit point à la lecture. Elle est de Beauchamp, déjà connu favorablement au Théâtre Italien, par plusieurs Pièces bien accueillies.

---

## LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HYMEN.

*Comédie en trois actes, en prose, suivie d'un Divertissement, 7 Mars  
1727. (1)*

PAMPHILE a composé les paroles que doivent chanter Mademoiselle Amila & Mademoiselle Bécare, toutes deux Cantatrices invitées à un Bal qui doit se donner dans la maison d'Horace. Elles ignorent l'une & l'autre que leurs maris qu'elles ont abandonnés, soient au service, l'un de Pamphile & l'autre d'Alceste. Le premier est déjà marié avec Julie, & le second doit bien-tôt épouser Hortense. Arlequin devient amoureux de Mademoiselle Amila, qui est femme de Trivelin, qui à son tour se prend de belle passion pour

---

(1) La scène est dans la Maison d'Horace.

Mademoiselle Bécare, dont Arlequin est le mari.

Horace, oncle de Pamphile, arrive dans le moment où celui-ci donne une lettre à son Valet Arlequin, Horace s'en saisit, & demande à son neveu à qui s'adresse cette ambassade amoureuse. Pamphile lui répond tranquillement qu'il n'a pour en être éclairci, qu'à lire le dessus. Horace est fort étonné de voir que c'est à sa femme que Pamphile écrit, & qu'il veut savoir d'elle à quelle heure il pourra avoir le plaisir de l'entretenir. Il demande à son neveu quelle est cette nouvelle manière d'agir entre deux personnes que l'Hymen a unies; Pamphile lui en explique le raffinement avec des termes qui irritent Horace, & le portent à le menacer de le deshériter s'il ne devient plus sage. Alceste vient témoigner à Pamphile, qu'il croit son ami, le plaisir qu'il ressent par avance de son prochain hymen avec Hortense; Pamphile plaisante sur tout ce qu'il lui dit. Alceste parle de pierreries dont il veut faire emplette pour sa future épouse; Pamphile lui offre celles de sa femme, & lui conseille de les revendre cinq ou six mois après, à son exemple. Alceste



trouve la proposition trop indigne d'un honnête-homme, pour l'accepter. Hortense arrive & témoigne par un *à parte*, qu'elle hait autant Pamphile, qu'elle aime Alceste. Pamphile pour donner de la jalousie à Alceste, parle à Hortense avec une confiance d'Amant aimé. Alceste ne fait qu'en penser, Hortense a beau se récrier contre l'impudence de Pamphile; ce dernier tourne à son avantage tout ce qu'elle lui dit de plus désobligeant. Elle le quitte enfin, & donne la main à son cher Alceste.

A la fin de l'acte, Arlequin reconnaît en Mademoiselle Bécare, sa femme qu'il croyait morte. Ils se chargent d'injures, & se congédient en se donnant au Diable, à peu près comme Cléanthis & Strabon dans la Comédie de Démocrite.

Dans l'entr'acte, Pamphile est supposé avoir écrit à Hortense une lettre, par laquelle il l'avertit qu'il a fait accroire à Julie sa femme, qu'une de ses parentes est extrêmement malade à Versailles, ce qui l'obligera sans-doute à partir sur le champ pour se rendre auprès d'elle. Il a ajouté dans cette lettre, qu'à la faveur de ce stratagème, il pour-

ra l'entretenir dans le Bal , sous le nom & sous les habits de Julie. Hortense indignée d'une ruse , à laquelle non-seulement elle ne veut avoir aucune part , mais qu'elle trouve tout-à-fait extravagante & de la dernière effronterie , envoie cette lettre à Julie. Cette dernière l'ayant perdue , elle est tombée entre les mains d'Alceste , qui a commencé à soupçonner Hortense de n'être pas aussi insensible à l'amour de Pamphile , qu'elle l'a paru dans le premier acte. Il le témoigne au commencement du second à Horace , à qui il montre la fatale lettre qu'il a trouvée. Horace n'oublie rien pour le rassurer contre son neveu , qu'il dit être d'un caractère à prendre des choses imaginaires pour des choses réelles. Alceste paraît guéri de ses soupçons jaloux , & Pamphile a , quelques scènes après , une conversation avec Julie son épouse , qui a connu sa ruse par la lecture de la lettre qu'Hortense lui a envoyée ; elle oppose l'artifice à l'artifice , en assurant son mari qu'elle n'ira point au Bal , puisque son devoir l'appelle à Versailles auprès de sa parente. Pamphile la raille sur ce devoir qui l'arrache au plaisir , & Arlequin qu'il a instruit , gausse

& lui dit, Julie que la trop longue habitude de se voir rend les plaisirs moins piquans, & qu'ils devraient se séparer pour quelque tems. Pamphile ne manque pas d'applaudir à cette nouvelle idée d'Arlequin, & Julie est indignée contre un époux qui paraît desirer une séparation si honteuse. Mais Pamphile l'assure que ce n'est qu'un nouveau moyen de se mieux réunir.

De son côté Hortense ne paraît pas moins affligée du chagrin où elle voit Alceste plongé depuis quelques instans; mais ayant appris de Julie, qu'elle a perdu la lettre de Pamphile qu'elle lui avait fait remettre entre les mains, elle ne doute point non plus que son amie, que cette lettre n'ait été trouvée par Alceste, qui n'aura pas manqué d'en prendre de l'ombrage.

Les projets qui ont été formés dans les actes précédens, s'exécutent dans celui-ci. La scène est dans la salle du Bal. Pamphile s'y rend sous les habits de sa femme Julie, comme il l'a projeté dans la lettre qu'il a écrite à Hortense. Julie qu'il croit partie pour Versailles, & avoir donné dans le piège qu'il lui a tendu, s'y trouve aussi travestie en Cavalier, & feint d'en con-

ter aussi à la prétendue Julie ; Pamphile a beau lui protester qu'il n'est pas Julie, le faux Cavalier est toujours plus pressant. Pamphile pour s'en débarrasser, convient qu'il est Julie, & lui demande en grâce de lui faire quartier pour un moment ; leur conversation est interrompue par l'arrivée des Chanteuses Amila & Bécare. Pamphile s'échappe, Julie voyant venir l'oncle de Pamphile, dit aux Chanteuses, que c'est Pamphile même, ne doutant point qu'elles n'achevent d'irriter l'oncle contre le neveu, parce qu'elles lui diront, en croyant parler à Pamphile même. Ce que Julie a prévu, arrive ; les deux Chanteuses apprennent à Horace que le Divertissement dont elles sont les principales Actrices, est de la façon de son neveu, qui prétend par-là brouiller Alceste avec Hortense. Le second travestissement de Julie est sous les habits d'Hortense, à qui Pamphile a promis de se montrer sous les habits de sa femme. La fausse Hortense joue à merveilles son nouveau personnage dont elle tire deux avantages ; c'est d'obliger son mari qui la prend pour Hortense, d'acquitter la somme de trente pistoles qu'elle doit à un Gas-

con, qui vient les lui demander dans le Bal avec une opiniâtreté qui le force à les lui payer, pour n'être plus troublé dans son rendez-vous avec la fausse Hortense. Le second avantage que Julie tire de son travestissement, c'est de se faire rendre ses pierreries qu'il avait voulu vendre à Alceste. Après ces deux expéditions, Alceste arrive avec Horace; il prend le change comme Pamphile, & croit Hortense en rendez-vous avec lui. La véritable Hortense arrive en même-tems, & lui reproche l'injustice qu'il fait à son amour. Julie acheve de déconcerter Pamphile en se démasquant. Ce tour que sa femme vient de lui jouer, acheve de le déterminer à la séparation qu'il a déjà témoigné souhaiter. Julie y consent; Horace trouve qu'elle a raison, & dit à son indigne neveu, qu'il ne doit plus prétendre à sa succession. La Piece finit d'un côté par une séparation, & de l'autre par un mariage arrêté entre Alceste & Hortense. La fête qui termine ce Spectacle, roule sur le contraste de l'Amour & de l'Hymen, sur lesquels on chante plusieurs couplets suivis d'un Vaudeville.

## VAUDEVILLE.

Vive un Amant  
 Pour être prévenant,  
 Au moindre mot il est en mouvement,  
 Ziste, zeste,  
 Qu'il est preste,  
 Mal-peste  
 Comme il y va,  
 C'est un charme que cela.  
 Dans un époux l'on voit tout le contraire,  
 Qu'il est sourd!  
 Qu'il est lourd!  
 Qu'il est gourd!  
 Hélas! qu'en peut on faire?



Leste & fringant,  
 Le Conseiller pimpant,  
 Dès qu'il apprend que sa Nymphé l'attend,  
 Ziste, zeste, &c.  
 Mais quand il faut aller à l'audience,  
 Qu'il est sourd, &c.  
 Plaideurs, prends patience.

Cette Piece est de M. Saint-Foix ;  
 elle est fort bien écrite , il y a des scènes  
 vraiment comiques. Les Journalistes  
 d'alors , assurent qu'elle fut très - bien



reçue du Public ; cependant les registres de la Comédie Italienne , marquent qu'elle n'eut que cinq représentations , ce qui ne prouverait rien contre elle.

---

Les Comédiens firent la clôture de leur théâtre le 29 Mars , par le Portrait & les Comédiens Esclaves , & le rouvrirent le 21 Avril , par l'Amour Précepteur , suivi des Effets du Dépit , Comédie nouvelle , qui n'eut pas un grand succès.

Ce fut cette année que Catherine-Antoinette Vicentini, connue alors sous le nom de Catine , & aujourd'hui Madame de Hesse, fut reçue dans la Troupe. On ne peut marquer l'instant fixe de son début , parce que née pour ainsi dire sur le théâtre , le Public s'était accoutumé à l'y voir dès son enfance.



---

---

## LES EFFETS DU DÉPIT.

*Comédie Française en un acte , en prose,*  
\* 21 Avril 1727. (1)

UN jeune Cavalier qui à peine entre dans le monde , rend de fréquentes visites à une jeune Demoiselle , plutôt pour apprendre à son école les manières du monde , que pour s'initier dans les mystères de l'amour ; elle en fait un très-joli homme : soit par reconnaissance , soit par sympathie , son Ecolier devient son Amant. Cependant tout aimable qu'il est devenu par les soins de sa belle Maîtresse , il ne peut parvenir à lui plaire ; le dépit l'oblige à la quitter ; elle est si piquée d'une retraite à laquelle elle ne s'attendait pas , qu'elle fait courir le bruit qu'elle va se marier , pour rappeler ce Captif échapé de sa chaîne. Il ne revient

---

(\*) Le Dictionnaire des Théâtres se trompe encore , en plaçant la première représentation de cette Piece au 29 Avril , c'est sans-doute la dernière qu'il a voulu dire.

(1) La scène est dans la Maison de la Comtesse.

point, cela irrite son dépit; elle le porte jusqu'à se marier. En effet elle devient veuve dans quelques mois. La voila riche Douairiere & Comtesse. Son Amant revient à Paris, on lui fait entendre qu'il vient se marier, nouveau dépit: on dit à son Amant qu'elle va en faire autant. Dépit de part & d'autre, qui après quelques éclats, parvient à les unir pour jamais.

Scapin, Valet de Dorante, & Colombine, Suivante de la Comtesse, commencent la Piece. Après bien des menteries de part & d'autre, ils conviennent de ne rien oublier, pour réunir deux Amans que le dépit a séparés; Scapin répond de Dorante, & Colombine se promet de réussir auprès de la Comtesse. Cette derniere étant veuve, ses biens & sa beauté la font rechercher par un Marquis & par un Président. Scapin se retire à l'approche de la Comtesse.

Celle-ci rend compte à Colombine, de tout ce qu'elle vient de voir chez Dorimene. Elle fait divers portraits de plusieurs originaux qu'elle y a trouvés. Elle finit par Dorante; mais Colombine s'apperçoit qu'elle devient un peu plus sérieuse en parlant de lui; elle lui

en demande la raison, ce qui donne lieu d'exposer tout ce qui s'est passé entre ces deux Amans, que le dépit a séparés. La Comtesse laisse entrevoir le regret de l'avoir perdu dans tout ce qu'elle dit, pour marquer son indifférence.

Eliante, amie de la Comtesse, vient lui faire confidence du dessein que le Marquis a formé de l'épouser, & comme ce Marquis est un des Amans de la Comtesse, Eliante lui demande son aveu par politesse. La Comtesse répond à son honnêteté, & lui dit qu'elle aura l'honneur de l'aller remercier chez elle, d'une démarche dont bien d'autres Rivalesses passeraient; elle consent à l'Hymen que le Marquis lui propose.

A peine Eliante est sortie, que la Comtesse change de résolution par dépit. Elle se figure que cette prétendue politesse est une insulte de Rivale; elle veut s'en venger; Dorante entre pour beaucoup dans ce nouveau dépit. La Comtesse s'en doute elle-même. Elle appelle Colombine, & lui ordonne d'envoyer dire au Marquis de la venir voir, toute affaire cessante. Le Marquis arrive à point nommé. La Comtesse montre aux yeux du Marquis un

fi grand regret de le perdre , qu'elle l'engage à aller retirer sa parole , qu'il n'avait donnée à Eliante que par dépit.

La Comtesse se repent bien-tôt de ce qu'elle vient d'exiger du Marquis , elle ne fait pas bien elle-même ce qui se passe dans son cœur ; Le Président qui a le malheur d'être un de ses Amans, arrive , & se ressent bien-tôt de sa mauvaise humeur. Elle le traite avec une indifférence qui tient du mépris ; il se retire dans le dessein de ne plus revenir. La Comtesse le regrette beaucoup moins que le Marquis.

Colombine vient dire à sa Maîtresse, que Dorante envoie demander si elle est visible. La Comtesse troublée au nom de Dorante , ne fait que répondre ; elle dit enfin à Colombine , qu'il peut venir ; mais elle ajoute que s'il ne vient pas , elle en fera toute consolée. Elle se retire.

Scapin & Colombine se trouvant seuls , se rendent compte de ce qu'ils ont fait ; mais avec plus de sincérité qu'ils n'en ont eus l'un pour l'autre dans leur premier entretien. Scapin avoue à Colombine , que son Maître n'a jamais rien aimé que sa Maîtresse ; Colombine lui déclare à son tour , qu'au mariage



près, la Comtesse a été très-fidèle à son Maître; elle ajoute qu'il est vrai qu'elle vient de promettre encore sa main au Marquis, mais que ce n'est que par un effet ordinaire du dépit qui règle tous les mouvemens de son cœur.

Dorante arrive sans attendre la réponse de Scapin; il est outré de colère contre la Comtesse; le Marquis vient de lui dire qu'elle consent à le rendre heureux; il veut sortir sans voir son infidèle & s'aller battre avec son Rival. La Comtesse entre: Dorante par le conseil de Scapin, affecte beaucoup de froideur à la vue de la Comtesse; il l'assure bien que ce n'est qu'une visite de bienfaisance qu'il lui rend, pour la féliciter sur son mariage avec le Marquis. La Comtesse lui répond qu'il n'en est rien, ce qui surprend Dorante; mais Scapin le voyant interdit, répond pour lui, & dit à la Comtesse, qu'elle doit aussi un compliment à Dorante, qui est près d'épouser la plus aimable héritière de Picardie. La Comtesse piquée, se détermine à épouser tout de bon le Marquis, qui arrive au moment même, & lui apprend que tout est prêt pour leur Hymen. Dorante change de couleur, ce que Colombine ne



manque pas de faire remarquer à sa  
Maîtresse.

La COMTESSE.

Non, Colombine, il n'est point fâ-  
ché.

DORANTE.

Je creve de dépit!

Le MARQUIS.

Mes équipages sont prêts, nous par-  
tirons quand vous l'ordonnerez.

La COMTESSE.

Dorante, nous allons être voisins,  
nous nous verrons.

DORANTE.

Je n'y puis plus tenir! Adieu, Ma-  
dame.

Le MARQUIS.

Non, non, tu ne t'en iras point. Je  
veux que tu fôis de ma nôce.

La COMTESSE.

Marquis. I. I. Colombine, Dorante  
change de visage, m'aimerait-il en-  
core.

Le MARQUIS.

Achevez , Madame , achevez de mettre le comble à mon bonheur.

La COMTESSE.

Vous vous êtes trop pressé, Monsieur , de manquer de foi à Eliante.

Le MARQUIS.

Je n'ai que suivi vos ordres.

La COMTESSE.

Il fallait mieux me connaître , & ne pas prendre pour de l'amour un simple mouvement de dépit , qui n'a plus subsisté quand j'ai cessé de vous voir.

SCAPIN.

Voilà trois personnes bien à leur aise.

Le MARQUIS.

Quoi , Madame ?

La COMTESSE.

Treuve , je vous prie , de reproches , ils ne serviront à rien.

Le MARQUIS.

Joue-t-on de la sorte un homme

comme moi? Un procédé si bizarre  
mérite. . . .

D O R A N T E.

Je t'offre de t'en faire raison.

Le M A R Q U I S.

Quand tu voudras. Est-ce à toi que  
l'on me sacrifie? Je croyais que tu ne  
l'aimais plus.

D O R A N T E.

Je n'ai point de compte à te rendre.

Après que le Marquis est parti, les  
deux Amans s'expliquent librement; la  
Comtesse ne fait plus mystère à Do-  
rante, du penchant qu'elle a pour lui;  
& celui-ci ne lui cache point qu'il n'a  
jamais eu dessein de se marier. La Com-  
tesse satisfaite de sa constance & tou-  
chée de son amour, cede enfin aux der-  
nieres preuves qu'il vient de lui en don-  
ner; & tous deux rendent à l'Amour  
deux cœurs que le dépit lui avait en-  
levés.

Le sujet de cette Piece est extrême-  
ment simple; mais cette simplicité mê-  
me, fit honneur à Beauchamp, qui en  
est l'Auteur, & le suffrage des Con-

naisseurs, dut lui tenir lieu des applaudissemens que le Public lui refusa, car elle ne fut jouée que quatre fois.

---

## ARLEQUIN ASTROLOGUE.

*Comédie en trois actes en prose ,  
13 Mai 1727. (1)*

**A**RLEQUIN cherche Erasme son Maître, qu'il a perdu depuis quelques jours. Il le trouve déguisé en Jardinier au service de Dorimene, sous le nom de Lucas; il ne le reconnaît pas sous ce travestissement, ce qui donne lieu à cet Amant de croire qu'il ne sera pas reconnu de Dorimene ni de Julie. C'est une précaution que l'Auteur a prise, pour répondre d'avance aux objections que les Critiques auraient pu lui faire sur cela: ce n'est pas à nous à décider si ces objections seraient bien ou mal fondées; on ne dispute point sur les faits. C'en est un qu'Erasme n'a pas été reconnu par son propre Valet, & l'Auteur fait entendre par-là, que la raison

---

(1) La scène est dans une Maison de campagne de Dorimene.

doit se taire où l'expérience parle. Erasfe rend compte à Arlequin, du sujet qui l'a obligé de venir se mettre au service de Dorimene, en qualité de Jardinier. Dorimene veut marier Julie à Oronte, & c'est pour rompre ce mariage, qu'Erasfe s'est travesti. Il propose à Arlequin de se travestir lui-même en Astrologue, pour en imposer à Dorimene, qui ajoute beaucoup de foi aux Devins. Pour mieux engager Arlequin à le servir dans ce déguisement, il le prend par son faible. Arlequin est amoureux de Colombine, qu'il soupçonne d'aimer Trivelin, Valet d'Oronte, que Dorimene destine à Julie sa fille. Erasfe emmene Arlequin, pour l'empêcher de se montrer à qui que ce soit. Ils vont au cabaret pour prendre leurs mesures, pour le stratagême qu'Erasfe a imaginé. Dorimene vient avec Julie, dans le tems qu'Erasfe & Arlequin se retirent. Elle se prévaut de l'ingénuité de sa fille, pour pénétrer ce qui se passe dans son cœur; Julie lui avoue naturellement qu'elle ne veut point d'Oronte pour mari, parce qu'elle a fait choix d'un Amant qui est plus de son goût; elle lui dit qu'Erasfe est cet Amant préféré, & qu'elle croit avoir bien choisi, puis-



qu'elle a suffisamment éprouvé sa confiance avant que de lui faire connaître les progrès qu'il a faits sur son cœur. Dorimene qui n'aime pas moins Erasme que sa fille, & qui ne lui a interdit l'entrée de sa maison que parce que Julie l'emportait sur elle dans son cœur, lui défend de penser à Erasme, & lui ordonne de recevoir la main d'Oronte, dont les richesses la rendront heureuse.

Oronte vient, Dorimene fait retirer sa fille, Julie lui obéit, mais elle fait entendre par un *à parte*, qu'elle va se cacher dans un lieu d'où elle puisse entendre la conversation de sa mere & du vieux époux qu'elle lui destine. Dorimene dit à Oronte, qu'elle trouve beaucoup de résistance dans le cœur de Julie, au sujet du mariage dont elle vient de lui parler. Oronte se promet de lever tous les obstacles à la faveur de ses richesses. Dorimene le quitte pour aller donner ordre à quelques affaires. Julie vient un moment après; elle dit à Oronte, qu'elle a entendu toute la conversation qu'il vient d'avoir avec sa mere; elle ajoute que Dorimene se trompe fort. Oronte se flatte que ces paroles lui sont favorables, & qu'il n'est pas aussi désagréable aux yeux



de Julie, que sa mere le croir ; mais Julie ne le laisse pas long-tems dans cette erreur ; & sans s'expliquer en termes ambigus, elle lui déclare qu'elle ne l'aime point, & qu'elle ne l'aimera jamais ; elle se retire après un aveu si sincere. Oronte en est un peu déconcerté, mais il ne perd pas espérance.

Arlequin, malgré la défense qu'Erasme lui a faite de se montrer avant son travestissement en Astrologue, ne peut résister au desir qu'il a de parler à Colombine, pour savoir si elle lui préfere Trivelin. Colombine vient, elle n'est pas trop aise de le voir, parce qu'elle aime son Rival ; mais elle dissimule son mécontentement. Elle lui demande des nouvelles d'Erasme, & lui dit que malgré son absence, il est toujours présent au souvenir de Julie, dont il est tendrement aimé. Arlequin lui répond qu'il n'est plus Valet d'Erasme, & qu'il a trouvé un Maître qui vaut infiniment mieux. Il lui dit qu'il est présentement au service du grand Astrologue Beniscraque, dont le pouvoir est sans borne. Il fait entendre par-là à Colombine, que si Trivelin est assez téméraire pour lui disputer son cœur, il le fera danser au milieu des airs par le secours de quel-

ques Lutins que son Maître lui prêtera. Colombine saisie d'effroi, prend le parti de dissimuler, elle lui jure qu'elle ne peut souffrir Trivelin, & qu'elle n'aime que lui. Eraste arrive toujours déguisé en Jardinier, il est en colere contre Arlequin; & le menace tout bas de le punir de sa désobéissance; Arlequin feignant de le méconnaître, le prend avec lui sur un ton convenable à un homme qui est au service du grand Beniscraque, & qui n'a que faire à Lucas. Arlequin sort pour s'aller travestir. Le feint Jardinier apprend de Colombine, que Julie a refusé la main d'Oronte, parce qu'elle aime un jeune homme qui s'appelle Eraste. Le faux Jardinier lui dit qu'il servira Julie dans cet amour autant qu'il dépendra de lui. Julie vient, elle lui témoigne une grande envie d'entretenir l'Astrologue avant sa mere; elle prie Lucas de ne point l'abandonner, parce qu'elle craint ces sortes de gens qui ont commerce avec les Démons. Eraste la met adroitement sur le chapitre de ses amours secretes, & jouit du plaisir d'apprendre qu'il est aimé au-delà de toutes ses espérances. Il lui donne la main pour la conduire auprès de Beniscraque, dont Dorimene attend l'arrivée avec impatience.

Arlequin vient déguisé en Astrologue, & fait tant de frayeur à Trivelin ; qu'il l'oblige à lui promettre de renoncer à Colombine : le prétexte que le feint Beniscraque prend pour exiger de Trivelin cette renonciation, c'est qu'il a pris Arlequin sous sa protection, parce qu'il est à son service. Trivelin se retire tout tremblant, & jure de ne plus s'exposer à pareil danger. Dorimene & Oronte, viennent consulter l'Astrologue. Oronte n'est pas à beaucoup près si crédule que Dorimene. Beniscraque les fait retirer tous deux, & veut commencer par Colombine, qui demande aussi à le consulter. Elle fait entendre à Beniscraque, qu'elle a deux Amans, mais qu'elle n'en aime qu'un ; elle ajoute qu'elle est obligée de cacher le secret de son cœur, parce que le Maître de celui qu'elle n'aime point, est dans cette maison ; elle veut parler de Beniscraque, parce qu'Arlequin lui a dit dans le premier acte, qu'il s'est mis au service de ce célèbre Astrologue. Arlequin prend le change, & croit qu'elle parle de Trivelin qui est au service d'Oronte. Cet équivoque donne une grande joie à Arlequin, mais il est bien-tôt détrompé. Colombine lui dit

que c'est Trivelin qu'elle aime. Arlequin ne peut se contenir, il jette sa barbe & sa robe par terre, & se fait reconnaître à Colombine, pour cet Amant à qui elle a l'injustice de préférer Trivelin. Au bruit des injures qu'il dit à Colombine, Dorimene, Oronte & le faux Lucas, viennent; ils sont fort étonnés de trouver Arlequin au lieu de Beniscraque. D'abord cette balourdise détruit le stratagème d'Erasme; mais tout est bientôt raccommodé; Oronte apprenant que Julie aime Erasme, & voyant cet Amant aimé travesti en Jardinier chez sa future épouse, renonce à un Hymen si dangereux pour lui, & Dorimene après un tel éclat, prend sagement le parti de consentir au mariage de sa fille avec Erasme, à qui elle promet son amitié. Arlequin se trouve seul malheureux; mais il n'en peut accuser que lui-même.

Cette Piece ne manque pas de comique ni de situations plaisantes. Les caractères en sont même assez bien soutenus; cependant son succès ne répondit point à la réputation de son Auteur, qui garda pendant quelque tems l'anonyme; mais que l'on a connu depuis.

(c'est Delisle.) Elle n'eut que sept représentations, & n'a point été imprimée.

---

## MÉDÉE ET JASON.

*Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 28 Mai 1727. (1)*

**A**RCAS, confident de Jason, reproche à ce Prince sa tristesse, lorsque la gloire, l'amour & l'hymen lui sont favorables; Jason lui répond que c'est ce même hymen qui le tourmente, qu'il vient d'épouser Créuse, tandis que Médée a sa foi & qu'il a des enfans d'elle.

Créuse paraît, & n'est pas plus gaie que lui; elle lui avoue qu'elle craint la fureur de Médée, & elle en revient toujours prudemment au moyen de s'aimer en attendant, sans s'épouser.

J A S O N.

Que Diable voulez-vous que j'ait

---

(1) Le théâtre représente une Place publique.



tende que ma femme soit morte pour me marier avec vous ? Elle a l'ame cramponnée dans le corps ; & quand ce ne serait que pour me faire enrager, elle vivra cent ans & plus, elle a des secrets pour cela.

Jafon fort, & Cleone, Confidente de Créuse, arrive ; celle-ci lui apprend qu'elle est toute épouvantée d'un rêve qu'elle a fait.

AIR : *Ma mere, mariez-moi.*

J'ai rêvé toute la nuit  
Qu'on faisait trembler mon lit ;  
J'ai vu luire des flambeaux,  
Médée en fureur tirait mes rideaux,  
Tenant en main un poignard.

C L E O N E.

- Bon, c'était le coche-mar.

Vous êtes bien bonne de vous effrayer pour si peu de chose. Vous avez rêvé de feu ? C'est joye.

C R É U S E.

Oui, mais j'ai rêvé de femme ; c'est trahison.

On entend une symphonie effrayante pendant laquelle le tonnerre gronde, & les éclairs brillent.



C R É U S E.

Quelle tempête!

C L É O N E.

Ce ne sera rien , ce ne font que des  
giboulées de Mars.

Médée descend sur un manche à ba-  
lay , entourée de Sorciers & de Dé-  
mons ; elle touche Créuse de sa ba-  
guette , & forme plusieurs cercles.

Le théâtre change , & représente un  
lieu effroyable. Les Sorciers conduisent  
un bouc avec cérémonie , & chantent  
tout au tour de Créuse.

Que le mal de dent ,

L'asthme , la migraine ,

La fièvre quartaine ,

Le redoublement.

La serre , l'entraîne ,

L'étrangle à l'instant ;

La fièvre quartaine

La serre , l'entraîne

Dans le monument..

Médée est étonnée que Créuse n'ait  
point peur ; mais celle-ci lui répond  
qu'elle ne fait que l'ennuyer , & Médée

la congédie après l'avoir menacée d'enforceler Jason, qui paraît après que le théâtre a changé. Il se lamente, & dit qu'un mari est bien à plaindre, quand il a une femme qui commande à la baguette. Créuse revient & l'engage à la suivre, il y consent; mais il est arrêté par Médée, qui l'accable de reproches inutiles & le laisse aller comme une imbécille. Elle fait encore une conjuration; des Démons transformés en Monstres, paraissent sur le théâtre qui change & représente la mer. Créuse revient se plaindre que Jason la quitte pour retourner avec sa femme; il reparaît aussi, & se justifie assez mal. Créuse s'en va, & Créon son pere arrive suivi de ses Gardes. Il se plaint de la mortalité qui lui enleve tous ses sujets; Jason avoue qu'il est la cause de ce malheur, & le prie de le dispenser d'épouser sa fille. Un exempt vient les avertir qu'il vient d'arrêter Médée. Jason qui est bon Prince, se jette aux genoux du Roi, & lui demande grace pour elle; ce n'est pas, dit-il, que je n'aye grande envie d'être veuf; mais je voudrais que ce fût par les bonnes voyes. Créon qui n'est pas moins bon

homme , commue la peine & condamne Médée au bannissement. Elle arrive, & lui dit :

Vous me choisissez pour victime ,  
Et vous couronnez mon époux ;  
Pourquoi protégez vous le crime ?  
Ou pourquoi le punissez-vous ?

### C R É O N.

Il s'agit bien de me parler raison ;  
ai-je quelque compte à te rendre ?

Médée consent à partir , pourvu qu'elle emmene Jason ; mais Créon s'y oppose, & fait un serment ridicule qu'elle ne fera pas le lendemain dans ses Etats. Les Matelots qui doivent l'emmener , lui donnent auparavant une fête qui ennuie Médée , & elle la trouble en excitant une affreuse tempête.

Le théâtre change encore & représente le Palais de Créon , & Médée qui y paraît, fait encore une petite conjuration. Jason arrive, elle lui demande une grace.

### J A S O N.

Un mari peut-il rien refuser à sa femme, quand elle s'en va ?

Médée lui demande la permission

d'emmenèr avec elle ses enfans. Il la refuse. Elle se borne à les embrasser, & il y consent. Créuse qui n'attendait que le départ de Médée, arrive à l'instant. Elle se livre avec Jason, à l'espérance des plaisirs qu'ils vont goûter ; mais Créon arrive possédé & furieux, il prend sa fille pour Médée, il lui chante pouille & veut la tuer.

## J A S O N.

Gardes, conduisez le Roi aux Petites-Maisons.

Les Gardes emmenent Créon. Créuse sort avec lui, Jason veut les suivre ; mais on lui ferme la porte au nez, & le Palais à l'instant devient tout en feu. Médée paraît dans les airs sur un petit Phaëton tiré par deux chiens, un petit Diable lui sert de Cocher. Jason lui demande des nouvelles de sa chère Créuse.

## M É D É E.

Elle brûle en ce moment  
De la flâme la plus pure,  
Vas lui porter, mon enfant,  
De l'onguent pour la brûlure,  
Robin, ture lure lure,

J A S O N.

Et mes enfans, qu'en as-tu fait ?

M É D É E.

Va, va, ne t'en embarrasse pas, ils n'étaient point à toi.

J A S O N.

Ah ventrebleu ! ma carabine , que je la tire au vol.

Le Char de Médée disparaît & se perd dans les nues ; ainsi finit cette Parodie qui est de Dominique, Riccoboni le fils, & Romagnesi. Elle fut jouée douze fois, fit assez de plaisir, & parut une bonne Critique de la Tragédie-Opéra, dont la musique est de Salomon, & les paroles de l'Abbé Pellegrin, sous le nom du Chevalier de la Roque, Auteur du Mercure. Ce fut à la troisième reprise de cet Opéra, que les Auteurs que nous venons de nommer, en firent la Parodie que nous venons d'extraire.

---

Le 19 Août, les Comédiens Italiens donnerent *gratis*, Pasquin & Marforio, Piece Française de l'ancien Théâtre Italien, pour l'heureux accouchement de la Reine.

---

## L'HOROSCOPE ACCOMPLI.

*Comédie en un acte en prose, suivie d'un  
Divertissement, 6 Juillet 1727. (1)*

**P**ANTALON est amoureux d'une jeune fille appelée Silvia, qu'il a fait élever depuis l'âge de deux ans dans un appartement secret de sa maison. Il est fort inquiet de savoir s'il en est aimé, & pour s'en éclaircir, il a envoyé prier le Docteur Lanternon, de tirer son horoscope.

PANTALON.

M'apportes-tu de bonnes nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ma foi, Monsieur, je n'en fais rien.

PANTALON.

N'as-tu pas trouvé le Docteur ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, nous

---

(1) La scène est à Livourne, & le théâtre représente un Salon de la Maison de Pantalon.



nous sommes entretenus pendant plus de deux heures ensemble sur l'astrologie ... Ah l'habile homme !

PANTALON.

Je le fais , allons au fait.

ARLEQUIN.

Il était dans son cabinet , la tête appuyée sur sa main , & lisait tout haut dans un grand livre : Mercure est en conjonction avec Vénus , ( disait - il sans me voir . ) Bonne année pour les maris jaloux , lui ai-je répondu.

PANTALON.

L'impertinent ! & qu'a dit le Docteur à cette sottise ?

ARLEQUIN.

Il n'a pu s'empêcher de rire. Il a pris le papier que je lui ai donné , & il a dit que Jupiter est retrogradant , que le Capricorne domine ; enfin il m'a barbouillé cette lettre.

Pantalon la prend & lit :

» Que tu es heureux ! tu plais partout où tu te trouves , ta seule présence inspire la joie , & tu seras marié dans le jour à l'objet que tu aimes.

» sans craindre les suites presqu'ordi-  
 » naires de l'hymenée ».

Je ne me sens pas de plaisir !

## ARLEQUIN.

Doucement, Monsieur, ceci n'a rien  
 qui vous regarde, & c'est mon horo-  
 scope que le Docteur a tiré par dessus  
 le marché.

## PANTALON.

Comment Maraut, ton horoscope ?

## ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, voilà le vôtre.

## PANTALON, *lit.*

» Qui que tu sois, si tu penses au  
 » mariage, ton front est destiné à d'é-  
 » tranges aventures ; laisse à ton neveu  
 » le soin & la gloire de défricher le  
 » cœur d'une jeune innocente que tu  
 » aimes ; son premier abord fera plus  
 » d'impression sur elle, que toutes tes  
 » froides caresses ».

Il se mocque de la prédiction, atten-  
 du qu'il n'a point de neveu. Il est bien  
 vrai, dit-il, que j'ai eu autrefois une  
 sœur ; mais elle périt fort jeune, il y a

environ vingt-cinq ans , sur les côtes de Livourne , dans un petit Bâtiment sur lequel elle allait se promener. Il fait ensuite confidence à Arlequin , de sa passion pour Silvia , & Arlequin lui apprend aussi qu'il est devenu amoureux de sa Suivante , en la voyant par la ferrure de l'appartement où elle est enfermée avec sa Maîtresse. Pantalon lui promet de lui faire épouser cette jeune Payfanne , & de la lui faire voir de plus près. Il passe dans son cabinet pour prendre des mesures pour son mariage futur. Le théâtre change , & représente l'appartement de Silvia ; elle se plaint amèrement à Lisette sa Suivante , de la dure captivité où elle est retenue , & lui apprend en même-tems qu'elle est moins ignorante que Pantalon ne le croit, quoiqu'elle n'ait jamais vu d'autre homme que lui , elle dit aussi à Lisette , qu'elle a trouvé des livres dans une petite armoire derriere la tapisserie de sa chambre , dont elle fait toute son occupation. Ces livres sont les Romans d'Astrée & de Celadon , d'Amadis & d'Oriane , de Daphnis & de Chloé , &c. Elle fait entendre à Lisette , que toutes ces Histoires se terminent toujours par s'épouser ; qu'elle ignore ce

que cela signifie ; mais qu'il faut que ce soit quelque chose de bien charmant , puisque c'est - là le but & le dénouement de tous les personnages de ces Romans. Pantalon & Arlequin qui surviennent , interrompent cette conversation ; Silvia en témoigne autant de chagrin que Lisette fait paraître de joie de voir Arlequin , qu'elle trouve à son gré , & qui lui fait toutes sortes de caresses. Pantalon reproche à Silvia sa mauvaise humeur ; elle lui répond qu'elle n'est causée que par l'esclavage où il la retient , & qu'il n'y a rien qu'elle ne tente pour en sortir. Pantalon lui dit qu'elle sera libre quand elle voudra , pourvu qu'elle veuille l'épouser. Arlequin fait entendre à sa manière aux deux femmes , ce que c'est que le mariage , ce qui n'empêche pas Silvia , de laisser voir à Pantalon toute la haine qu'elle a pour lui. Cependant elle prend le parti de dissimuler , & lui fait espérer qu'elle pourra se laisser toucher par ses bonnes façons. Le Vieillard est transporté de joie , & sort pour aller acheter des bijoux à Silvia , & des Esclaves pour la divertir. La scène qui change ici , représente le Salon de la maison de Pantalon. Leandre y arrive  
avec

avec Trivelin, à qui il apprend comment il est devenu amoureux d'une aimable fille enfermée dans un appartement de cette maison. Il lui ordonne de savoir qui elle est, & de faire en sorte de lui procurer un entretien avec elle. Il se retire de peur d'être rencontré par Panralon, à qui il doit rendre une lettre de crédit de la part de son Correspondant de Venise.

Trivelin seul, après quelques réflexions sur l'amour de son Maître, aperçoit Arlequin qui apporte des bijoux à Silvia, & qui a la clef de son appartement. Trivelin s'éloigne pour écouter Arlequin; il apprend par ses discours balourds tout ce qu'il veut savoir, & sur-tout l'amour que Pantalón a pour Silvia qu'il tient enfermée, &c.

Trivelin aborde Arlequin, feignant de le connaître & d'être de son pays. Ils s'embrassent & deviennent les meilleurs amis du monde. Trivelin profitant de la balourdise d'Arlequin, lui fait accroire que Léandre son Maître, est frere de Silvia, qu'il arrive à Livourne, exprès pour la déterminer au mariage, & que comme elle n'a jamais vu d'autres hommes que Pantalón &



lui, il faudrait par plaisanterie, introduire Léandre dans l'appartement de Silvia, & que cette entrevue ne manquerait pas d'être fort comique.

Léandre survient. Trivelin lui fait aisément entendre son projet, & Arlequin l'introduit dans l'appartement de Silvia, où il se cache tandis qu'elle s'entretient encore avec Lisette, de tous les Héros des Romans qu'elle a lus, & lui dit qu'il y en a entr'autres d'une espece qu'elle souhaiterait fort de voir. Pour s'en consoler, elle demande à Lisette un livre de musique, dans lequel elle chante plusieurs airs, par lesquels elle invite l'Amour à lui en procurer quelqu'un. On entend un prélude de flûtes douces, (1) suivi d'une voix qui chante ces paroles. :

L'Amour est touché de vos larmes,  
Jeune Beauté comptez sur son secours,  
Ce Dieu qui veille sur vos jours,  
Par le plus tendre Amant va finir vos allarmes,

---

(1) Il y a apparence que Léandre savait jouer de la flûte, & qu'il s'était muni de cet instrument pour venir au rendez-vous.



Méritez ses faveurs par un juste retour,  
Le cœur seul peut payer les bienfaits de l'A-  
mour.

Silvia n'est que médiocrement éton-  
née de cette merveille. Les Romans  
qui font son unique occupation, y ont  
préparé son esprit. Elle remercie l'A-  
mour qui a exaucé ses vœux, & le prie  
de ne la pas faire languir long-tems  
après l'Amant qu'il lui promet; on ne  
peut pas être mieux servie; Léandre  
paraît, tombe à ses genoux, & jure  
qu'il y mourra si ses vœux sont rejet-  
tés. Silvia est loin de le traiter avec ri-  
gueur. Au contraire, son ame peut à  
peine contenir la joie qu'elle éprouve.  
La figure de Léandre, ses tendres as-  
surances, ses vifs transports répondent  
& sont assortis à l'idée que ses livres  
lui avaient donné d'un Amant. Le plai-  
sir la suffoque, & elle prie Lisette de  
la délasser. La circonstance est trop fa-  
vorable, pour que Léandre néglige  
d'en profiter. Il lui propose de l'épou-  
ser, & de l'arracher des bras d'un Vieil-  
lard indigne de la posséder. Elle l'ac-  
cepte pour époux, & au moment qu'ils  
se disposent à partir, Pantalon survient,  
qui est bien surpris de trouver Silvia

avec un Cavalier prêt à l'emmener. Il est transporté de rage en apprenant de Silvia, qu'elle vient de prendre Léandre pour son mari. Pantalon le reconnaît pour l'avoir vu roder depuis quelques jours autour de sa maison, il le traite de fourbe & d'imposteur, & lui dit que la lettre qu'il supposait avoir à lui rendre de la part du Signor Stephano, son Correspondant, n'était qu'un prétexte. Léandre lui fait entendre qu'il se trompe lui-même, il lui remet cette lettre qui apprend à Pantalon, que Léandre est son neveu; que sa sœur qu'il croyait morte, ne l'était pas, qu'elle avait épousé depuis, le Signor Stephano, & que Léandre était le fruit de leurs amours. Enfin Pantalon convaincu de la prédiction du Docteur, qui portait que son neveu épouserait sa Maîtresse, donne son consentement pour le mariage de Léandre avec Silvia, & leur abandonne tout son bien. Arlequin épouse aussi sa chère Lisette. Les Esclaves dont Pantalon a fait présent à Silvia, forment le Divertissement qui termine la Piece. Silvia leur donne la liberté en faveur de son mariage.

*V A U D E V I L L E.*

D'un jeune Plumet vif & tendre,  
Philis voulant combler les vœux,  
Fut à l'Oracle pour apprendre  
S'il aurait toujours même feux;  
On lui dit que suivant l'usage,  
Son bonheur le rendrait volage,  
Beautés sensibles, songez-y,  
Cet horoscope est accompli.



Un mari languissant, débile,  
D'héritiers étant dépourvu,  
Pour en avoir, vit la Sybille;  
Voici ce qu'il fut répondu :  
Le grand air te ferait utile,  
Pour quelques mois quitte la Ville.  
Il est six jours hors de chez lui,  
Et l'horoscope est accompli.



L'Epoux d'une femme jolie,  
Dans l'embarras d'un gros Procès,  
Eut recours à l'astrologie  
Pour en apprendre le succès;  
On lui prédit victoire entière,  
Si Madame suivait l'affaire.

Il le permit en bon mari,  
L'horoscope fut accompli.



On prédit à certaine Prude,  
Que l'Amour vaincrait sa rigueur;  
Elle redouble son étude,  
Pour que l'Oracle soit menteur;  
Gens d'élite viennent chez elle,  
Aucun ne fléchit la cruelle.  
Il se présente un étourdi,  
Voilà l'horoscope accompli.



L'Epoux d'une belle Joueuse,  
Chez le Devin apprend un jour,  
Que d'une carte malheureuse,  
Il devait craindre un mauvais tour.  
Quelques jours après une perte,  
Un Sous-Fermier fringant, alerte,  
Vint du matin . . . . avant midi,  
L'horoscope était accompli.



Un vieux & grave personnage,  
Dans l'Hymen voulant s'engager,  
L'Oracle lui dit qu'à son âge,  
On doit craindre certain danger;

Toujours rempli de sa folie ,  
Un beau matin il se marie.  
Hélas ! avant le jour fini ,  
L'horoscope était accompli.



Sur le point de faire un voyage ,  
Damon voulut être éclairci ,  
Si l'objet de son tendre hommage ,  
Ne le mettrait point en oubli ;  
On lui prédit que sa Climene ,  
L'oublierait avant la quinzaine.  
Il part Dimanche , & le Lundi  
L'horoscope était accompli.



Cette petite Piece fut bien accueillie. Les Registres de la Comédie ne lui donnent cependant que six représentations consécutives ; mais elle a été jouée plusieurs fois depuis. Elle est de M. Gueulette, ancien Substitut du Procureur du Roi au Châtelet, déjà connu par plusieurs Pieces, dont la plupart ont été jouées avec succès, & par conséquent rappelé dans cette Histoire avec éloges ; il nous en resterait beaucoup plus à lui donner, si nous n'étions obligés par la forme de cet ouvrage,

de ne parler seulement que du mérite littéraire & des talens dont les Auteurs ont fait preuve sur le Théâtre Italien. M. Gueulette y a donné les Pièces suivantes :

Les Comédiens par hasard , Comédie Italienne, mêlée de scènes Françaises, en trois actes, en prose, non imprimée.

Arlequin Pluton , Comédie Italienne, également mêlée de scènes Françaises, & ornée de Divertissemens, non imprimée.

Le Trésor supposé. Comédie en trois actes, en prose, aussi mêlée de Divertissemens, & imprimée dans le second Volume du nouveau Théâtre Italien.

L'Amour Précepteur, Comédie en trois actes, en prose, suivie d'un Divertissement, imprimée dans le cinquieme Volume du nouveau Théâtre Italien.

Et l'Horoscope accompli, dont nous venons de donner l'extrait, aussi imprimée au sixieme Volume du nouveau Théâtre Italien.

Quand nous avons dit que M. Gueulette a donné toutes les Pièces précédentes au Théâtre, c'est dans toute l'étendue de ce terme, puisqu'il a fait



présent des quatre premières aux Comédiens, & de la dernière à Mademoiselle Silvia. Il est encore Auteur des Mille & un Quarts-d'Heure, Contes Tartares; des Aventures du Mandrig Fum-Hoam, Contes Chinois; des Contes Mogols & de plusieurs autres Ouvrages estimés. Il est mort le 22 Décembre dernier, âgé d'environ quatrevingt-trois ans, regretté universellement de ses amis, & de tous ceux qui le connaissaient.

## ZÉPHIR ET FLORE.

*Pastorale héroïque, en trois actes, en Vers libres, mêlée de Divertissemens, 23 Août 1727. (1)*

**Z**ÉPHIR se plaint de l'insensibilité de Chloris, il va chercher cette Nymphe qu'il aime, & qui arrive un moment après qu'il est sorti; fatiguée de la chasse, elle veut goûter les douceurs du sommeil sur un lit de gazon, elle invite le Zéphir à rafraîchir l'air; Zé-

(1) La scène est dans une Forêt.

phir s'entendant nommer , vient à elle ; il lui parle de son amour ; elle lui jure une éternelle indifférence & se retire. Zéphir se plaint de son malheur ; Vénus arrive dans un Char avec l'Amour ; elle invite son fils à rendre Zéphir heureux ; l'Amour lui répond que ce Dieu a toujours été rebelle à ses loix , & que pour l'en punir , il veut qu'il sente tout le poids de ses chaînes. Vénus voyant qu'elle ne peut rien obtenir de son fils par la douceur , lui parle d'un ton de mere qui veut être obéie ; l'Amour n'est pas moins rebelle au commandement , qu'il a été insensible à la priere. Vénus irritée , lui offre l'alternative d'obéir ou d'être banni pour jamais de Cythere. L'Amour toujours plus fier , choisit l'exil , & se retire en protestant qu'il n'accordera pas le moindre soulagement à Zéphir. Celui-ci est au désespoir de ce qui vient de se passer entre la mere & le fils , prévoyant qu'il sera la premiere victime de leur désunion ; Vénus lui promet de mettre tous les Dieux dans ses intérêts. Zéphir se retire ; Mercure vient annoncer à Vénus , que Jupiter l'envoie pour terminer le scandaleux Procès qui est entre la mere & le fils ; il lui dit qu'il va tra-

vailler sérieusement à mettre l'Amour à la raison ; Vénus lui fait bon gré de son zele & se retire. L'Amour vient un moment après ; Mercure feint de prendre son parti contre sa mere ; il a déjà disposé les Dieux des Bois à le seconder dans son projet ; il dit à l'Amour qu'il regnera bien plus agréablement dans ces Forêts que dans Cythere , où sa superbe mere prétend qu'il lui obéisse. On entend une douce symphonie ; Mercure fait croire à l'Amour , que les Divinités des Forêts viennent lui rendre hommage ; il l'invite à s'asseoir pour écouter leurs danfes & leurs chansons, & à la faveur du sommeil qui vient le surprendre , il lui dérobe son carquois & son flambeau & s'enfuit. A peine l'Amour est-il défarmé, que les Sylvains l'insultent ; il s'éveille au bruit des brocards qu'ils lâchent contre lui dans leurs nouveaux chants. Il est outré du tour que Mercure lui a joué, & dit aux Sylvains , que tout défarmé qu'il est , il a encore assez de puissance pour leur faire sentir sa colere.

Vénus s'est servie des traits que Mercure a volés à l'Amour ; le cœur de Chloris a été blessé , elle en fait l'aveu charmant à Zéphir , qui en redouble

sa tendresse pour elle ; sa joye éclate aux yeux de l'Amour , qui est surpris de les voir si tendrement unis sans qu'il s'en soit mêlé & malgré lui-même ; il ne comprend pas comment une autre main que la sienne , a pu lancer ses traits ; peut-être en soupçonnerait-il Mercure ; mais Vénus ne le laisse pas long-tems dans cette incertitude , elle vient armée de son carquois , de son flambeau , insulte à la disgrâce de son fils , & charge Mercure , qui la fuit , de porter les traits qui inspirent l'amour , au Souverain des Dieux , afin qu'il en dispose en faveur de quelqu'autre que ce fils rebelle aux ordres de sa mère. Pour les traits de plomb qui font naître l'aversion , elle souhaite qu'ils soient jettés dans quelque gouffre profond d'où on ne les tire jamais. Elle garde pour elle le flambeau destiné à l'union des cœurs , & Mercure remonte aux Cieux pour exécuter les ordres de Vénus , qui se retire après avoir accablé Cupidon de mépris. L'Amour irrité contre les Cieux , a recours aux Enfers. Il invoque Pluton , & le conjure au nom de Proserpine , qu'il a autrefois attendrie , de lui prêter quelques Monstres qui puissent le ser-

vir dans sa vengeance. Pluton évoque la Jalouſie, qui inſtruite par l'Amour de ce qu'elle doit faire, ſort pour aller prendre la forme de Philis, Nymphe chérie de Chloris, qui paraît après que l'Amour s'eſt retiré: elle ſe plaint de ne point voir Zéphir. La Jalouſie ſous la forme de Philis, lui fait entendre que Zéphir la trompe, & qu'il eſt en ce moment à ſoupirer aux pieds de la Nymphe Aréthuſe. Elle touche en même tems Chloris d'un Caducée, autour duquel on voit des ſerpens, & le charme opere. Chloris ſort au deſeſpoir; Zéphir vient, & la fauſſe Philis le rend jaloux à ſon tour, en l'aſſurant que Chloris aime le Dieu d'un Fleuve & qu'elle en eſt tendrement aimée. Le Caducée fait le même effet ſur Zéphir qui témoigne ſa douleur, & ne veut plus régner ſur des lieux qui lui ſont devenus ſi funeſtes. Il invite les Aquilons à venir occuper ſa place, ils y font des ravages affreux, & le ſecond acte finit par cette Fête.

Mercure deſcend des Cieux pour la ſeconde fois, & fait entendre que tous les Dieux veulent que Vénus ſe reconcilie avec ſon fils, pour le bonheur de l'Univers.



Le raccommodement se fait aux conditions que Vénus prescrit à l'Amour. La première est que Zéphir & Chloris soient parfaitement heureux. Cupidon consent à tout, pourvu qu'on lui rende ses armes. Mercure les lui remet, ils se retirent tous trois pour faire place à Zéphir & à Chloris. Ces deux Amans jaloux après quelques plaintes de part & d'autre, en viennent enfin à un éclaircissement qui suffit pour les désabuser & les réunir. Vénus, Mercure & l'Amour viennent se réjouir de ce raccommodement, au grand regret de la jalousie, qui par-là voit tous ses projets avortés. Mercure lui conseille d'aller se consoler dans les Enfers, du mauvais succès de son entreprise. La Jalousie lui dit que Pluton l'en a bannie pour toujours; mais qu'elle s'en dédommagera bien par les ravages qu'elle prétend exercer sur toute la terre. L'Amour lui défend de troubler jamais ces deux Amans, dont il prétend faire le bonheur; la Jalousie se retire. Zéphir change Chloris en Divinité des Bois, & lui donne le nom de Flore. Les Fleurs viennent rendre hommage à leur Souveraine. La Piece finit par une Fête de chant & de danses, dont Mouret a



fait la musique. On y chantait aussi des couplets allégoriques sur la naissance de Madame Louise Elisabeth, depuis Duchesse de Parme.

Cette Piece qui est de Riccoboni le fils, ne pouvait manquer d'être bien reçue d'un Peuple qui s'est toujours distingué par son amour pour ses Maîtres. Elle eut dix représentations, avec tous les applaudissemens que méritait le sujet & la maniere dont il était traité.



---

## L'ISLE DE LA FOLIE.

*Comédie en un acte en prose , suivie  
d'un Divertissement , 24 Septembre  
1727.*

GULLIVER arrive dans l'Isle de la Folie, où il était exposé à mourir de faim, sans le secours d'un des habitans qui l'a trouvé sur un rocher. Cet habitant lui dit que les beaux esprits de l'Isle l'ont apperçu à la faveur d'un telescope. La folie de ce premier Insulaire, est de vouloir réformer les mœurs; il n'y a rien de si aisé, dit-il; il ne faut pour y parvenir, qu'éteindre dans le cœur des hommes la soif des richesses, en déraciner l'orgueil, en bannir les faux préjugés, la médisance, la trahison, & y substituer la candeur, la docilité, la sagesse & la raison, ce qui fait juger à Gulliver, de la folie des autres habitans, d'autant plus que ce réformateur se croit raisonnable. Il se vante de maintenir l'ordre dans l'Isle, par la sagesse avec laquelle il exerce l'emploi qui lui a été confié, & finit par lui apprendre qu'il s'appelle l'Équilibre.

GULLIVER.

Daignez m'expliquer de quelle manière vous l'exercez ?

L'ÉQUILIBRE.

Je vais vous en instruire. Qu'une femme, par exemple, semble panacher vers un Amant qui la sollicite vivement, je la retiens aussi-tôt par la bride de la pudeur.

GULLIVER.

Et cette bride-là est-elle assez forte pour la retenir long-tems en équilibre ?

L'ÉQUILIBRE.

Qu'un Courtisan envieux veuille détruire ouvertement la fortune d'un de ses Rivaux, je lui oppose d'abord les intérêts de la sienne, qui le tiennent si bien en équilibre, que ce n'est que par des voyes souterraines qu'il agit contre lui.

GULLIVER.

Voilà un tour d'équilibre des plus subtils celui-là.

L'ÉQUILIBRE.

Qu'une Coquette soit obsédée par

un Vieillard opulent, & par un Adolescent qui n'ait que ses appas pour tout revenu, je vous la tiens dans une si juste balance, qu'elle met également à profit l'argent de l'un & les caresses de l'autre.

## GULLIVER.

Admirez la souplesse.

## L'ÉQUILIBRE.

Que vous dirai-je enfin? C'est par mes heureux talens que l'Ordonnance de toutes choses est si bien distribuée. Par moi les Spectacles fleurissent également, & sont dans une noble émulation. Au Philosophe marié, j'oppose le Berger d'Amphrise, & les Amours des Dieux aux petits hommes.

## GULLIVER.

Ma foi, l'équilibre n'est pas juste, & si vous en faites souvent de pareils, vous courez risque de vous casser le cou.

## L'ÉQUILIBRE.

C'est moi qui oppose aux graces naturelles d'une illustre Danseuse, une nouvelle Emule, qui partage le Public

incertain par des entrechats, des sauts  
& des cabrioles.

GULLIVER.

Oh! je connais le goût du siècle;  
vous verrez que la Sauteuse fera trébucher la balance.

Une Habitante dans une autre scène,  
aborde Gulliver en dansant & en chantant.

GULLIVER.

En vérité, Mademoiselle, vous me  
charmez; vous êtes d'une humeur bien  
agréable.

L'HABITANTE.

Aussi en ai-je sujet; & lorsque l'on  
va se marier, c'est un crime dans ce  
pays que de se livrer à la mélancolie.

GULLIVER, à part.

Elle va se marier! que j'envie le  
bonheur de celui qui possédera tant de  
charmes! & quel est, adorable personne,  
le fortuné mortel qui? ..

L'HABITANTE.

Ma foi, je n'en fais encore rien, tout  
ce que je puis vous dire, c'est que c'est

aujourd'hui mon jour de nôces. Apprenez que dans ce Pays-ci, aussi-tôt qu'une fille est parvenue à un certain âge, elle est obligée de se marier. Grace au Ciel, il y a une demie-heure que je suis nubile, & je ne veux point laisser perdre mes droits.

GULLIVER.

Malpeste, vous auriez grand tort ; & vous faites fort bien de profiter du privilege. . . Si vous vouliez. . .

L'HABITANTE.

Je vous vois venir ; vous allez sans doute vous proposer : allons, toppe.

GULLIVER.

Mais en vérité, cela est charmant. On n'a pas le tems de souhaiter avec vous. Aurais-je le bonheur de vous plaire ?

L'HABITANTE.

Non , mais n'importe, cela n'est point nécessaire.

GULLIVER.

Vous avez raison ; c'est à peu près comme chez nous.



## L'HABITANTE.

Bon , voici déjà un mari pour ma journée ; je suis maintenant curieuse de savoir avec qui je me fiancerai ce soir.

## GULLIVER.

Qu'est-ce que cela signifie ?

L'Habitante apprend à Gulliver , que l'on se marie tous les jours , & les raisons qu'elle en donne , c'est pour n'avoir pas le désagrément du lendemain ; pour n'être pas long-tems la dupe d'un mauvais choix , &c.

Cette Piece consiste en différentes scènes critiques sur les Ouvrages de ce tems , & sur-tout sur l'Isle de la Raison, Comédie en trois actes de M. de Marivaux , tirée des Voyages de Gulliver , chez les Lilliputiens ; elle eut moins de succès au Théâtre Français , que l'Isle de la Folie n'en eut au Théâtre Italien. Celle-ci qui est de Dominique & Romagnesi , fut très-applaudie , & eut dix-sept représentations très-suivies.



## LES AMANS RÉUNIS.

*Comédie en trois actes en prose ,  
26 Novembre 1727. (1)*

**V**ALERE, amant de Léonor, attend avec impatience le retour de Scapin, son valet, qu'il a envoyé vers elle. Scapin revient, & après avoir fait à son maître un détail très-circonstancié de son voyage, ce qui contraste comiquement avec l'impatience de son maître, il lui rend la lettre dont il l'avait chargé pour elle, & lui apprend qu'elle n'est plus chez ses parens, qui l'ont remise entre les mains d'un homme entre deux âges, qui l'a emmenée dans un carrosse à six chevaux. Cette nouvelle accable Valere : il ne doute point que ce ne soit à un rival, qui doit épouser sa chère Léonor, que ses parens l'ont livrée. Scapin a beau lui représenter qu'il doit éteindre un amour qui ne sert qu'à le tourmenter ; & qu'il vaudrait bien mieux qu'il s'attachât à quel-

---

(1) La scène est à Paris dans la Maison de Lelio.

que personne d'une condition égale à la sienne, & qu'il pût épouser sans honte. Valere lui répond que la vertu & la beauté de Léonor sont d'un plus grand prix à ses yeux, que la plus haute naissance, & qu'il ne balancerait pas à l'épouser, s'il avait le bonheur de la retrouver. Ils se retirent tous deux à l'approche de Lelio & d'Oronte.

Oronte, pere de Valere, & ami de Lelio, reproche à ce dernier le secret qu'il lui fait de son amour pour une jeune Demoiselle qu'il tient renfermée chez lui. Celui-ci le désabuse, & lui apprend que Léonor, cette jeune personne dont il le croit amoureux, est le fruit d'un mariage secret, contracté dans sa jeunesse, avec une Demoiselle de la premiere qualité, dont les parens obtinrent un ordre pour le faire arrêter. Qu'obligé de quitter la France, il a laissé cette fille chérie entre les mains d'un vieux domestique fidele, & que ses raisons ne subsistant plus, il vient de la retirer de ses mains.

Le sort de la charmante Léonor est de plaire à tous ceux qui la voyent; Arlequin même en est épris, & cet amour lui donne pendant toute la pièce

un jeu qui convient parfaitement à son caractère balourd.

Léonor, se croyant seule, se demande compte des sentimens de son cœur, & s'accuse d'avoir perdu sa première simplicité, dont ses habits sont la seule chose qui lui reste. Elle parle d'un amour secret dont elle est occupée. Arlequin l'ayant entendu, d'un endroit où il s'était caché, ne doute point qu'elle ne parle de l'amour qu'elle a pour lui. Cette connaissance prétendue l'enhardit à lui faire sa déclaration ; mais sa bêtise ne lui fait dire que des discours à bâtons-rompus. L'arrivée de Colombine le tire d'embarras & l'oblige à se retirer.

Colombine qui ignore que Léonor lui a enlevé le cœur d'Arlequin, a pris aussi de l'amitié pour elle. Colombine lui demande le sujet de sa profonde mélancolie, & lui promet une fidélité à toute épreuve. Léonor lui fait gré de ces assurances d'attachement & lui dit qu'elle en profitera désormais en ne se contraignant plus avec elle, devant qui elle pleurera désormais en liberté. Colombine lui demande si c'est là la seule marque de confiance qu'elle veut lui donner, lorsque

lorsque Lelio paraît , & demande aussi à Léonor quel est le sujet de sa tristesse. Cette scène est pleine de tendresse de la part de Lelio , & de reconnaissance de celle de Léonor , qui lorsqu'elle est seule , se livre à ses tristes réflexions.

## L É O N O R.

Quelles sont ces idées flatteuses qui veut m'inspirer ? Où tendent ces conseils intéressés ? Je ne l'entends que trop. Suis-je encore moi-même ? Qui peut m'avoir changée de la sorte ? Je voulais me plaindre , je n'ai fait que des remerciemens. Je voulais me livrer aux murmures , je n'ai trouvé que des expressions de reconnaissance. Que j'ai honte de ma faiblesse ! Quelle chaîne invisible m'attachait auprès de lui ! J'ai pu l'écouter & garder le silence ! malheureuse Léonor es-tu de concert avec lui pour te perdre ? Valere , suspendez vos reproches. Je sens que je ne les mérite pas. Mon cœur est toujours le même ; il est le même ! Pourquoi donc ne s'est-il point révolté contre Lelio ? Je ne me connais plus , tout me trouble ; tout me confond.

Dès la première scène du second acte , Scapin apprend à Valere qu'il



vient de voir sa chere Léonor , & qu'elle est chez Lelio ; Valere ne doute point qu'il ne soit son rival , & jure qu'il se portera aux dernieres extrémités si l'objet de son amour ne lui est rendu. Scapin tâche de calmer cette impétuosité , lui conseille d'avoir recours à l'artifice & d'employer des moyens plus modérés. Il ajoute que Lelio cherche un valet pour Léonor ; Valere ne balance pas à se proposer pour jouer un si heureux personnage , il veut aller se travestir sans perdre de tems , mais il en est empêché par l'arrivée de son pere , qui vient lui proposer un mariage ; dans les dispositions où nous venons de peindre Valere , on conçoit aisément la réponse qu'il fait à cette proposition. Oronte est d'abord affligé de la résistance de son fils , qu'il soupçonne prévenu de quelque amourrette , mais il se flatte qu'il n'aura pas plutôt vu Léonor , à qui il le destine , qu'il oubliera toute autre maîtresse.

Lelio & Oronte entament quelqu'ouverture sur l'établissement de leurs enfans , & tous deux conduits par le désir de les unir ensemble , se proposent une promenade , pour se communiquer leurs projets.



Léonor magnifiquement habillée, suivie de Colombine, se reproche les égards qu'elle a conservés avec Lelio, il ne se déguise plus, dit-elle, sa profusion le trahit; la vertu toute seule n'est pas si généreuse.

## C O L O M B I N E.

Quoi! Mademoiselle, vous ne voulez point faire trêve à ces tristes réflexions?

## L É O N O R.

Croit-il parer son idole? Veut-il me donner en spectacle? Si j'avais éclaté, je ne serais pas réduite à cette extrémité. Voilà le fruit de ma douceur, elle l'a flatté; il l'a prise pour une secrète complaisance, il a cru que mon cœur ne tiendrait point contre ma vanité. Vous vous trompez, Lelio, ce n'est que par l'estime que l'on arrive à ce cœur, il fallait entretenir ce respect involontaire qui m'attachait à vous; Il m'en a délivrée, je lui en rends grâce, c'est un danger de moins pour ma vertu.

Léonor prie Colombine de lui faire rendre ses premiers habits, & de lui fournir les moyens de retourner chez

ses parens. Colombine la soupçonne d'avoir le cœur prévenu d'une forte passion : elle la presse de lui en faire confidence , & Léonor dont le cœur gonflé a besoin de s'épancher , lui avoue son penchant pour un jeune Officier.

Colombine l'engage à oublier une passion qui est peut-être chimérique , mais sans l'écouter , Léonor continue :  
» Accablé de la perte du seul homme  
» que j'aime , je n'ose me plaindre : ce  
» n'est point assez , livrée au pouvoir  
» d'un autre que je crains , ma frayeur  
» s'évanouit à sa vue : dès qu'il me  
» parle , mon cœur se tourne vers lui ,  
» & par une fatalité que je ne puis  
» comprendre , il m'est aussi cher quand  
» je le vois , que redoutable quand je  
» ne le vois pas ».

Colombine curieuse , comme de raison , demande le nom de l'amant aimé à Léonor qui lui nomme Valere. Colombine qui le connaît pour être le maître de Scapin , lui offre ses services lorsque Valere paraît lui-même travesti en valet , ce qui n'empêche pas Léonor de le reconnaître , elle est mortifiée de le voir dans une condition si basse. Valere ne l'est pas moins de la

revoir dans un état si magnifique, il lui offre son service. Léonor toute interdite, lui répond que c'est à Lelio qu'il doit s'adresser, & elle se retire pour lui dérober son trouble.

Valere frappé de la brusque retraite de Léonor, & de la froideur avec laquelle elle lui a parlé, ne balance point à la croire infidele, & raconte à Scapin, qui arrive, de quelle maniere il en a été reçu; Scapin lui conseille de reprendre ses habits; mais avant que de s'en aller, Valere le charge d'une lettre pour Léonor, & le conjure de la lui faire rendre. Scapin s'adresse pour cela à Arlequin, qui consent à remettre la lettre, pourvu que Scapin lui prête un des habits de son maître, avec lequel il lui dit qu'il veut aller au bal; mais qu'il n'emprunte, en effet, que pour mieux plaire à Léonor. Dans ces dispositions, il se garde bien de lui donner la lettre qu'il soupçonne être d'un rival. Il la jette à terre, la foule aux pieds, lui dit des sottises, & lui donne des coups de batte.

Lelio vient sans être apperçu, la lui arrache, & la lecture qu'il en fait lui apprend que Léonor a un amant secret, qui ne se nomme pas dans cette

lettre ; ce qui lui fait prendre la résolution d'user d'artifice pour le reconnaître. Il ordonne à Arlequin de l'attendre ; il revient & lui donne deux lettres , dont l'une est pour Léonor , & l'autre pour cet amant inconnu.

Au troisieme acte , Scapin fait la guerre à son maître sur la fidélité ridicule qu'il conserve à Léonor après la lettre qu'il vient d'en recevoir ; Valere lui répond que malgré les apparences , il ne peut la croire infidelle. Scapin se charge d'éclaircir ce fait : son maître le quitte. Arlequin arrive paré de l'habit qu'il lui a prêté , il le prie de lui prêter aussi un compliment pour sa maîtresse. Il se moque de lui , & le laisse ; mais Lelio le surprend , & lui demande la raison de cette extravagante mascarade , & Arlequin lui avoue naïvement son amour pour Léonor. Lelio après l'avoir tranquillement écouté , le menace de lui faire donner cent coups de bâton , & de le faire jeûner pendant trois mois au pain & à l'eau , ce qui amortit sur le champ ses feux , il court promptement se déshabiller ; & lorsque Lelio est resté seul , il s'accuse d'avoir donné lieu à cette imprudence qu'il projette de réparer sur le champ ,

en instruisant Léonor de sa naissance ; mais il en est empêché par Oronte qui vient lui apprendre l'obstination de son fils & les regrets qu'il a de le voir s'opposer à leur commun bonheur ; Lelio lui apprend qu'il est plus malheureux que lui , & il lui confie la découverte qu'il vient de faire de la passion secrète de Léonor. Oronte l'engage à ne se pas allarmer sur des conjectures qui peuvent être vaines ; mais Lelio lui montre la lettre sur laquelle elles ne sont que trop fondées. Oronte reconnaît l'écriture de son fils ; & n'ose hasarder de faire part de l'espérance qu'il conçoit , sans auparavant en être assuré par Valere même. Il quitte Lelio , qu'il prie d'aller solliciter son Rapporteur pour un procès qui doit se juger le lendemain & d'où dépend la plus grande partie de sa fortune. Léonor veut absolument découvrir à Lelio ce qui se passe dans son cœur.

### L É O N O R.

Il cessera d'aimer une fille prévenue pour un autre. Il me renverra à mes parens , & j'irai dans l'obscurité de leur maison cacher ma honte & mon désespoir.



C O L O M B I N E.

Vous mę faites trembler !

L É O N O R.

Ingrate envers Lelio , trahie par Valere , inquięte , agitée , victime éternelle de sentimens opposés , qui me déchirent tous ensemble , qu'ai-je encore à ménager ?

C O L O M B I N E.

Voulez-vous m'en croire ? commencez par oublier Valere.

L É O N O R.

L'oublier ! ce ne serait pas le punir , ce serait me punir moi-même : j'agisrais contre mon cœur.

C O L O M B I N E.

Quoi ! lorsqu'on vous abandonne , vous ne ferez pas le moindre effort pour vous venger.

L É O N O R.

Non , Colombine , je n'imiterai point Valere , l'amour intéressé s'offense de tout , l'amour généreux ne s'offense de rien ; indépendant des événemens , il



subsiste par lui-même dans un cœur dont il s'est rendu maître ; l'inconstance, les injures, rien ne l'affaiblit. Il ne s'éteint pas même, lorsque l'espérance ne le soutient plus ; mais que dis-je , je n'ai jamais espéré : si je vous parle d'un air moins timide, c'est qu'on ne peut plus me soupçonner d'ambition.

COLOMBINE.

C'est marquer trop de délicatesse pour un ingrat, pour un perfide.

L É O N O R.

Colombine, respectez Valere, il peut cesser de m'aimer sans mériter ces noms.

COLOMBINE.

C'est peu de ne vous plus aimer, il vous accuse d'être infidelle vous-même.

L É O N O R.

Voulez vous que je justifie ses soupçons?

COLOMBINE.

Je veux que vous cessiez de vous rendre malheureuse.

## L É O N O R.

Je n'en ai pas le choix : son infidélité me désespère , elle m'accable ; mais elle ne peut l'effacer de mon cœur. Ah ! Valere ! que ce cœur était digne de vous ! il n'en a pas connu le prix : le plaisir d'être aimé , ne pouvait seul le rendre heureux ; il fallait quelque chose de plus à son ambition ; qu'il y coure , j'y consens , je contribuerai à son bonheur : qu'importe ce qu'il m'en coûte , loin de me plaindre , je me félicite , & j'imagine avec transport que la fortune , de concert avec l'amour , lui prépare un sort digne de lui.

## C O L O M B I N E.

C'est dommage que votre rivale ne vous entende , elle vous remercierait.

## L É O N O R.

Quelle que soit cette rivale , elle a sans doute de la naissance , du bien , de la beauté : qu'ai-je à opposer à tout cela ? L'inconstance de Valere m'ouvre les yeux sur mon peu de mérite : aimer , pleurer , me taire , voilà mon partage.

## COLOMBINE.

Mademoiselle , je crois que c'est Valere qui s'avance, vous pouvez tout à loisir lui étaler ces nobles sentimens.

## L É O N O R.

Nous n'avons plus rien de commun , je ne veux point le voir ; j'aime mieux qu'il me croie coupable , que de le convaincre qu'il a tort.

## V A L E R E.

La voilà l'ingrate ! Scapin , quelle est belle !

## L É O N O R.

Colombine, c'est Valere. Vous en ai-je trop dit ?

## C O L O M B I N E.

Non , mais le cœur ne répond pas à la mine.

## V A L E R E.

Vous êtes surprise , Mademoiselle , de me voir encore ici ? je le suis moi-même ... votre procédé...

E v j

L É O N O R.

Je croyais , Monsieur , que c'était à moi à me plaindre.

V A L E R E.

Quoi ! lorsque désespéré de votre perte , je vous cherche par-tout , lorsque charmé du plaisir de savoir où vous êtes , je risque tout pour vous marquer ce plaisir , vous me fuyez sans me dire une parole , sans daigner me regarder.

L É O N O R.

Pouvais-je faire autrement ? Songez-vous à quoi vous m'exposiez ?

V A L E R E.

Vous aviez peur de ne pouvoir soutenir mes reproches.

L É O N O R.

Je ne méritais pas ceux que vous m'avez écrit.

V A L E R E.

Ma lettre était tendre , passionnée.

L É O N O R.

Si je vous la montrais cette lettre.

V A L E R E.

Si je vous montrais votre réponse.

L É O N O R.

Ma réponse ? moi je vous ai écrit ?  
vous m'en soupçonnez ?

Ils se donnent réciproquement les  
lettres qu'ils ont reçues , ils les désa-  
vouent , & concluent facilement qu'ils  
sont trahis. Valere propose un enle-  
vement à Léonor ; mais elle est trop  
vertueuse pour y consentir.

V A L E R E.

Craignez - vous de déplaire à Le-  
lio ?

L É O N O R.

Non , je ne crains que vous.

V A L E R E.

Ne dissimulez plus , vous l'aimez.

L É O N O R.

Pouvez-vous le croire ? J'avoue que  
des liens secrets m'attachent à Lelio ;

mais je sens que ce qui se passe en moi pour lui , ne nuit pas à ce qui s'y passe pour vous. Vos droits s'y réunissent sans se combattre. Si votre amour s'en offense , c'est que vous ne lisez point dans mon cœur. Mais enfin , quel que soit ce sentiment inconnu , il faut m'obtenir de Lelio , ou ne me plus voir.

## V A L E R E.

Vous obtenir de mon rival !

On entend du bruit , Léonor force Valere de se retirer , Lelio paraît , & propose à Léonor d'épouser un de ses amis. Après s'être long - tems défendue , elle lui avoue avec franchise que son cœur ne peut résister à Valere. Lelio aussi surpris que transporté de cet aveu , sort précipitamment pour aller lui-même apprendre cette nouvelle à son ami Oronte : pendant ce tems-là , Valere , qui a vu sortir Lelio , revient faire des reproches à Léonor ; mais ils sont plus tendres qu'emportés , & les raisons que Léonor lui donne de son obéissance l'attendrissent & l'affligent plus qu'elles ne l'irritent. Cette Scène intéressante ne dure pas long-tems. Lelio & Oronte reparaissent bientôt.



LELIO, à Oronte.

Valere nous a devancés, j'en suis bien-aïse.

VALERE, à part.

Mon père avec Lelio ! Serait-il mon rival ?

LÉONOR.

Est-ce là celui qu'on me destine ?

LELIO.

Non, Léonor, vous n'épouserez point un homme que vous haïssez. C'est la moindre chose que puisse faire un père pour une fille soumise & aussi vertueuse.

LÉONOR.

Moi, votre fille !

VALERE.

Qu'entends-je ?

LÉONOR.

Vous mon père ! mon cœur me l'avait dit.

LELIO.

C'est peu, que de ne vous point rendre malheureuse, je veux travailler

à mon bonheur en faisant le vôtre.  
Valere y voudra bien contribuer.

ORONTE.

Je ne me sens point de joie !

VALERE.

Belle Léonor, vous êtes donc à moi !

LÉONOR.

Cher Valere ! Lelio me rend donc  
digne de vous !

ARLEQUIN.

Colombine j'ai fait une sottise.

COLOMBINE.

Je le fais bien.

SCAPIN.

Je vas t'empêcher d'en faire une se-  
conde. Il épouse Colombine.

Cette Piece est une de celles dont  
le succès fut le plus complet & le mieux  
mérité. L'intrigue en est simple, les  
caractères naturels, le style aisé & les  
situations intéressantes ; elle est de  
Beauchamp, & eut quinze représenta-  
tions très-suivies & très-applaudies.

---

**ARLEQUIN ROLAND.***Parodie, 31 Décembre 1727. (1)*

**A**NGELIQUE ouvre la Scène, & s'avance tristement sur le théâtre, ne sachant, dit-elle, comment faire pour accorder son amour avec sa fierté. Thémire lui apprend que Roland doit lui envoyer incessamment un présent magnifique, & lui vante la libéralité de cet amant qui lui donne chaque jour de nouvelles marques de son amour. Angélique convient qu'il a beaucoup fait pour elle, mais qu'elle ne peut résister au penchant qui l'entraîne; & que Médor a touché son cœur.

**T H E M I R E.***AIR : ô réguingué.*

Médor ! Madame y pensez-vous ?  
Pourriez-vous en faire un époux ?

**A N G É L I Q U E.**

Je veux suivre un penchant si doux.

---

(1) La scène est à Paris, dans l'Appartement d'Angélique.

## THEMIRE.

Médor ! si donc : qu'allez-vous faire ?

Médor n'est que Clerc de Notaire.

Angélique apperçoit Médor, & se retire avec sa suivante au fond du théâtre, pour lui entendre chanter un grand air d'Opéra. Il l'apperçoit & l'aborde en lui demandant si Roland lui a envoyé ce beau présent. Angélique paraît interdite en regardant Médor, & lui ordonne de s'éloigner d'elle, & de partir incessamment. Médor surpris de cet ordre cruel, la quitte en l'assurant qu'elle sera obéie ; mais que dans peu elle apprendra la nouvelle de sa mort. Angélique reste avec sa suivante, & ne pouvant plus se contraindre, elle envoie dire à Médor de différer son départ. Thémire pour calmer l'inquiétude de sa maîtresse, lui annonce les magnifiques présens que Roland lui envoie. Des Danseurs dansent aussi-tôt, & lui offrent une Dormeuse, une Bagnollette, un tablier, un grand panier & une corbeille remplie de rubans. Après que les Danseurs ont offert leurs présens, ils se retirent, & Roland arrive fort empressé pour trouver Angélique.

Celle-ci très-embarrassée, l'évite, s'enfuit dans la coulisse, & le prie de ne pas la suivre, feignant d'avoir la colique. Roland reste comme un benêt avec Thémire, à qui il se plaint des mépris d'Angélique, qui ne veut pas seulement l'écouter, après toutes les dépenses qu'il a faites pour s'en faire aimer. Il sort au désespoir en parodiant ces vers de l'Opéra.

Angélique, *barbare*, inhumaine,  
Quel *barbare* plaisir trouvez-vous à ma peine?

Angélique revient & avoue à sa confidente, qu'elle n'a feint d'avoir la colique, que pour se débarrasser des importunités de Roland; & voyant paraître Médor, elle se retire. Médor entre, & dit qu'Angélique l'a fait prier par sa femme de chambre de ne pas partir; mais que malgré cet ordre, il n'écoute que son désespoir, ne doutant presque pas qu'elle ne veuille le tromper. Il sort de sa poche une grande écritoire, en tire un canif & va pour se percer en disant:

*Mourons en Clerc de Notaire.*

Mais Angélique qui l'observait; court à lui & l'empêche de se tuer.

elle lui fait l'aveu de son amour ; & ils se jurent une tendresse éternelle. Angélique voyant revenir Roland , dit à Médor de sortir par un escalier dérobé ; mais celui - ci qui craint encore qu'Angélique ne le trompe , se cache derrière un paravent pour entendre leur entretien.

Roland revient plus amoureux que jamais , & fait de tendres reproches à sa maîtresse , qui laisse échapper un soupir , & feint d'être sensible à l'amour de Roland. Après cette déclaration , Angélique lui donne rendez-vous à minuit dans la salle du bal de l'Opéra. Roland l'assure qu'il n'y manquera pas , & il sort très-satisfait de sa chère Angélique.

Médor qui était caché derrière un paravent , & qui a écouté attentivement la conversation de Roland & d'Angélique , s'emporte avec fureur contre elle. Celle-ci l'appaise en l'assurant qu'elle n'a feint d'être touchée de l'amour de son rival , que pour l'éloigner.

Elle lui dit d'aller l'attendre à Poissy, où ils prendront les batelets pour aller s'établir à Rouen. Médor ne saurait se résoudre à la quitter , & lui dit



qu'il aimerait autant mourir que d'être privé de sa vue.

ANGÉLIQUE.

Etes-vous fôu, Médor ? vous êtes le plus heureux de tous les amans & vous voulez toujours mourir.

MÉDOR.

Excusez, je suis un peu benêt & j'ai toujours peur. . . .

Angélique le rassure en lui disant qu'elle a pris ses mesures d'avance, & que Roland qui croit la rejoindre au bal, ne trouvera à sa place que des masques qui se moqueront de lui. Angélique & Médor sortent ensemble.

Le théâtre change & représente la salle du bal de l'Opéra, meublée de glaces, de vases & d'autres ornemens ; il examine la nouvelle décoration, & chante ce couplet, sur l'air *ne m'entendez-vous pas*.

Ces tapis sont brillans,  
Ces glaces magnifiques,  
Ah ! qu'il faut de rubriques  
Dans ces endroits galans,  
Pour attraper six francs (1) !

---

(1) On ne prenait avant cette nouvelle décoration, que 4 livres par place au Bal de l'Opéra, & ce fut

Roland entre dans cette salle en chantant :

Ah ! j'attendrai long-tems , minuit est loin encore.

Il regarde sa montre , & voyant qu'il n'est qu'onze heures , il chante sur l'air  
*y avance y avance.*

Que ma montre va lentement !  
Elle retarde assurément ,  
Jalouse de ma bonne chance ,  
Avance , avance , avance ,  
Car je me meurs d'impatience.

Il lit ensuite deux écriteaux attachés aux coulisses comme à l'Opéra.

*Angélique engage son cœur ,  
Médor en est vainqueur.*

Quel est donc ce Médor ? c'est un nom inconnu , je n'en ai jamais entendu parler.

A I R : *On n'aime plus dans nos Forêts.*

C'est moi seul qu'elle doit aimer ,  
Cet injuste soupçon l'offense ;  
J'aurais raison de m'alarmer

---

à cette occasion qu'on les mit à 6 livres , pour la commodité du Public.

Et de craindre son inconstance ,  
Si l'on me nommait pour Rival ,  
Quelque gros Fermier Général.

Lisons ces autres noms. . . . Ah !  
que c'est mal écrit. ( il lit ) :

*Que Médor est heureux ,  
Angélique a comblé ses vœux.*

C'est apparemment une piece qu'on  
me joue. Il s'impatiente du retard  
d'Angélique , & va la chercher dans  
le café.

Une nœce de Payfans arrive , &  
après plusieurs danfes , ils parodient  
la scène épisodique de Coridon & de  
Belisse. Roland revient , & ils le font  
asseoir entr'eux pour lui conter sa pro-  
pre histoire.

B R I O C H E T.

Ecoutez, vous allez bien rire.

F A R I N E T T E.

Vous connaissez peut-être une nom-  
mée Angélique ?

R O L A N D.

Que trop !

aux coups de fusil dans la tête, je ne le suis pas, moi.

Les assiégés font une sortie. Arlequin tremble d'effroi, & dit que c'est une convulsion de bravoure : on tient conseil de guerre : on demande l'avis du Baron.

### ARLEQUIN.

Qu'on les laisse en repos ; je n'aime pas à désobliger personne.

Enfin on commence l'attaque, les ennemis font feu. Arlequin se cache sous la jupe d'Eularia, & entre ainsi dans la place.

Au troisième acte, la ferme s'ouvre ; on voit plusieurs soldats qui passent devant Arlequin. Le Capitaine lui dit qu'il vient de la part du Roi d'Yvetot, pour le faire Chevalier. En vérité, Monsieur, répond Arlequin, c'est une vérité.... très-véritable, que je suis.... très-véritablement obligé à mon véritable cousin.... *le très-véritable* Roi d'Yvetot (1).

---

(1) C'était sur ce dernier, très-véritable, que tombait la plaisanterie.

Le Capitaine le fait asseoir dans un fauteuil, & veut lui chauffer les éperons. Ah ! Monsieur, s'écrie le Baron, je ne souffrirai pas que vous me rendiez ce service, & j'ai un laquais qui me les mettra. Non, Monsieur, replique le Capitaine; car cela est essentiel à la cérémonie. On lui met le manteau, & ensuite le Capitaine lui dit de jurer. Arlequin répond qu'il ne jure jamais, & lorsqu'on veut lui donner le coup de plat d'épée sur l'épaule; il tombe de frayeur, & fait tomber tous ceux qui sont autour de lui. Enfin, on lui met le bonnet à deux cornes. Madame, dit-il, en tournant vers Eularia, si je prends ce bonnet, j'espère que dans la suite vous m'en fournirez un autre. Le Capitaine en lui passant le colier de l'ordre, l'avertit qu'il ne faut jamais l'ôter. Oh ! je sçais bien, répond Arlequin, que quiconque porte une fois cet ordre, le porte toute sa vie.

Arlequin arrive au quatrieme acte en habit de chasse. Le cordonnier veut lui essayer une paire de bottes, & après l'avoir culbuté plusieurs fois : vos bottes sont trop étroites, dit le Baron. Je vous demande pardon, Monseigneur,

toutes les glaces & tous les vases de porcelaine.

Cette parodie de la Tragédie-Opéra de Roland, dont le Poëme est de Quinault, & la musique de Lully, fut faite par Dominique & Romagnesi, à la cinquieme reprise de cet Opéra. Elle fut trouvée très-plaisante & eut vingt-deux représentations.

---

## L'AMANT PROTHÉE.

*Comédie en trois actes, en prose, mêlée de trois Divertissemens, 4 Février 1728.*

**S**PINETTE craint que la balourderie d'Arlequin ne lui fasse faire quelque quiproquo; elle lui répète les leçons qu'elle lui a déjà faites. 1°. Que Baroquin a une fille qui se nomme Isabelle, dont Lelio est amoureux. 2°. Que ce Lelio est fils de l'ennemi mortel de Baroquin, & que pour cette raison le pere d'Isabelle ne veut point d'un gendre qui doit lui être odieux. 3°. Que Baroquin ne mariera point sa fille, qu'il n'ait trouvé dans son jardin une



source d'eau qui doit avoir la vertu de la fontaine de Jouvence, ce qui contribuera à mieux établir Isabelle. 4°. Que ce même Baroquin est extrêmement entêté de la cabale, & que pour le prendre par son faible, on lui a fait accroire qu'il y a dans son jardin une source miraculeuse, qui doit l'enrichir à jamais. 5°. Qu'Arlequin doit se travestir en Philosophe cabaliste, pour jouer le personnage dont Lelio & Spinette l'ont chargé, non sans crainte qu'il ne gâte tout par quelque méprise.

Spinette annonce à Baroquin son prochain bonheur, par la découverte d'une source rajeunissante. Il donne facilement dans un piège, dont son entêtement pour la science secrète, & son avarice, l'empêchent de se défier. Arlequin revient travesti en Philosophe de la cabale; il lui apprend que les Gnomes, avec qui il entretient commerce, lui ont promis de lui faire trouver la source dont Spinette lui a parlé; mais qu'ils ne rempliront leur promesse, qu'après qu'il aura marié sa fille. Cela détermine Baroquin à choisir pour gendre, le premier qui se présentera, à l'exclusion de Lelio, fils de son

ennemi mortel. Entre plusieurs prétendants, il nomme un certain Crispin, grand rodomont, un Musicien Maître d'Opéra, qui s'appelle M. Dessonnates, un Docteur & un riche Vénitien. Le Crispin n'est autre que Lelio, & Isabelle qui le reconnaît, ne balance pas à obéir à son pere, qui les laisse ensemble; mais par curiosité il se cache pour entendre comment les Guerriers content des fleurettes. Isabelle qui le croit bien loin, adresse des choses fort tendres à son cher Lelio. A ce nom Baroquin sort avec colere de sa retraite, & oblige Lelio à s'en aller. Cette premiere fourberie rend Baroquin plus défiant, il semble douter de la science du Philosophe; mais pour l'en convaincre, Arlequin se sert d'un stratagème qu'il a déjà préparé. On entend une symphonie bruyante qui annonce l'arrivée des Silphes, des Salamandres, des Ondins & des Gnomes, qui exécutent une fête terminée par le Vau-deville suivant.

Trahi par un sexe volage,  
Daphnis, pour le fuir désormais,  
Dans le fond d'un désert sauvage,  
S'était renfermé pour jamais;

Le hafard y mene une Belle ,  
Il en fait tant , tant , tant , tant ,  
Qu'il fe brûle à la chandelle.  
Il rentre dans fon élément :



A la pierre philofophale  
Le vieux Damon ne fongeaît plus ;  
Guéri de cette erreur fatale ,  
Il lui reftait quelques écus ;  
D'un nouveau defir animée ,  
Son efpérance eft ranimée ,  
Il en fait tant , &c.  
Qu'il n'a plus que de la fumée :  
Le voilà dans fon élément.



Ruftaut forti de l'indigence ,  
Devient orgueilleux , insultant ;  
Il fait dépense fur dépense ,  
Son équipage eft éclatant ,  
Ses Gens plus craints que le tonnerre ;  
A tous fes voifins font la guerre ;  
Il en fait tant , &c.  
Qu'enfin il retombe à terre :  
Le voilà dans fon élément.



Baroquin ne doute plus qu'Arlequin  
F iiij

ne soit Philosophe, en ayant été convaincu par ses propres yeux. Lelio revient travesti en Docteur, & demande Isabelle à son pere, qui l'accepte d'autant plus volontiers pour gendre, qu'il se dit très-versé dans les sciences secretes, & se donne pour fils d'un Salamandre & d'une Silphide; Tout va bien jusques-là, mais par malheur un Parasite, appelé Crocanville, attiré chez Baroquin par un bruit de nôces qui est venu jusqu'à lui, reconnaît Lelio & le nomme, ce qui oblige Baroquin à le chasser pour la seconde fois.

Il faut supposer pour la vraisemblance de cette intrigue, que non-seulement Baroquin n'a jamais vu Lelio, mais encore qu'il a la vue très-basse, & qu'il ne le fixe pas dans ses différens déguisemens.

Crocanville se repent d'avoir nui à son ami Lelio, quoiqu'innocemment; il promet à Spinette de réparer sa faute, ce qui lui sera d'autant plus facile, que Baroquin vient de lui promettre toute sa confiance après le service qu'il lui a rendu.

Un troisieme gendre vient s'offrir, c'est Pantalon, ce riche Vénitien dont on a parlé dans le premier acte. Ce

nouvel Aspirant est accepté ; mais Spinette sort pour l'éconduire. Elle fait apporter à Baroquin, un Billet conçu en ces termes : *Monsieur, je vous donne avis que le sieur Lelio est actuellement déguisé en Pantalon, pour vous jouer quelque mauvais tour.* Il n'en faut pas davantage pour faire chasser le riche Vénitien. Arlequin le fait retirer à grands coups de batte, & ce second acte finit par une fête que fait donner M. Dessonnates.

## V A U D E V I L L E.

Lorsqu'en secret l'Amant à sa Maîtresse,  
Donne des leçons de tendresse,  
Ho, ho, ho, le charmant duo ;  
Mais, si lorsque moins on y pense,  
Il naît quelque indiscret marmot,  
Qui découvre la manigance,  
Ho, ho, ho, le fâcheux trio.



Quand un galant sans que rien lui résiste ;  
Poursuit une Agnès à la piste,  
Ho, ho, &c.  
Mais lorsqu'une Maman sévère,  
Vient dérouter le Jouvenceau,



De peur d'être trop tôt grand'mere,  
Ho, ho, &c.



Quand un mari d'humeur un peu coquette,  
Chante seul avec sa grisette,  
Ho, ho, &c.

Mais lorsque sa jalouse femme,  
Voyant partager son gâteau,  
Vient à tous deux chanter la gamme,  
Ho, ho, &c.



Spinette apprend à Crocanville, que la fête que M. Dessonnates vient de donner à Baroquin, l'a si fort prévenu en sa faveur, qu'il est tout-à-fait déterminé à lui donner sa fille. Crocanville qui veut réparer sa faute, ainsi qu'il l'a promis, dit à Spinette, d'engager Isabelle à accepter le Musicien auquel il se promet de jouer un bon tour. Spinette a beaucoup de peine de résoudre sa Maîtresse à cette feinte. Baroquin vient avec un nouveau prétendant qu'il présente à sa fille, & qu'il lui commande de regarder comme un époux qui lui est destiné. Isabelle obéit à son pere, non sans craindre que Crocan-



ville ne l'ait flattée d'une vaine espérance ; mais il veut remplir sa promesse. Il saute au cou du Musicien , & l'embrasse en l'appellant son cher Lelio , & en le félicitant d'avoir fait sa paix avec son futur beau-pere.

Baroquin , à ce nom de Lelio , fait venir des Archers qui étaient déjà mandés pour emprisonner ce Suborneur , & Dessonnates est conduit en prison , quoiqu'il proteste de son innocence. Par cet emprisonnement , Baroquin ne craint plus de surprise de la part de Lelio , ce qui applanit toutes les difficultés que pouvait encore trouver cet Amant tant de fois inutilement travesti , il ne tarde pas à venir s'offrir pour gendre sous la forme d'un vieillard de 99 ans. Isabelle , quoiqu'instruite , paraît d'abord le refuser à cause de sa caducité ; mais son pere la rassure , en lui promettant de le rajeunir par la vertu de la fontaine que les Gnomes lui ont promis en faveur de ce mariage. Le faux Vieillard s' imagine que pour diminuer la répugnance d'Isabelle , en l'épousant sous un nom plus gracieux que celui de la Goutiniere qu'il porte. Par exemple , sous celui de Lelio. Crocaville saisit cette idée , & assure que

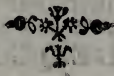
ce sera un dépit mortel pour Lelio ; de voir que M. de la Goutiniere ne se contente pas de lui enlever sa Maîtresse, & qu'il lui dérobe encore son nom. Baroquin est ravi de donner ce nouveau chagrin au fils de son ennemi. M. Bridon, Notaire, déjà mandé pour faire le contrat entre M. Dessonnates & Isabelle, est présent ; mais Baroquin ne veut rien signer qu'il n'ait vu des effets de ce que les Gnomes lui ont promis. Arlequin est tout prêt à lui en donner : quelques mots font changer le théâtre, qui représente la Fontaine de Jouvence. A ce nouveau prodige, Baroquin signe le contrat, par lequel il donne sa fille au Baron de la Goutiniere, sous le nom de Lelio. La Piece finit par un Divertissement, pendant lequel on chante les paroles suivantes :

Ah ! que l'amour dans les Amans,  
Fait tous les jours de changemens,  
Il inspire, par sa puissance,  
Aux Bretons de la tempérance ;  
Il donne aux Badaux de l'esprit,  
Aux Normands de la conscience,  
Il ôte aux Gascons l'appetit ;  
Pour obtenir les faveurs souhaitées,

Tous les Amans sont des prothées.

Ah ! que l'amour , &c.

La Musique des trois Divertissemens est de Mouret. Elle ne fut point ensevelie dans la chute de la Piece qui fut mal reçue du Public , non qu'elle n'eut des scènes assez plaisantes , mais la faiblesse du sujet , l'absurdité de l'intrigue qui convenait plutôt à un Canevas Italien , qu'à une Comédie Française , lui procurerent ce mauvais sort. Elle est de M. Lacroix , & c'est la seule Piece que cet Auteur ait donnée. Il était fils d'un Armurier du Roi ; il passa par plusieurs emplois dans la Finance , & devint premier Secrétaire de M. le Maréchal Duc de Biron , Inspecteur Général de l'Infanterie. Après un service de douze ans , M. Lacroix se retira avec une pension de 4000 livres , qu'il obtint de la Cour , & mourut en 1742 , âgé de 70 ans.



---

## LA SUITE DES COMÉDIENS ESCLAVES.

*Prologue , 1728.*

**L**ES Comédiens donnerent à la fois trois Pieces, l'Amant à la Mode, qui ne fut jouée qu'une seule fois, Arlequin Hulla, & la Revue des Théâtres qui eurent plus de succès. Ils remplacerent à la cinquieme représentation, la premiere de ces trois Pieces, par un Prologue intitulé : *la Suite des Comédiens Esclaves.*

Les Comédiens sont de même supposés avoir été jettés par un orage sur les côtes de Maroc, dont le Roi les a retenus dans sa Cour, pour leur faire jouer la Comédie. Aly vient de sa part ordonner aux Comédiens, de jouer sur le champ une Piece nouvelle, parce que le Docteur a promis au Sultan, qu'ils ne l'en laisseraient pas manquer.

### ARLEQUIN.

C'est vous, maudit Docteur, qui êtes cause de cela.

Le DOCTEUR.

J'ai cru qu'il voulait des Pièces Italiennes, & je comptais sur la facilité que nous avons de parler à l'impromptu.

PANTALON.

Cela est vrai, & si M. Aly en veut faire l'épreuve, nous allons, le Docteur & moi, lui faire une scène Italienne qui durera jusqu'à demain.

A L Y.

Je vous rends grace, . . . il faut du Français.

ARLEQUIN.

Il ne nous en reste plus, & les bons Auteurs sont aussi rares dans ce pays-ci, que dans celui d'où nous venons.

A L Y.

Composez-en vous-mêmes.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce à dire, M. Mustapha, est-ce que vous nous prenez pour des Poètes? Point d'injures s'il vous plait.

A L Y.

La favorite est Française. Il faut du

Français qui n'ait point encore paru ;  
si vous ne vous dépêchez , il pourrait  
bien couper la tête à toute la Troupe.

Le S U L T A N , *arrive.*

Que l'on commence.

A R L E Q U I N.

Qu'allons nous faire ! Pantalon , dé-  
clame-lui les fureurs d'Oreste.

Le D O C T E U R.

Difons tout ce qui nous viendra  
dans la pensée.

P A N T A L O N.

Cela fera pitoyable.

A R L E Q U I N.

Tant mieux , il le prendra pour une  
Piece nouvelle.

Le S U L T A N.

Comédiens , à quoi vous amusez-  
vous donc ?

A R L E Q U I N.

Tout à l'heure , Monseigneur ; mes  
amis , suivez-moi , je vais vous tirer  
d'embarras , en mettant le feu au ferrail.



## Le SULTAN.

Comment votre Piece est-elle intitulée?

ARLEQUIN.

L'Incendie de Troye.

Le Sultan s'apperçoit de l'embarras des Comédiens, & le redouble par ses menaces; dans le moment on vient avertir le Sultan, que ses Pirates ont pris un Vaisseau sur lequel se trouve un homme qui ne veut point abandonner une cassette qui renferme un trésor. On fait paraître cet homme qui se désespere de la prise de sa cassette. Elle est ouverte, & elle renferme des papiers qui appartiennent au Poëte. On lit les titres : l'Amant à la Mode, Comédie Française: Arlequin Hulla, Piece Turque.

ARLEQUIN.

Arlequin Hulla! cette Piece est dans le Théâtre de la Foire.

Le P O E T E.

La mienne ne lui ressemble nullement. On peut travailler sur des sujets

connus. Voyez les Mariannes & les Œdipes.

ARLEQUIN.

Parbleu, voyez-les vous-même.

Le SULTAN.

Continuez.

Le BACHA.

La revue des Théâtres.

Le Sultan demande au Poëte, si c'est le trésor qu'il craint tant de perdre. Il en convient.

ARLEQUIN

Avec de pareils trésors, les Comédiens meurent souvent de faim.

Le POËTE.

Mes ouvrages peuvent les enrichir & moi aussi.

LE SULTAN, *au Poëte.*

Tu n'as rien perdu. J'ai des Comédiens capables de faire valoir tes Pièces. Pour peu qu'elles me divertissent, ta liberté en sera la récompense. Représentez-les tout à l'heure.

PANTALON.

Il faut du moins le tems de les étudier.

Le SULTAN.

Toujours des difficultés !

Le POETE.

J'ai une poudre de mémoire excellente, je vous en donnerai à chacun une bonne dose.

ARLEQUIN.

Donnez - nous plutôt un bon souffleur, c'est le meuble le plus nécessaire à la Comédie Italienne.

Les Comédiens & le Poëte rentrent pour se préparer à la représentation de ces Pièces nouvelles.



## ARLEQUIN HULLA.

*Comédie en un acte , suivie d'un Diver-  
tissement , 1er. Mars 1728. (1)*

**Z**AÏDE raconte à Fatime , son amie , comment elle fut enlevée par des Corsaires avec sa mere , qui mourut de chagrin peu de tems après. Elle était alors si jeune , que la seule chose qu'elle peut se rappeler , c'est qu'elle lui attacha au bras un bracelet qu'elle a toujours porté ; & lui apprend ensuite qu'elle fut conduite à Maroc & destinée à être la Sultane favorite du Pacha , qui la reçut dans son ferrail avec tout l'éclat qu'exige cette dignité ; qu'on la fît passer ensuite dans l'appartement magnifique qu'on lui avait préparé , & qu'un jour en attendant l'arrivée du Pacha , elle se mit à une des fenêtres de son appartement , d'où elle apperçut un jeune homme qui l'examinait avec une attention qui lui devint suspecte ; qu'elle lui fit signe de se reti-

---

(1) La scène est dans une Isle dépendante du Royaume de Maroc.

rer par la crainte du péril où il s'exposait ; mais cet homme n'entendit ou feignit de ne pas entendre ce signe, il s'approcha encore davantage de l'endroit où était Zaïde, malgré les instances qu'elle fit pour l'en empêcher, il trouva le moyen d'entrer dans son appartement par cette fenêtre ; aussitôt il se jeta à ses genoux, en l'assurant que depuis plus d'un an il avait cherché l'occasion de lui donner des preuves de sa tendresse. Ils se jurèrent dès-lors une fidélité éternelle. Ils projettaient enfin de s'évader ensemble, quand le Pacha arriva. Il fit jeter l'étranger par une fenêtre qui donnait sur la mer, & Zaïde fut renvoyée sur le champ, avec ordre de la vendre au premier Marchand qu'on trouverait. Enfin étant arrivée dans l'Isle, dont Achmet est Pacha, elle lui fut vendue ; mais comme elle ne l'aimait point & qu'elle ne songeait qu'à son cher Etranger de Maroc, Achmet la répudia sans l'avoir même épousée. Il ne fut pas long-tems à s'en repentir, & devint dans la suite si amoureux d'elle, qu'il lui proposa un Hulla (1). Zaïde

---

(1) Lorsqu'un Mahométan a répudié sa

y consent, pourvu qu'il la quitte, d'abord, après la cérémonie. Achmet croit que l'amour que Zaïde a pour lui, lui dicte cette condition; mais il se trompe fort, car un instant après, elle apprend à Fatime, qu'elle songe à se sauver pour retrouver, si elle le peut, son premier amant.

Achmet charge l'Iman de lui trouver un Hulla qui épouse & répudie Zaïde: celui-ci lui répond qu'il a dans la Mosquée un Etranger qui fera son affaire. Cet Etranger est Arlequin, qui accourt apprendre à l'Iman, que tous les Derviches sont en combustion.

### L' I M A N.

Quel est le sujet de leur querelle?

### A R L E Q U I N.

Il est très-important, le Gouverneur leur a envoyé un bœuf, ils sont en dispute pour la sauce qu'ils y feront.

L'Iman lui propose d'être le Hulla

---

femme, il ne peut la reprendre qu'un autre homme ne l'ait épousée, & répudiée auparavant. C'est ce second mari, qu'on appelle un Hulla.



de Zaïde ; mais Arlequin le refuse , parcequ'il a fait déjà une maîtresse à Maroc.

L' I M A N.

Ce que je vous propose ne vous empêchera pas de remplir vos desseins. Ceci n'est qu'une espece de mariage dont le pouvoir ne subsiste que jusqu'à la pointe du jour.

A R L E Q U I N.

Avez-vous vu beaucoup de mariages qui ayent subsisté plus long-tems ? J'appelle cela un mariage dans toutes les formes , moi.

L' I M A N.

Et le mari de la Dame , après que vous l'aurez répudiée , vous comptera deux cens sequins.

A R L E Q U I N.

Les bons maris dans ce Pays-ci ! dans le mien c'est tout le contraire.

Il consent volontiers au marché , & l'Iman le présente à Achmet , qui enchanté de la figure extraordinaire d'Arlequin , convient que l'Iman ne pouvait trouver un homme plus propre à remplir ses desseins.

Plusieurs Sultanes arrivent au son des instrumens qui conduisent en cérémonie Zaïde , qui est voilée. Plusieurs Turcs conduisent de même Arlequin , à qui l'on chante.

Hulla , que vous êtes heureux !  
Aujourd'hui l'Hymen vous engage ,  
Et dès demain un doux veuvage ,  
Vous délivrera de ses nœuds ;  
Hulla , que vous êtes heureux !

Après la cérémonie l'Iman rappelle à Arlequin les scrupules que celui-ci lui avait montrés à cause des promesses qu'il a faites à sa première maîtresse ; mais Arlequin répond qu'il les lui a levés.

### L' I M A N.

Depuis j'y ai fait réflexion , & je les ai trouvés mieux fondés que je ne croyais d'abord.

### A R L E Q U I N.

Ma foi tant pis pour eux , je m'en lave les mains , je me suis fié à vous , je croyais que les gens de votre caractère étaient infailibles.

L' I M A N.

Il faut agir avec votre femme comme si vous n'étiez pas son mari.

A R L E Q U I N

Ah ! je ne la gronde ni ne la rosser.

L' I M A N.

Ne lui pas parler , ne la pas regarder.

A R L E Q U I N.

Ne la pas regarder ! ce serait faire comme si j'étais son mari depuis dix ans. Mais si elle me parle , il faudra bien que je lui réponde.

L' I M A N.

Elle ne vous parlera pas.

A R L E Q U I N.

Ce sont ses affaires au moins , car je ne vous répons de rien , si elle entame la conversation.

Arlequin s'asseoit dans un fauteuil dans un coin du théâtre , Fatime amene Zaïde , qu'elle place dans un autre fauteuil , & lui dit de ne rien craindre , parce qu'elle va rester dans une chambre voisine.

Zaïde croyant que le Hulla s'approche d'elle, s'en éloigne encore davantage, & Arlequin en fait de même de son côté. Après plusieurs jeux de Théâtre, Zaïde voyant que le Hulla n'est pas fort à craindre, entre en conversation, & lui demande s'il n'a rien à lui dire.

## ARLEQUIN.

Non, ce n'est pas d'aujourd'hui que je passe par des aventures amoureuses. La fin m'en est toujours funeste.

Vous avez donc été amoureux, lui demande Zaïde. Arlequin lui dit qu'il a perdu une maîtresse qu'il aimait tendrement. Zaïde lui répond qu'elle est dans le même cas, & qu'elle n'a jamais resté plus d'un quart d'heure avec son amant. Cette circonstance oblige Arlequin de s'approcher de Zaïde, à laquelle il raconte son aventure de Maroc, & le fait qu'il a fait par la fenêtre; Zaïde qui lui parle aussi de cette aventure, ne doute plus qu'elle ne soit avec son cher Arlequin. La lumière qu'on apporte, achève de l'en convaincre. Achmet arrive, & veut donner une bourse de deux cens sequins

quins qu'il a promis à Arlequin. Il lui refuse, disant qu'il ne les a pas gagnés, puisqu'il veut garder sa chere Zaïde. Le Cady survient pour être témoin de la répudiation, & menace Arlequin de la bastonnade, s'il ne veut pas la faire. Zaïde veut faire présent de son bracelet au Cady, pour obtenir la grace d'Arlequin ; mais à peine le Cady a-t-il jetté les yeux sur ce bijou, qu'il lui demande de qui elle le tient. Il était à ma mere, répond Zaïde, elle me l'attacha au bras quelques jours avant sa mort. Le Cady l'embrasse & la reconnaît pour cette chere fille qui lui fut enlevée si jeune avec sa mere, par des Corsaires, & consent enfin qu'elle garde son cher Arlequin pour époux. Ce mariage est célébré par des danses & un Vaudeville qui termine la Piece.

*V A U D E V I L L E.*

Si vous voulez voir des époux

Fâcheux, jaloux,

Venez chez nous,

Vous en verrez en abondance ;

Mais si vous cherchez des maris,

*Tome III.*

G

Qui soient commodes & polis ;  
Allez en France.



Ici l'on termine un Procès ,  
Avec succès ,  
A peu de frais ,  
Et dès la première audience ;  
Mais si vous voulez chicanner ,  
Bien attendre & vous ruiner ,  
Plaidez en France.



Lorsque l'on nous grille chez nous ,  
C'est aux verroux ,  
Que nos époux  
Doivent toute notre constance ;  
Mais lorsque par un heureux sort ,  
Nous prenons une fois l'essor ,  
C'est comme en France.



Quand des Hullahs dans ce pays  
Sont établis ,  
C'est aux maris  
Qu'ils doivent cette préférence ;  
Ailleurs , on ne suit point ces loix ,  
C'est par les femmes , que le choix  
S'en fait en France.





---

---

LA REVUE DES THÉÂTRES.

*Comédie en un acte en prose , suivie  
d'un Divertissement , 1728. (1)*

MOMUS ne paraît pas trop content de l'emploi qu'Apollon lui a donné, de faire un examen général des Pièces qui ont été représentées pendant le cours de l'année. Il dit que pour épargner aux auteurs les frais du voyage il a convoqué cette assemblée à Montmartre plutôt qu'au Parnasse.

Deux femmes se présentent à Momus pour avoir audience. La première est la Surprise de l'amour des Italiens , & l'autre la Surprise de l'amour des François. Elles se querellent devant Momus : l'aînée soutient qu'elle vaut mieux que la cadette , qui se croit plus aimable , parce que son pere le lui a dit.

## L' A I N É E.

Ne vous y trompez pas ; souvent les peres donnent à leurs enfans , ce

---

(1) La scène est à Montmartre.

que le Public leur refuse. Il en est d'un pere comme d'un Poëte qui lit son ouvrage , il sourit nonchalamment aux endroits qu'on applaudit , tandis qu'il se tourmente pour faire valoir ceux que l'on blâme.

## M O M U S.

Elle a raison. Je suis persuadé que votre pere a dû se donner bien du mouvement pour défendre Messieurs vos petits freres.

## La C A D E T T E.

Nos freres ! qui ? les petits hommes ? oh doucement je vous prie , ils ne sont pas du même lit.

## M O M U S.

Pardonnez - moi , vraiment ; vous avez été semés sur la même couche , mais brisons-là.

Momus fait le portrait des deux sœurs, & conclut qu'il y a entr'elles un grand air de famille. Il est cependant prêt à décider en faveur de la cadette , lorsque Hortensius paraît , il s'étonne que cette cadette veuille entrer dans une concurrence onéreuse à son individu. Momus surpris de ce langage , demande

à la cadette quel est cet homme.

La C A D E T T E.

C'est le Seigneur Hortensius , mon Bibliothécaire , un fameux Philosophe ; il est un peu pédant.

M O M U S.

Lui pédant ! à son langage je l'aurais pris pour un Huissier.

La C A D E T T E.

Souvenez-vous que vous m'avez promis de décider en ma faveur.

M O M U S.

Ma foi , Madame , votre pédant est venu bien mal à propos , il a tout gâté.

L' A I N É E.

Je suis au comble de la joie !

La C A D E T T E.

Jugez.

L' A I N É E.

Prononcez.

H O R T E N S I U S.

Optez.

M O M U S , *chante.*

Jean , danse mieux que Pierre ,

Pierre , danse mieux que Jean.

On annonce l'Amant Prothée & les Amans déguisés. L'Amant Prothée veut avoir le pas sur l'autre , parce qu'on lui a fait les mêmes honneurs qu'à Dom Ramire.

M O M U S .

Quel est ce Dom Ramire , je n'en ai point entendu parler ?

L'AMANT PROTHÉE.

Je le crois bien , il a passé comme un éclair ( 1 ).

Après quelques traits contre la Tragédie d'Alceste , viennent l'Opéra d'Orion & le pas de trois dansé à l'embouchure du Nil ; Momus condamne l'Amant Prothée & l'Amant déguisé , à se faire imprimer à leurs dépens. On annonce les Amans réunis.

M O M U S .

N'est-ce pas cette Piece qui a réussi sur le Théâtre Italien , & qui est imprimée ? Eh bien , je la lirai au premier

---

(1) Si le Critique eut été plus méchant , il aurait pu ajouter ; mais sans briller.

jour. J'ordonne en attendant, un plus ample informé.

L'Opéra personnifié se présente. Comme il est entré sans se faire annoncer, Momus lui demande son nom, & l'Opéra chante :

Par mes accords doux & touchans ,  
J'inspire la tendresse ,  
*Tous mes pas sont des sentimens. . .*

Tantôt je vole jusqu'aux Cieux ,  
Et tantôt je descends dans la nuit éternelle.

Enfin je fus jadis Roland , Bellerophon ,  
Tancrede , Thésée , Orion ,  
Et le Protecteur de la Foire.

### M O M U S.

Vous êtes l'Opéra; mais que venez-vous faire ici? Je ne vous ai point mandé; l'Opéra n'est pas de mon district, & Apollon ne m'a commis que pour juger des ouvrages d'esprit.

### L' O P É R A.

Aussi n'est-ce pas ce qui m'amene; c'est une certaine restitution. . . .

La Foire paraît, & demande justice contre l'Opéra, qui ne veut pas la faire

jouir du privilège qu'il lui a vendu.

La FOIRE.

J'ai payé d'avance

Monfieur l'Opéra,

Il a ma finance ;

L'OPÉRA.

Et la gardera.

Notre bail est, en bonne forme,

Pardevant Notaire passé.

La FOIRE.

Il sera cassé.

L'OPÉRA.

La Belle, attendez-moi sous l'orme,

De l'argent touché,

Fait toujours tenir le marché.

La Foire propose à l'Opéra de lui céder son théâtre, puisqu'elle n'en a pu avoir à la dernière Foire.

MOMUS.

AIR: *Jé ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Sur son théâtre, quel scandale !

La FOIRE.

Je prétends être son égale,

N'y déroger non plus que lui ;



Tout est commun dans nos coulisses ,  
Et son privilege aujourd'hui ,  
S'étend jusques sur mes Actrices.

L'Opéra ne veut rien rendre , & la  
Foire fort en l'accablant d'impréca-  
tions.

AIR: *Non je ne ferai point.*

Que tout à l'Opéra penchant vers sa ruine ,  
Epreuve les fureurs d'une guerre intestine ,  
Et pour te souhaiter des maux pareils aux  
miens ,  
Qu'un jour tous mes Auteurs puissent être les  
tiens !

M O M U S.

Quelles imprécations ! cela ne vous  
fait-il pas trembler ?

L' O P É R A.

Bon, je m'embarrasse bien des Poètes  
& de leurs paroles.

Il se retire, & on annonce l'Isle de la  
Folie. L'Habitante qui jouait le prin-  
cipal rôle dans cette Piece, est dit-elle  
envoyée de la part de ses Auteurs. Mo-  
mus lui répond qu'ils n'étaient pas  
trop bons pour venir eux-mêmes à  
Montmartre. L'Habitante les excuse  
sur leur timidité ; c'est , répond Mo-  
mus , ce que j'ai remarqué dans votre

G v

scène. N'est-ce pas vous qui vous mariez tous les jours ?

L'HABITANTE.

Oui, Seigneur.

MOMUS.

Cela est fort timide.

L'HABITANTE.

Pouvaient-ils mieux caractériser l'Isle de la Folie, qu'en faisant marier tous les jours ses Habitans !

MOMUS.

Ils sont bienheureux que le Parterre ait pris les choses du bon côté.

L'HABITANTE.

De grace, soyez-leur favorable.

MOMUS.

Ont-ils fait imprimer leur Piece ?

L'HABITANTE.

Sans doute.

MOMUS.

Tout ce que je puis faire pour leur service, c'est d'empêcher qu'on ne l'achete.

## L'HABITANTE.

Il faut que vous y ayez déjà pourvu,  
car le pauvre Libraire s'en plaint.

Arlequin Roland arrive, monté sur  
un âne. Il a d'abord quelque dispute  
avec l'Habitante, qui soutient qu'elle  
vaut mieux que lui, & qu'il n'y a eu  
que le tapage qu'il a fait, qui a causé le  
succès de sa Piece.

## L'HABITANTE.

AIR: *Y avance, y avance.*

Monsieur Roland, en bonne foi,  
Peut-il se comparer a moi ?

## ARLEQUIN.

Mais voyez quelle suffisante!

## L'HABITANTE.

Avance, avance, avance,

Avec tes cruches de fayance \*.

Roland presse enfin Momus, de dé-  
cider sur le sort de ces deux Pieces.

## MOMUS.

Eh bien, par respect pour le Public  
qui s'y est diverti, je vous appointe;  
c'est la plus grande grace qu'on puisse  
faire aux mauvaises causes.

---

\* Qu'il cassait à la fin de la Piece, comme  
on a pu voir dans l'extrait.

## L'HABITANTE.

Non pas s'il vous plaît. Je prétends soutenir jusqu'à la fin mon caractère de folle, & je veux donner le Bal à Montmartre.

Des Danseurs entrent au son de la symphonie, & forment le Divertissement qui finit par un Vaudeville.

D'une différente manie,  
Chacun fait son bien souverain;  
L'un jouit d'un heureux destin  
Au sein de la philosophie,  
L'autre se plonge dans le vin;  
Celui-ci n'aime que Silvie,  
Chacun a sa folie.



Dorimond sans cesse manie  
L'or dont il n'ose se servir,  
Ce ladre qui croit en jouir,  
N'en racheterait pas sa vie;  
Le sot Damis croit mieux agir,  
En le prodiguant pour Julie,  
Chacun a sa folie.



D'une foule d'Amans suivie,  
Iris les trompe tour-à-tour;

En public le seul mot d'amour ,  
Offense la prude Uranie ,  
Qu'on lui fasse en secret la cour ,  
La bonne Dame en est ravie ,  
Chacun a sa folie.



Ces deux Pieces, ainsi que le Prologue, sont de Dominique & de Romagnesi, elles furent comme nous l'avons déjà dit, données ensemble, réussirent très-bien, & eurent douze représentations jusqu'à la clôture du Théâtre, qui fut le 13 du même mois, ce qui prouve qu'elles furent jouées tous les jours.

---

Le 6 Avril, les Comédiens rouvrirent leur Spectacle par le Dédain affecté, l'Isle de Ceylan, & le compliment qui fut fait par Riccoboni le fils, & fort applaudi par le Public.

Son pere avait été à Londres, pendant les vacances, avec un congé qu'il avait obtenu de la Cour.



---

---

## LE TRIOMPHE DE PLUTUS.

*Comédie en un acte en prose, suivie d'un  
Divertissement, 22 Avril 1728. (1)*

**P** LUTUS apprend qu'Apollon s'étant vanté de l'emporter sur lui, prétend soutenir la gageure, & qu'il est descendu de l'Olympe, pour prouver ce qu'il ose avancer. Plutus se dispose à rabatre son orgueil par des conquêtes qui ne laissent plus douter de l'avantage que le Dieu des richesses doit avoir sur le Dieu des vers. Aminte, nièce d'Osmidas, est l'objet de leur amour; mais quoiqu'Apollon soit le premier en date, & qu'il ait déjà fait quelques progrès sur le cœur de leur maîtresse, Plutus ne désespere pas de lui enlever la victoire. Apollon le plaïsante, & le traite même avec mépris; ce qui engage Plutus à ne rien négliger pour triompher d'un rival si insolent.

Spinette survient, Apollon lui demande des nouvelles de sa maîtresse.

---

(1) La scène est dans la Maison d'Osmidas.



Spinette a beau lui faire valoir les soins qu'elle lui rend auprès d'elle, Apollon se contente de lui marquer de la reconnaissance, mais il ne lui en donne aucune marque sensible. Il se retire pour aller donner ordre à l'exécution d'une fête qu'il a composée pour Aminte.

Plutus qui s'est apperçu du mécontentement de Spinette, sur la reconnaissance stérile de son rival, la met bien-tôt dans ses intérêts par un beau diamant qu'il lui donne. Spinette l'avait d'abord trouvé grossier ; mais sa libéralité le lui fait paraître préférable aux amans les plus polis. Arlequin se plaint qu'Ergaste ( c'est le nom qu'Apollon a pris ) ne lui a pas encore donné la première obole de ses gages ; il en est à l'instant consolé par une poignée de louis d'or que lui donne M. Richard ( c'est le nom qu'à choisi Plutus ). Osmidas éprouve à son tour les effets de sa prodigalité. Il est occupé de la vente d'une terre dont le prix est destiné à marier sa niece Aminte avec Ergaste. Il se plaint qu'on refuse de lui en donner ce qu'elle vaut, parce qu'il est pressé de la vendre, mais M. Richard le tire d'embarras, achète la terre sans

l'avoir vue & lui en donne tout ce qu'il veut en bons billets, qu'il lui remet entre les mains. Il lui demande sa nièce en mariage, après s'être fait connaître à lui pour un riche Négociant, dont le commerce & la fortune sont immenses. Osmidas ne peut résister à des paroles infiniment plus énergiques pour lui, que toute l'éloquence d'Ergaste : Aminte même ne peut refuser de rendre les armes à un amant si magnifique. Elle accepte sans répugnance un riche bracelet qu'il attache à son bras, & un écrain rempli de pierreries qu'il remet entre les mains de sa suivante.

Apollon vient faire exécuter le divertissement qu'il a composé pour sa maîtresse, & il a si bonne opinion de lui, qu'il ne s'apperçoit pas du refroidissement d'Aminte. La fête est trouvée fort ennuyeuse par Plutus. Apollon n'en est pas surpris, mais il tombe dans un grand étonnement, quand il voit l'effet que produit sur l'oncle & sur sa nièce une galanterie de la façon de son Rival. Ce sont des Crocheteurs chargés d'étoffes très-riches & de sacs d'or, qui composent ce Ballet. Chacun, jusqu'à son Valet Arlequin, se déclare en faveur des richesses. Apollon piqué,

remonte à l'Olympe après s'être fait reconnaître pour le Dieu du mérite , & il est suivi de Plutus , qui se déclare à son tour le Dieu des richesses. Il fait présent à Aminte , de toutes celles qu'il vient d'étaler à ses yeux , & les Acteurs qu'il a payés d'avance , exécutent le Divertissement qui est mêlé de chants & de danses.

*V A U D E V I L L E .*

N'attendez-pas qu'ici l'on vous révere ,

Si Plutus n'est votre Dieu tutelaire ;

Sans son pouvoir ,

Tout le savoir

Qu'on peut avoir ,

Ne peut valoir.

Rien ne répond à notre espoir ,

Le tems n'y peut rien faire ;

Mais quand on tient ce métal salulaire ,

Tout ce qu'on dit ,

Charme & ravit ,

Tout réussir ,

Chacun nous rit ,

Veut-on charge , honneur ou crédit ,

Un jour en fait l'affaire.



Dans ce séjour on met tout à l'enchere ,

Rien ne s'y fait sans l'appas du salaire,  
Valet, Portier,  
Clerc & Greffier,  
Commis, Fermier,  
Sont sans quartier.  
On a beau gémir & crier,  
Le tems n'y peut rien faire;  
Mais si l'on joint l'argent à la priere,  
Le plus rétif,  
Le plus tardif,  
Devient actif,  
Expéditif,  
Tout marche, tout est attentif,  
Un jour finit l'affaire.



Loin de ces lieux une riche héritiere,  
N'est point l'objet qu'un Amant considère,  
Sageffe, honneur,  
Vertu, douceur,  
Sont de son cœur,  
L'attrait vainqueur.  
Ses feux ont toujours même ardeur,  
Le tems n'y peut rien faire;  
De nos Amans la maxime est contraire,  
Bons revenus,  
Contrats, écus,  
Sur les vertus

Ont le dessus ;  
De tels nœuds sont bien-tôt rompus ,  
Un jour en fait l'affaire.



Sans dépenser , c'est envain qu'on espere  
De s'avancer au pays de Cythere ,

Maris jaloux ,  
Femme en courroux ,  
Ferment sur nous ,  
Grille & verroux.

Le chien nous poursuit comme loups ,  
Le tems n'y peut rien faire ;

Mais si Plutus entre dans le mystere ,

Grille & ressort ,  
S'ouvre d'abord ,  
Le chien s'endort ,  
Le mari fort ,

Femme & Soubrette sont d'accord ,  
Un jour finit l'affaire.



Tant que Philis eut un destin prospere ,  
Plus d'un Amant lui dit d'un air sincere ,

Que vos beaux yeux  
Sont gracieux !  
L'Amour pour eux ,  
Fixe mes vœux.

Chaque instant redouble mes feux ;

Le tems n'y peut rien faire ;  
Mais que Plutus cesse de lui complaire ,  
Plus de trésor ,  
Plus de Médor ,  
Flamme & transport ,  
Prennent l'essor ,  
L'Amour s'enfuit & court encor ;  
Un jour finit l'affaire.



Lorsqu'un Auteur instruit dans l'art de plaire ,  
Trouve des traits ignorés du vulgaire ,  
On l'applaudit ,  
On le chérit ,  
Grand & petit  
En font récit.  
Jamais l'ouvrage ne périt ;  
Le tems n'y peut rien faire ;  
Si l'on ne suit qu'une route ordinaire ,  
Le Spectateur ,  
Fin connaisseur ,  
Contre l'Auteur ,  
Est en rumeur ,  
La Piece meurt malgré l'Acteur ,  
Un jour finit l'affaire.



M. de Marivaux crut cette Piece  
au-dessous de sa réputation, & garda



quelque tems l'anonyme. Elle eut cependant douze représentations; mais elle dut une bonne partie de son succès, aux excellens couplets du Vaudeville, qui est de Pannard.

---

## ARLEQUIN BELLEROPHON.

*Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 7 Mai 1728. (1)*

**P**HILONOË confie à deux Amazônes (2), la tendresse que Bellerophon lui a inspirée; elle vante fort sa valeur, & les invite même à chanter la gloire de son Amant. Une des Amazones répond qu'il ne convient point à des Captifs, de chanter la gloire de leur vainqueur; elles ne laissent pas que de chanter les exploits de Bellerophon, pour contenter la Princesse.

## PREMIERE AMAZONE.

AIR: Réveillez-vous.

Sa brûlante ardeur pour la gloire,  
En lui ne peut se modérer,

---

(1) Le théâtre représente un Jardin délicieux.

(2) Pantalou & Scaramouche.

## SECONDE AMAZONE.

Avec ce gaillard , la victoire  
N'a pas le tems de respirer.

Les Amazones se retirent voyant approcher Bellerophon , qui aborde la Princesse , & lui témoigne la joie que lui cause sa présence ; elle lui répond par ce couplet.

AIR : *De la Baronne.*

Comme vos peines  
Causaient autrefois mes soupirs ;  
Liés tous deux des mêmes chaînes ,  
Je dois partager vos plaisirs ,  
Comme vos peines.

Ils chantent ensuite ce duo , à l'imitation des paroles de l'Opéra , sur l'air :  
*il faut que je file.*

Qu'ici notre amour extrême ,  
Chante comme à l'Opéra ;  
Détonnons tous deux de même  
Qu'on détonne en ce lieu-là ,  
Et disons-nous sans emblème ,  
Je vous aime en a-mi-la ,  
Je vous aime , je vous aime :  
Le beau duo que voilà !

La Princesse se retire , voyant pa-

raître la Reine. Bellerophon veut l'éviter aussi ; mais il reste pour lui reprocher qu'elle l'a fait bannir d'Argos. La Reine lui répond sur l'air : *de la ceinture.*

Je fais les maux que je t'ai faits ,  
Mais malgré ma rigueur extrême ,  
Ne me dis plus que je te hais ;  
Ou reproche-moi que je t'aime.

Bellerophon la quitte brusquement.  
Stenobée chante sur l'air : *Je ne suis  
né ni Roi ni Prince.*

Tu me quittes , barbare , arrête. . . .  
Mais par ma foi , je suis bien bête ,  
D'aimer un traître qui me fuit ;  
Telle est notre ardeur imprudente ,  
L'amour trop heureux s'affaiblit ,  
Et l'amour malheureux s'augmente.

Stenobée prie Amisodar de servir son courroux , & celui-ci lui promet de mettre tout en usage pour la satisfaire. Il chante :

AIR : *Des Trembleurs.* |

Mon pouvoir que rien n'égale ,  
Peut de la nuit infernale ,  
Evoker la mort fatale ,

Et la répandre en ces lieux ;  
 Je puis , armé du tonnerre ,  
 Aux mortels livrer la guerre ,  
 Et désoler cette terre ,  
 Par un Monstre furieux.

### STENO B É E.

Non, non, point de tonnerre ; le  
 Monstre me divertira davantage. Elle  
 fort , & Amisodar chante, à l'imitation  
 de l'Opéra,

Que ce Jardin se change en un désert affreux.

Le théâtre change & représente une  
 caverne effroyable.

### A M I S O D A R.

A I R : *De nécessité , nécessitante.*

Accourez Sorciers & Sorcieres ,  
 Joignez à mon art vos noirs mysteres ;  
 Et sur-tout mettez de la partie ,  
 Les Diables de Basse-Normandie.

Une troupe de Sorciers s'avance.  
 'Amisodar leur propose de faire sortir  
 des Enfers un Monstre furieux. Ils se  
 prosternent en signe d'obéissance , &  
 chantent en chœur avec un bruit ef-  
 froyable. Amisodar est content de leur  
 zeile,

zele , il continue l'évocation , & chante  
sur l'air : *passant sur le Pont-neuf.*

Noires filles du Stix , Hécate , Erebe , Averno;  
Nuit , Mort , Chien des Enfers que la fureur  
gouverne ,

Que l'on travaille  
A désoler cette canaille ,  
Entendez nos clameurs , c'est pour vous que  
l'on braille.

Trois Monstres sortent des Enfers.  
Un Procureur , un Médecin , & un  
Maltotier.

AMISODAR.

Voilà trois Monstres bien complets.  
Quels ravages ils vont faire !

AIR : *Du Confiteor.*

Allons , ne perdons point de tems ,  
Aux Enfers descendons ensemble ,  
Il faut des charmes plus puissans ,  
Pour faire qu'un corps les rassemble.

Un SORCIER , à *Misodar.*

Pour assouvir votre fureur ,  
C'était assez du Procureur.

La Parodie n'étant qu'en un acte ;  
on doit supposer que le Monstre qu'A-

misodar a fait sortir des Enfers ; a déjà ravagé le pays. Ce qui demande en effet peu de tems, s'il rassemble en un seul, le pouvoir des trois, dont nous venons de parler.

Le Roi qui survient, craint lui-même d'être l'objet de sa fureur, & Sténobée qui paraît, l'assure en se moquant de lui, que Bellerophon vaincra le monstre sans beaucoup de peine. Ce dernier arrive après que la Reine s'est retirée ; il demande au Roi, s'il va consulter l'Oracle d'Apollon. Le Roi lui répond que c'est le Protecteur de ses Etats ; mais Bellerophon qui n'a pas grande confiance en ce Dieu, assure le Roi qu'il ne doit pas compter sur le Dieu des Poëtes. La Princesse arrive toute consternée, en déplorant les malheurs des Sujets du Roi son pere, qui veut la consoler, en l'assurant que Bellerophon va combattre le monstre ; mais la Princesse s'allarme davantage, par la crainte qu'elle a que son Amant ne perde la vie.

Le Temple d'Apollon s'ouvre. La Statue de ce Dieu paraît dans le fond avec le Sacrificateur. Les Ministres & les Prêtresses chantent en chœur ;



Ah ! grand Apollon ,  
Délivre-nous donc  
D'une affreuse bête  
Par ton divin nom ,  
De plus par la tête  
Du serpent Pithon.

On allume le feu sacré sur l'autel. Le Sacrificateur verse du vin dans le feu, tandis que Bellerophon le prie de ne pas tout répandre, & d'en garder un peu pour lui. Les Ministres immolent la Victime, qui est un bœuf, & présentent le cœur au Sacrificateur, qui après l'avoir examiné, rassure le Peuple, & lui ordonne pour marquer sa joie, de danser autour du feu. Bellerophon mène le branle & chante :

La Servanté de chez nous ,  
A fait faire une jaquette ,  
Et lon , lan , la , ma tourlouritette ,  
Trop courte par les genoux ,  
Et lon , lan , la ; ma tourlourirou.

La Pythie sort de son antre , &  
chante sur l'air : *Pierre Bagnolet.*

Je n'étais pas fort nécessaire ,  
Pour vous annoncer Apollon ;  
Mais dans une importante affaire ;

Il faut toujours du carillon ;  
 Eh bien , l'on va vous satisfaire ;  
 Et tonner sur un joli ton.

Le tonnerre se fait entendre , & la  
 Pythie continue.

Le Soleil va parler , que le théâtre  
 s'obscurcisse & représente la nuit.

B E L L E R O P H O N .

Quoi ! nous faire voir dans un four,  
 Le Dieu du jour !

Ah ! le beau tour !

Nous ne souffrirons point cela ,

Cette sottise

N'était permise

Qu'à l'Opéra.

Apollon prononce l'Oracle, sur l'air  
*des flons , flons.*

Un des fils de Neptune, si

Appaisera , dit-on ,

La céleste rancune ;

Mais il lui faut Fanchon.

Le Roi sort tout consterné , & Bel-  
 lerophon reste avec la Princesse , à qui  
 il demande quelle est cette Fanchon.  
 Philonoé lui répond que c'est elle-mê-  
 me ; & qu'elle portait ce nom étant

encore petite fille. Bellerophon en paraît tout étonné, & ils finissent la scène par un duo, dans lesquels ils promettent de s'aimer toujours malgré l'Oracle.

Le théâtre change & représente une vaste Campagne. On entend la voix des Peuples épouvantés; une petite fille fuit avec sa mere en chantant :

*AIR: Des Dragons.*

Que le Monstre est en colere,

Vîte sauvons-nous,

Il a mangé ma grand-mere,

Il vous mangera ma mere,

Et moi itou.

Bellerophon arrive en courant sur le théâtre, & témoignant sa frayeur d'une maniere très-comique. Cependant il réfléchit sur le péril que court la Princesse, & dit qu'il ne ferait pas honnête de la laisser périr, puisque c'est le plus intéressant de la Piece. Un Poëte, Palfrenier de Pégase, vient l'engager à monter dessus, & l'assure qu'il vaincra facilement la chimere.

*Le POETE.**AIR: De la Ceinture.*

De moi seul il reçoit la loi,

H iiij

Je le tiens dans mon écurie.

## BELLEROPHON.

La pauvre bête , par ma foi ,  
Y doit être bien mal nourrie.

Le Poëte lui dit de monter hardiment sur Pégase , & lui répond de la victoire. Bellerophon y consent , ils sortent.

La Chimere paraît au fond du théâtre, Bellerophon monté sur un âne ailé , combat comiquement ce Monstre ; il paraît d'abord avec une scie , ensuite avec une broche , enfin il le tue avec un fusil.

Après le combat , le Roi vient avec la Princesse , à qui il apprend que Bellerophon a tué le Monstre , & qu'il est fils de Neptune.

AIR : *De l'oconde.*

D'une Nymphe ce Dieu craignit

La jalouse colere ,

Et quand Bellerophon naquit ,

Il cacha ce mystere ;

La belle n'eut aucun soupçon

De cette manigance ,

Et Glaucus lui prêta son nom

Comme on le fait en France.

La Reine arrive. Le Roi pense qu'elle vient prendre part à la joie publique ; mais elle lui apprend tout le contraire, en lui avouant que c'est elle qui a engagé Amisodar, d'évoquer des Enfers ce Monstre horrible qui a fait tant de ravage dans ses Etats. Le Roi ordonne qu'on cherche Amisodar ; mais la Reine l'assure qu'il est déjà bien loin.

Le R O I.

Eh bien, Scélérate, tu vas payer pour lui.

La R E I N E.

A I R : *Charmante Gabrielle.*

Je ne crains point ta haine,

J'ai par précaution,

Pour soulager ma peine,

Sû prendre du poison.

En ce moment je cede

A ses effets,

Ah ! l'excellent remede

Pour les forfaits.

Les Gardes emportent Stenobée ; qui vient de mourir. L'on entend un bruit de timbales & de trompettes, qui annoncent l'arrivée de Bellerophon, qui revient tout triomphant du com-

bat. Le Roi lui présente la Princesse  
pour récompense, & chante sur l'air :  
*mariez , mariez moi.*

Le R O I.

Allons, donnez-vous la main,  
Je couronne votre flâme.

B E L L E R O P H O N.

Non, remettons à demain,  
Car j'ai mes raisons, Madame.

La P R I N C E S S E.

Expliquez, expliquez-vous sans détour.

B E L L E R O P H O N.

Vaincre un Monstre & prendre femme,  
Parsembleu mon petit cœur, mon amour,  
Ce serait trop pour un jour.

Cette Parodie fut trouvée très-gaie  
& très-critique, elle réussit très-bien,  
eut dix représentations, & fut depuis  
souvent remise. Elle est de Dominique  
& Romagnesi, qui la firent pour la  
cinquieme reprise de l'Opéra de Belle-  
rophon, dont la Musique est de Lulli,  
& dont les paroles ont été long-tems  
attribuées à Thomas Corneille, ce  
n'est qu'en 1741, que M. Fontenelle



réclama les droits qu'il y avait, par une lettre insérée dans le Journal des Savans de la même année.

---

## LE RETOUR DE TENDRESSE

OU LA FEINTE VÉRITABLE.

*Comédie en un acte en prose, 31 Mai  
1728. (1).*

**D**ORANTE s'étant brouillé avec Lucinde, & croyant ne l'aimer plus ; pour mieux se venger d'elle, recherche en mariage Julie, fille d'Oronte & cousine de sa première maîtresse. Il fait connaître à Arlequin que tout est prêt pour son Hymen avec Julie. Arlequin veut le détourner de ce mariage pour deux raisons ; la première, c'est qu'il est amoureux de Spinette, suivante de Lucinde ; la seconde, c'est qu'il ne croit pas que son maître soit guéri de sa première passion, & qu'il craint pour lui un retour de tendresse qui le condamnerait à un long repentir. Dorante ne tient aucun compte des conseils de

---

(1) La scène est dans la Maison d'Oronte.

son valet ; & pour lui persuader l'infidélité dont il fait son bonheur, il lui dit qu'il aime Julie jusqu'à être jaloux des visites trop fréquentes que lui rend Lisimon. Lucinde vient avec sa suivante, Spinette ; elle affecte une grande liberté d'esprit & de cœur aux yeux de Dorante ; elle porte la feinte jusqu'à la plaisanterie ; & lui demande des nouvelles de son mariage ; Dorante lui répond qu'il doit être célébré ce jour même ; Lucinde le prie de vouloir bien le différer, Dorante qui l'aime encore plus qu'il ne le croit, se flatte que c'est un retour de tendresse qui oblige sa première amante à lui faire cette prière. Il lui en demande la raison ; elle reprend le ton plaisant, & lui dit qu'elle a fait quelques apprêts de mascarade, dont elle le veut régaler à sa noce, & qu'elle voudrait bien qu'ils ne fussent pas perdus. Ces dernières paroles paraissent si piquantes à Dorante, qu'il la quitte brusquement pour aller presser sa noce. Spinette joue à peu près le même personnage auprès de Lucinde, qu'Arlequin a fait auprès de Dorante. Lucinde est beaucoup plus émue, que Dorante ne l'a paru ; mais

elle croit que cette émotion vient plutôt d'un desir de vengeance , que d'un reste d'amour.

Julie vient achever de la déterminer à se venger d'un infidele. Lisimon , dont Dorante a paru jaloux , est véritablement aimé de Julie. Cette jeune cousine de Lucinde lui fait connaître la répugnance qu'elle a pour ce mariage , & proteste avec vivacité qu'elle n'épousera pas Dorante.

L U C I N D E.

Il me semble que pour une jeune personne , qui a si peu d'expérience , vos résolutions sont vives.

J U L I E.

C'est qu'elles ne sont point dissimulées. Si j'avais cette expérience dont vous me parlez , j'épouserais peut-être Dorante , pour avoir tout le tems & tout le plaisir de le punir de ne m'avoir pas obtenue de moi-même. Il me traite comme un enfant ; il conclut avec mon pere. Oh c'est avec moi qu'il faut conclure , ou le marché ne tiendra pas sur ma parole.

Elle conjure Lucinde de la secourir dans une si triste situation , & la prie

de renouer avec Dorante , ou du moins de le feindre pour détourner un Hymen qui ferait le malheur de sa vie.

Lucinde, occupée de sa vengeance , lui promet de la servir de tout son pouvoir , dût-elle faire des avances que sa fierté ne lui permettrait pas dans toute autre occasion. Elles se retirent toutes deux à l'approche de Dorante & de Lifimon. Ce dernier plaïsante Dorante sur le projet d'épouser Julie , pour se venger de Lucinde qu'il aime plus que jamais. Il s'offre à les réunir , & de leur épargner à tous les deux la petite honte des premiers pas..

## D O R A N T E.

C'en est trop , Lifimon. Vous savez que je ne prends pas beaucoup de goût à la raillerie , & je vous déclare une fois pour toutes que la visite que vous venez de rendre à Julie , est la dernière qu'elle recevra de vous..

## L I S I M O N.

Je te craindrai encore moins mari que rival , mon cher Dorante ; & je t'avertis que je ferai ton ombre , je ne

la quitterai pas d'une minute, d'une seconde.

Dorante s'impatiente, & met l'épée à la main..

### L I S I M O N.

Allons du respect pour la maison du beau-pere, je vois que vous en voulez tout de bon à la petite fille; moi je l'aime aussi, & si dans un quart-d'heure elle ne m'est cédée dans toutes les formes, nous prendrons lieu pour parler d'affaires à pied ou à cheval, & je vous donnerai le choix des armes; depuis l'épée jusqu'au canon.

### A R L E Q U I N.

Gare la bombe.

Lisimon sort après cette rodomon-tade, & Dorante est si piqué de ce qu'il lui a-dit qu'il aime encore Lucinde, qu'il prie Oronte d'avancer la signature du contrat. Le bon homme en est ravi, & après avoir long-temps vanté ses exploits passés, il quitte son gendre futur pour aller mander le Notaire.

Lucinde vient feindre d'être fort affligée du mariage de Dorante.

### L U C I N D E.

Quoi! vous ne daignez pas me regarder



der ? Le nœud que vous allez former vous rend-il mon ennemi ?

D O R A N T E.

Moi, Madame ! j'aurai toujours pour vous la plus tendre estime. . . .

L U C I N D E.

Ah ! vous feignez de ne pas m'entendre ! Vous savez que ce fatal mariage. . . .

D O R A N T E.

Et bien !

L U C I N D E.

Me désespère, m'assassine, & vous allez l'achever !

D O R A N T E.

Comment croirai-je ce que vous me dites, Madame ? Il n'y a qu'un moment que vous étiez d'une gaîté...

L U C I N D E.

Fort bien, Monsieur, fort bien ! Si vous n'aviez pas oublié le langage de mes yeux, vous auriez lu la contrainte où me jetait cette malheureuse gaîté que vous me reprochez.



DORANTE, *à part.*

Où cela nous va-t-il mener ?

LUCINDE.

Je vois enfin qu'il faut que ce soit moi qui parle, & que j'immole à mon amour ces précieuses bienséances, où notre sexe nous oblige. Ah ! puisque nous naissons plus tendres, pourquoi nous impose-t-on la cruelle nécessité d'attendre que ces ingrats reviennent à nous les premiers.

DORANTE, *à part.*

Juste ciel ! elle m'aimerait encore !

LUCINDE.

Bon cela prend (*elle s'attendrit jusqu'aux larmes*). Vous ne pouvez donc plus vous dédire ! Ah ! insensée, pourquoi comptais-tu si fort sur le retour d'un volage ? étais-tu assez vaine pour te flatter que cette démarche l'attendrirait ? que ne t'épargnais-tu du moins la honte de pleurer à ses yeux ? (*à part*) je crois que je pleure tout de bon.

DORANTE.

Quelle situation ! il ne fallait plus

que ses larmes pour m'achever.

## LUCINDE.

Voyez les , voyez les couler , Monsieur , elles doivent flatter votre orgueil ; le triomphe n'est pas commun ; & ce sont les premières que l'amour m'ait fait répandre.

Dorante attendri avoue à Lucinde qu'il est au désespoir d'avoir pressé un mariage que le seul dépit lui a fait rechercher. Il promet de rompre , quoi qu'il en puisse arriver ; elle redouble ses témoignages de tendresse ; il se jette à ses pieds pour l'en remercier. Oronte arrive pendant qu'il lui baise la main avec toutes les démonstrations de l'amant le plus tendre qui fut jamais. Le colere vieillard ne pouvant plus se contenir , dit à Dorante qu'il voudrait n'avoir que trente ans , pour tirer raison de l'injure qu'il lui fait , aussi bien qu'à sa fille. Julie lui répond qu'il ne peut mieux venger sa gloire offensée , qu'en la mariant avec Lisimon , qui est présent. Oronte y consent ; mais il ne trouve pas Dorante assez puni , puisqu'il sera heureux avec Lucinde ; Julie lui dit qu'il ne sera pas si heureux qu'il le pense , puisque la

tendresse de Lucinde n'est qu'une feinte qu'elles ont concerté ensemble. A ce mot de feinte, Dorante ne peut retenir son courroux.

DORANTE, à *Lisimon*.

Nous avons des démêlés à vider avant votre mariage.

LISIMON, *d'un air goguenard*.

Je ne me bats plus, je dois rendre compte de ma race à la postérité.

Ils sortent tous, & Dorante reste seul avec Lucinde à qui il fait de sanglans reproches de sa supercherie. Elle commence à sentir que la feinte est devenue une réalité. Vous verrez, lui dit-elle, en souriant, que pour réparer ma faute, il faudra que je vous épouse: ce dernier mot rassure Dorante, & Lucinde lui avoue que l'amour a eu plus de part à sa feinte, qu'elle ne le croyait. Le Notaire, dit-elle, est là dedans pour faire le contrat de Lisimon & de Julie, suivez-moi, je vais prendre acte de mon innocence.

Cette Piece est très-bien écrite. Elle fut très-applaudie, & eut quatorze représentations. Elle est de Romagnesi.

qui la donna sous le nom de M. Fuzelier son ami ; mais non pas celui qui s'est rendu célèbre par un grand nombre de pieces de théâtre ; celui-ci ne s'est fait connaître que par quelques ouvrages de société , imprimés dans différens Mercurès.

---

## LA BONNE FEMME.

*Parodie en un acte , de l'Opéra d'Hypermnestre , 28 Juin 1728. (1)*

**A**RCAS félicite Danaüs sur le choix qu'il a fait des fils d'Egyptus, pour ses cinquantes filles.

**DANAUS.**

Ce jour n'est pas si heureux que tu te l'imagines.

**A R C A S.**

Mais, Seigneur, si cette alliance vous faisait tant de peine, que ne refusiez-vous la paix ? C'est, répond Danaüs,

---

(1) Le théâtre représente plusieurs Tombeaux, & au milieu un Mausolée de Gelanor, Roi d'Argos. On voit dans la perspective, le soleil qui s'élève peu-à-peu.

parcequ'il a plus de Soldats que je n'ai  
de Sujets, & quels Sujets?

Ils se ressouviennent encor

De Gelanor.

A R C A S.

Ils ont grand tort.

Ne savent-ils pas qu'il est mort.?

D A N A U S.

Ouï, mais c'est moi qui l'ai tué.

A R C A S.

Qu'importe, ne fallait-il pas toujours  
qu'il mourût?

Hypermnestre étonnée de voir son  
pere dans un séjour si lugubre, l'invite  
à se réjouir.

A I R : *Allons gai.*

Par un destin prospere,  
Avant qu'il soit deux ans,  
Vous vous verrez grand-pere  
D'un Régiment d'enfans.

Danaüs apprend à sa fille, que l'om-  
bre de Gelanor qu'il a vu la nuit der-  
niere, cause ses allarmes. Il veut, dit-il,  
l'appaiser.

A I R : *Reveillex-vous.*

Je vais lui donner une fête,

Le Spectacle fera nouveau ,  
Allons enfans , que l'on s'apprête  
A l'amuser dans son tombeau.

On entend une marche de Guerriers ;  
ils arrivent en crêpes & en longs man-  
teaux , ils se rangent tout autour du  
mausolée de Gelanor.

### D A N A U S.

Ombre d'un Prince infortuné ,  
Que j'ai moi-même assassiné ,  
Soyons amis , plus de querelle ,  
Pardonne cette bagatelle.

Le soleil s'éclipse , le tonnerre gronde ;  
& on entend des sifflets derrière le théâ-  
tre.

### A R C A S.

A I R : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Le jour pâlit , la terre tremble ,  
Quel pouvoir contre nous rassemble  
Et confond tous les élémens ?  
Quels sifflemens . . . . l'ombre cruelle  
Reçoit nos divertissemens ,  
Tout comme une Piece nouvelle.

Tout le Peuple fuit. L'ombre de Gé-  
lanor qui est d'une grandeur démesurée ;



fort de son tombeau, & chante les paroles suivantes :

*AIR : Des Pendus.*

Tous tes regrets sont superflus ,  
Bien-tôt un des fils d'Egyptus ,  
Pour me venger de ton audace ,  
Tiran , va régner en ta place.  
Mon sang fut répandu par toi ,  
Il versera le tien pour moi.

Danaüs est fort inquiet de savoir lequel , afin de le prévenir ; mais après un peu de réflexion , il chante :

*AIR : Réveillez-vous.*

Voyez la plaisante vétille ,  
Je n'ai pour sortir d'embarras ,  
Qu'à tuer toute la famille ,  
Et je ne m'y tromperai pas.

Le théâtre change, & représente une mer agitée. Hypermnestre marque son inquiétude, & l'impatience qu'elle a de voir Lyncée. La tempête cesse, & une Troupe de Matelots s'avance sur le rivage, & appellent Lyncée qui traverse les flots à la nage.

**LYNCÉE**, *en abordant.*

Çà, Fanchon,

Mon petit bouchon ,  
 Ça, ma chere,  
 Faites faire  
 Du feu , car j'ai le frisson.

## HYPERMNESTRE.

Cher époux ,  
 Je tremblais pour vous.

Danaüs arrive, embrasse son gendre futur & le conduit au Temple.

Le théâtre change & représente le Temple d'Isis. Le Grand-Prêtre y paraît accompagné de ses Ministres. Danaüs, Hypermnestre & Lyncée, entrent dans le Temple. On approche l'autel de l'Hymen, sur lequel Lyncée & Hypermnestre posent la main. Le Grand-Prêtre reçoit leur serment. Danaüs ordonne que l'on ouvre les portes du Temple, & que tout le Peuple y entre sans billets, pour prendre part à la fête.

Après le divertissement, Arcas vient dire à Danaüs, d'aller calmer par sa présence l'insolence des mutins. Lyncée s'offre d'y aller à sa place.

## LYNCÉE.

AIR : *Ce n'est point par effort qu'on aime,*  
 De vous que j'obtienne une grace,

Souffrez qu'en cette occasion ,  
Sur cette vile Populace ,  
Je fasse une belle action.

DANAUS.

Allez donc vous battre à ma place.

LYNCÉE, *en s'en allant.*

Le Beau-pere est un peu poltron.

Danaüs est fort embarrassé de savoir  
comment il tournera le compliment  
qu'il doit faire à sa fille, après lui avoir  
fait connaître les obligations qu'elle lui  
a, il lui dit :

AIR : *Que je chéris mon cher Voisin.*

Ma fille, l'on a résolu  
D'immoler votre pere,  
J'ai besoin de votre vertu.

HYPERMNESTRE.

Et qu'en voulez-vous faire ?

DANAUS.

Elle doit armer votre bras.

HYPERMNESTRE.

Sur qui doit tomber sa vengeance ?  
Voulez-vous que je vous prête un nou-  
veau serment.

## DANAÛS.

AIR: *Ah! qu'il est beau l'Oiseau!*

A vous parler sincèrement,  
Je crains que le second serment,  
N'ennuie, n'ennuie,  
Jamais on n'en fit tant  
En Normandie.

## HYPERMNESTRE.

Ecoutez celui-ci; mais qu'on m'ap-  
porte l'autel, car sans cela je ne sau-  
rais jurer.

AIR: *Du Charivari.*

Malgré le respect sincère  
Que j'ai pour toi,  
Si je ne venge mon père,  
Hymen, fais-moi  
Manquer de foi dès aujourd'hui  
A mon mari.

Danaüs lui présente un poignard, &  
pour victime lui nomme Lyncée; mais  
Hypermnestres'excuse en disant, qu'une  
premiere nuit de nôces, ce n'est pas à  
elle à percer son époux.

Danaüs lui apprend que l'ombre de  
Gelanor lui a prédit que les fils d'Egyp-  
tus devaient lui ravir la vie & la cou-  
ronne;

ronne , & que ses sœurs n'ont pas fait tant de difficulté. Hypermnestre sort ; Danaüs reste & dit qu'il a pris de si justes mesures , que Lyncée ne pourra se soustraire à sa vengeance. Le théâtre change & représente la façade du Palais de Danaüs. Une nuit obscure règne sur la scène. Hypermnestre paraît seule , un poignard à la main. Lyncée arrive d'un autre côté en pet-en-l'air , en bonnet de nuit & en pantoufles , il cherche sa femme une lanterne à la main. En voyant le poignard qu'elle tient , il lui demande ce qu'elle en veut faire. Hypermnestre ne fait que lui répondre ; & dans l'excès de son désespoir , elle veut s'en frapper. Lyncée l'arrête , aussi-tôt le tonnerre gronde , les éclairs brillent , & l'on entend le chœur des fils d'Egyptus , qui chantent :

Quelle fatale trahison ,

La faridondaine , la faridondon ,

Dieux ! ô Dieux , on nous traite ici ,

Biribi ,

A la façon de Barbari , mon ami.

Lyncée reconnaît les voix de ses frères , & lorsqu'il veut aller les secou-

rir, il entend un chœur d'Egyptiens qui chantent :

Aux armes Camarades.

Un autre chœur d'Argiens se fait encore entendre derriere le théâtre.

Sur l'air : *Je suis un bon Soldat.*

Portons dans le combat ,

Tita , ta , ta ,

L'horreur & le carnage ,

Que Lyncée abbatu ,

Tu , tu , tu ,

Cede à notre courage.

Hypermnestre rentre , les Egyptiens combattent contre les Argiens , & Lyncée va chercher un grand bâton , avec lequel il met ses ennemis en fuite.

Hypermnestre revient , & chante sur l'air : *vous n'avez pas besoin qu'on vous console.*

Je vois mes sœurs sur l'infernale rive ,  
Quel est le fruit de leurs soins pressés ?  
Elles voudraient d'une onde fugitive ,  
Fixer le cours dans des tonneaux percés.

AIR : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Non , vos mains sont trop criminelles ,



Des Dieux n'espérez pas , cruelles ,  
Appaiser le juste courroux ;  
Vous puisez vainement , perfides ,  
Vous avez tué vos époux ,  
Vos tonneaux seront toujours vuides.

Lyncée vient apprendre à Hyper-  
nestre , le succès du combat , & voyant  
Danaüs soutenu par deux Gardes , il  
dit : vous verrez que j'aurai tué le beau-  
pere sans y penser.

### HYPERMNESTRE.

Oh Ciel ! quel horrible spectacle !  
Ta main vient d'accomplir l'Oracle.

### DANAÛS.

Non , fille perfide , c'est toi ,  
Qui trahis ton pere & ton Roi ,  
Pour l'amour de ce misérable ,  
Je voudrais pouvoir avec moi ,  
Tous deux vous entraîner au Diable.

### LYNCÉE.

Allez-y toujours devant , mon cher  
papa.

Cette Parodie fut très - bien reçue.  
Elle eut quinze représentations. Elle  
est de Dominique & Romagnesi , & fut

faite pour la troisième reprise de la Tragédie-Opéra d'Hypermnestre, dont la Musique est de Gervais, & les paroles de Lafont; mais l'Abbé Pellegrin avait retouché le cinquième acte lorsqu'elle fut jouée en 1717.

---

## LA MÉCHANTE FEMME.

*Parodie de la Tragédie de Médée, en un acte en vers, précédée de la Comédie de Village, 23 Octobre 1728. (1)*

LA Comédie de Village n'est qu'une espèce de Prologue, dont la scène se passe dans une Maison de Campagne, entre des personnes qui s'amuse à jouer la Comédie. Lelio, Silvia & Arlequin, Acteurs de la Comédie Italienne, arrivent à cette maison; ils offrent de se joindre à la société, on accepte avec joie leur proposition, & on leur distribue les rôles d'une Pièce nouvelle, intitulée : *la Méchante Femme*, Parodie de la Médée, de Longe-Pierre.

Lépine, Valet de Zonzon, lui reproche l'infidélité qu'il est prêt de faire

---

(1) Le théâtre représente un Château.

à sa femme Asmodée, en la répudiant pour épouser Céruse, fille de Cléon. Zonzon s'excuse sur la force de son amour, qu'il justifie en faisant le portrait de Céruse. Lépine lui demande s'il ne craint point la colere d'Asmodée.

Rien ne peut modérer sa fureur implacable,  
Et vous savez qu'elle a commerce avec le  
Diable ;

Elle fait composer Anneaux & Talismans,  
Et prend quand elle veut, la lune avec les  
dents.

A son ordre un torrent remonte vers sa source,  
Elle arrête aisément un carrosse en sa course ;  
Enfin cette Sorciere, habile dans son art,  
Sait bien tourner le fas, donner le cochemart.

Zonzon répond qu'il fait tout cela, mais que la beauté de Céruse l'emporte. Elle paraît, & reçoit de bonne grace les caresses de Zonzon, à qui elle demande cependant quel sera le sort de sa premiere femme ; & Zonzon lui répond qu'il en sera quitte pour lui payer une pension de 4 ou 500. liv.

Cléon, pere de Céruse, arrive, & veut absolument qu'Asmodée soit congédiée ; Zonzon y consent volontiers.

Cléon dit qu'ils n'ont plus qu'à se divertir, & l'on entend des violons dans le Château. Ils sortent tous, Almodée arrive & adresse ses plaintes au Dieu de l'Hymen qui l'abandonne. Après un instant de réflexion, elle s'emporte, & dit que ce n'est pas de la part des Dieux, qu'elle attend du secours.

Non, non, puisque je fais magie & noire  
& blanche,

Que je tiens à mon gré les Diables dans ma  
manche,

Eux seuls doivent servir ma jalouse fureur ;  
Déployons de notre art la terrible noirceur.  
Rien ne peut apaiser le courroux qui m'en-  
flâme,

Pour savoir se venger, il suffit d'être femme.

Marotte, Suivante d'Asmodée, vient lui dire que les violons se font entendre de tous les côtés, & que tout s'apprête pour la nôce de Céruse & de Zonzon. Elle lui conseille de se venger de lui de la même manière. Asmodée lui répond qu'elle ne peut s'y résoudre. Cependant Marotte continue à lui apprendre que l'infidèle Zonzon est aux pieds de sa nouvelle Maîtresse, qu'il lui baise les mains & lui fait mille

caresses , ce qui rend à Asmodée sa première fureur.

A S M O D É E.

C'en est fait, tu mourras . . . . . Quelle crainte  
m'arrête ?

Aux crimes les plus noirs, moi qui suis toujours prête ,

Je crains de prononcer l'arrêt de son trépas ;  
Qu'il meure , je le veux.

MAROTTE, *d'un ton railleur.*

Non , il ne mourra pas.

A S M O D É E.

Oui , je l'ai résolu. Qu'il meure... non...  
qu'il vive.

M A R O T T E.

Dame, accordez-vous donc.

A S M O D É E.

Mais qu'il vive pour moi.

M A R O T T E.

Il ne peut vous souffrir, Madame.

A S M O D É E.

Je le croi.

Elle s'emporte ensuite contre Cléon ; & le menace de le faire mourir lui & toute sa race.

Il paraît & lui signifie qu'elle n'a qu'à déguerpir sur le champ. Elle devient douce comme un mouton, lui demande quels sont ses crimes, & lui fait un long récit de tout ce qu'elle a fait pour l'ingrat Zonzon.

C L É O N.

Ne finiras-tu point, babillarde éternelle ?

Morbleu, tu m'étourdis, tu n'as que du caquet ;

Dès ce même moment, va faire ton paquet.

Si ce soir tu n'es pas loin de cette frontière,

Je te fais dès demain, brûler comme Sorcière,

Adieu, prends ton parti.

A S M O D É E.

Va Tyran, je l'ai pris.

Elle jure, avant de partir, de mettre le feu à son Château, & de les réduire tous en cendre. Le volage Zonzon paraît, & c'est envain qu'elle tâche de l'attendrir.

Z O N Z O N.

Ma foi vos pleurs n'ont rien qui puissent me surprendre,



Les femmes à leur gré savent l'art d'en répandre.

Asmodée lui demande d'emmener ses enfans, mais Zonzon le refuse; voyant qu'elle ne peut les obtenir, elle les lui recommande.

De l'amour paternel ressentez les effets,  
Songez en les voyant, que vous les avez faits.

### Z O N Z O N.

S'ils ne sont pas à moi, tout du moins je m'en flatte,

Pour l'assurer, la chose est un peu délicate;  
Mais enfin je le crois. Suffit; n'en parlons plus.

Il lui promet de faire sa paix avec Cléon, qui est bien, dit-il, le meilleur homme!

Le plus benin qui soit de Paris jusqu'à Rome.  
Ma foi, l'on n'en fait plus de cette pâte-là.

### A S M O D É E.

Tout de bon, croyez-vous qu'il me pardonnera?

Zonzon l'en assure & l'embrasse pour la dernière fois. Lorsqu'il est parti, Asmodée dit à Marotte, qu'elle a cruel-

lement souffert pour ne pas laisser éclater sa fureur ; mais en récompense , elle se déchaîne de la bonne manière , fait une conjuration. Le théâtre s'obscurcit , & elle évoque à l'ordinaire Cerbère , Typhoné , les Furies , les Procureurs & les Maltotiers. Elle rappelle Marotte , à qui la conjuration a fait peur , & lui dit d'aller chercher :

Ce beau manteau-de-lit ,  
Ce pompeux pet-en-lair , où l'or par-tout re-  
luit.

Afin de l'empoisonner & de l'envoyer à sa Rivale. Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait ; on apporte le pet en-l'air , & Asmodée fait venir ses enfans , que son mari lui a permis d'embrasser avant son départ.

### UNE PETITE FILLE.

Ma Bonne , vous pleurez , quelle en est donc la cause ?

Est-ce que mon Papa vous a fait quelque chose ?

### ASMODÉE.

Il faut que je vous quitte , il vient de l'ordonner.

## UN ENFANT.

Non , je veux avec vous aller me promener.

## A S M O D É E.

Ah ! ne l'espérez pas , une loi trop barbare ,  
Malgré moi , malgré vous , pour jamais nous  
sépare.

Je ne jouirai plus dans mon exil affreux ,  
Du doux amusement de friser vos cheveux ;  
Je n'aurai plus , hélas ! le soin de vos pa-  
rures ,

Vous n'aurez plus de moi , bonbons ni con-  
fitures.

Les quatre enfans pleurent tous en-  
semble. Elle les charge de porter à Cé-  
ruse le fatale pet-en-lair , & s'applaudit  
de sa vengeance par ces vers.

Tu n'entendras jamais tes droits sur ma fa-  
mille ,

Et j'aurai le plaisir de te voir mourir fille.

Marotte ramene les enfans , Asmo-  
dée s'attendrit , &

Pour prévenir les maux où le destin les livre,  
Il vaut mieux les tuer que de les laisser vivre.  
Frappons , frappons.

*Histoire*  
**Un ENFANT.**

Avant de nous donner le fouet ;  
Apprenez-nous du moins ce que nous avons  
fait.

Les quatre enfans se mettant à ge-  
noux ,

Pardon, Maman , pardon.

**A S M O D É E.**

Leurs regards & leurs larmes ,  
Me troublent , & des mains me font tomber  
les armes.

Je ne les tuerai point , le dessein en est pris ;  
*à Marotte.*

Nous sommes , tu le fais , assez près de Pa-  
ris ,

Dans quelque pension va les mettre , ma  
Bonne ,

Choisis pour les placer , Piquepuce ou Cha-  
ronne ;

Sur toi je me repose.

**M A R O T T E.**

Allez , ne craignez rien.

Asmodée fort , Zonzon arrive en  
disant qu'il la cherche par-tout ; mais  
Céruse le fuit de près , elle est couverte  
du manteau-de lit , & lui apprend que

son pere vient de rendre le dernier  
soupon entre ses bras , & qu'elle va bien-  
tôt mourir.

**Z O N Z O N.**

Ce serait bien le Diable !

Eh ! que ne l'ôtez-vous.

Il va pour lui ôter le manteau-de-lit.

Laissez faire . . . la peste , il est chaud com-  
me braise ,

Et véritablement , c'est pis qu'une fournaise.

Céruse lui défend bien de mourir , il  
lui promet de vivre , & la congédie  
afin , dit-il , qu'elle aille mourir en paix  
de l'autre côté.

Asmodée paraît dans une chaise de  
poste , dont le Postillon est un Diable.  
Zonzon tire son épée pour la punir ;  
mais Asmodée le touche de sa baguet-  
te , & il ne saurait plus bouger de la  
place ; il lui demande ce qu'elle a fait  
au moins de ses enfans.

**A S M O D É E.**

J'ai plus de droit sur eux que tu n'en crois  
avoir ,

Je pars puisque ma fuite a pour toi tant de charmes,

Leve encor jusqu'à moi tes yeux baignés de larmes ;

Mais ne crois pas qu'un jour je vienne te chercher ,

Pour toujours je te laisse , allons , fouette , Cocher.

La Chaise de poste s'en va.

Z O N Z O N.

Que je suis malheureux ! ah quelle perfidie !  
Je voudrais me tuer , j'en aurais presqu'envie ;  
Mais je n'en ferai rien , je l'ai bien résolu ,  
Ma Maîtresse en mourant me l'a trop défendu.

Cette Parodie de la Médée de Longe-Pierre , est de Dominique seul , elle est médiocre , aussi n'eut-elle que huit représentations.

---

Les Comédiens Italiens donnerent le 15 Novembre une représentation *gratis* , en réjouissance du rétablissement de la santé du Roi , pour lequel les Peuples avaient été plus allarmés par leur attachement que par la gravité de la maladie.



---

**A L C E S T E.**

*Parodie en un acte en prose , mêlée de  
Vaudevilles , 21 Décembre 1728. (1)*

**A**LCIDE témoigne l'empressement qu'il a de hâter son départ pour n'être pas témoin du bonheur d'Admete , qui va épouser Alceste qu'il adore. Licas lui conseille de différer son départ; tu as raison, lui répond Alcide.

**A I R :** *Gardons nos moutons.*

Je partirais mal-à-propos ,  
Je suis trop nécessaire ,  
Il leur faut du moins un Héros ,  
Pour se tirer d'affaire ;  
Admete est peureux ,  
Pherès est goûteux ,  
Sans moi , que peut-on faire ?

Licas veut suivre Alcide, Straton l'arrête.

**S T R A T O N.**

**A I R :** *Mon mari est à la taverne.*

Licas , j'ai deux mots à te dire.

---

(1) Le théâtre représente un Port de Mer & un grand Vaisseau prêt à partir.

L I C A S.

Ces deux mots n'ennuieront-ils pas ?

S T R A T O N.

De Cephise je suis l'empire.

Pourquoi suis-tu par-tout ses pas ?

Que prétends-tu ?

L I C A S.

Je prétends rire.

S T R A T O N.

L'agréable Cephise

M'assure d'un amour constant.

L I C A S.

Mon enfant,

Si l'on te favorise,

Quoique l'on m'en fait autant,

Tel se croit d'une Belle,

L'Amant préféré, favori,

Seul chéri,

Qui de son infidelle,

N'est pas mieux traité qu'un mari.

Licomedes ordonne à Straton, son confident, de préparer la fête qu'il veut donner aux nouveaux Mariés sur son vaisseau.

Ses Matelots dansent. Alceste arrive  
conduite par Alcide & par Admete.  
Licomede la conduit à son bord, &  
Admete chante :

AIR: *La faridondaine.*

Il a raison , Alcide , allons  
Conduire notre femme.

L I C O M E D E.

Quoi , vous marchez sur nos talons ?

A D M E T E.

Nous escortons Madame.

L I C O M E D E.

Quand je donne collation ,  
La faridondaine , la faridondon ,  
Je ne régale les maris ,  
Qu'à la façon de Barbari ,  
Mon ami.

Licomede fait tomber Admete dans  
l'eau , le Vaisseau part , Alceste & ses  
fils crient au secours , Admete se débat  
en criant au Guet , & Thétis paraît  
dans une conque marine.

T H È T I S.

AIR: *Contre un engagement.*

Thétis proscriit tes jours ,

Redoute sa colere ,  
J'approuve en ses amours ,  
Licomede mon frere.  
Sois époux débonnaire ,  
Souffre tout sans crier.

## A D M E T E.

Vous faites-là , ma chere ,  
Un fort joli métier.

Admete & Alcide s'embarquent. Le théâtre change & représente la ville de Scyros.

Licomede amène Alceste , qui déplore sa triste situation ; elle ne peut l'attendrir par ses larmes, elle lui chante :

Les Beautés les plus cruelles ,  
Se gagnent par la douceur ,  
Vous parlez d'un ton grondeur ,  
Est-ce ainsi qu'on prend les Belles ?

Straton vient avec empressement avertir Licomede , que l'ennemi s'avance. Licomede contraint Alceste d'entrer dans la ville ; Cephise les suit , & les Soldats de Licomede ferment la porte de la ville dès qu'ils sont entrés.

Alcide & Admete font approcher leurs Troupes, qu'ils rangent en bataille. Licomede sur les remparts de la

ville, adressent ces paroles aux Affligés, sur l'air : *tu n'as pas le pouvoir.*

Messieurs, fussiez-vous encore plus,  
Soyez les bien venus,  
Nous ferons tous notre devoir,  
Pour vous bien recevoir.

Admete croit que Licomede veut leur donner à dîner ; il loue sa politesse, & dit qu'on ne peut rien de plus honnête ; mais Alcide le désabuse & l'oblige d'aller demander Alceste, d'un ton ferme. Admete lui témoigne sa peur, cependant il va demander Alceste à Licomede, qui la lui refuse.

ADMÈTE.

Tu ne veux point la rendre ? Une fois, deux fois, trois fois.

LICOMÈDE.

Non, non, non.

ADMÈTE.

Non. Eh bien, tu n'as qu'à la garder.

Alcide indigné, ordonne à ses Soldats, de monter à l'assaut.

## ADMETE.

AIR : *Des Feuillantines.*

A moi , Compagnons , à moi ,  
Votre Roi  
Est saisi d'un grand effroi.

## ALCIDE.

C'est Alcide  
Qui vous guide.

## ADMETE.

Je n'en suis pas moins timide.

On monte à l'assaut. Les Affiégés font une sortie ; mais ils sont vigoureusement repouffés. Alcide enfonce , avec sa massue , les portes de la Ville. Les Assiégeans y entrent triomphans. Admete suit les Vainqueurs , & l'instant d'après il sort de la Ville , en portant un cochon de lait , qu'il appelle un Prisonnier de guerre.

Pherès arrive armé , & se traînant avec peine ,

Courage, Enfans , courage ; je viens me joindre à vous.

Mais hélas ! c'est de la moutarde après



le dîner , la ville est déjà prise. Faisons une réflexion là-dessus. Alcide sort de la Ville , avec Alceste qu'il remet entre ses mains. Elle le prie de ne pas la quitter.

Ce n'est qu'à votre courage,  
Qu'on doit un repos si doux,  
Que l'amitié vous engage  
A rester auprès de nous,  
Un mari discret & sage,  
Un bon ami dans sa maison ;  
Et non , non , non ,  
Je n'en veux pas davantage.

Alcide prend congé d'Alceste , & Admete paraît soutenu par deux Soldats.

## A L C E S T E.

*AIR: Flon flon.*

Quel spectacle funeste !  
Mon cher , qu'avez-vous donc ?

## A D M E T E.

Je meurs , charmante Alceste ,  
D'une indigestion.

Alceste témoigne sa douleur , en lui disant :

*AIR: Contre un engagement.*

Quel funeste secours !

La fortune ennemie ,  
Aux dépens de vos jours ,  
M'aurait-elle servie ?

## A D M E T E.

Mon sort doit faire envie ,  
Et je suis bien vengé ,  
Puisque je perds la vie  
Pour avoir trop mangé.

Un Médecin apporte un médicament à Admete , & lui dit que c'est pour le guérir de son indigestion. Ah ! donne-le moi promptement , répond Admete ; non pas , ajoute le Médecin ; c'est un remede qui fait mourir , & je viens vous expliquer l'énigme. Il faut absolument qu'un autre l'avale , il n'est que ce moyen pour vous rendre la vie. Chacun trouve des raisons pour refuser le remede ; mais Alceste s'en saisit , en disant qu'elle fait bien qui le prendra.

Pherès reste sur le théâtre , inquiet de la santé d'Admete. Il craint que son fils ne soit mort ; mais il paraît & il court l'embrasser. Admete apprend à son pere , que quelqu'un est mort pour lui , & qu'il est juste de le bien récompenser ; aussi-tôt Cephise vient

leur apprendre qu'Alceste a pris la médecine, & qu'elle est morte pour sauver la vie à son époux.

Alcide attiré par les cris du Peuple ; demande quel est le sujet de cette tristesse, & Admete lui répond, qu'Alceste vient de mourir pour lui. Alcide en paraît consterné, & dit à Admete, que s'il veut lui céder Alceste, il entreprendra le voyage des Enfers, & arrachera au pouvoir de Pluton, cette victime de l'amour conjugal. Admete y consent, Mercure paraît & s'offre de servir de guide à Alcide. Le théâtre change, & représente le Fleuve Acheron ; Caron dans sa barque, chante :

*AIR : Je vis le Pays More.*

Sans cesse je travaille  
A passer chez les morts,  
Les Grands & la Canaille,  
Dont fourmillent ces bords ;  
C'est l'Arrêt de la Parque,  
Pour entrer dans ma barque,  
Ombres, il faut payer,  
Et jusqu'au noir cocithe,  
Il faut que l'on acquite  
Les droits du Maltotier.  
Plusieurs Ombres parodient les pa-

roles de l'Opéra. *Passé-moi, Caron, passé-moi : sur l'air, il faut que je file.*

Trois O M B R E S.

A I R : *Les Feuillantines.*

Nous sommes trois scélérats,  
Fils ingrats.

C A R O N.

Oh ! vous ne passerez pas.

Les O M B R E S.

Sommes-nous donc si coupables,  
Qu'il nous soit défendu d'aller aux Diables ?

T A R S I S.

A I R : *Ah Robin ! tais toi.*

Je suis Tarsis.

Z E L I E.

Moi, Zelic.

C A R O N.

Quels pitoyables accens ?

Vous avez, mes pauvres enfans,  
Été peu de temps en vie.

T A R S I S.

Ah ! ce sont les airs,

Et les vers

De travers ,  
Qui nous ont , ma Mie ,  
Conduit aux Enfers.

## C A R O N.

Dans ma jeunesse ,  
Musiciens brillaient ,  
Poètes travaillaient ,  
Danseuses enlevaient ,  
Et Chanteurs excellaient ;  
Tout sentait le Permesse.  
Aujourd'hui ce n'est plus cela ,  
Chanteur s'égosille ,  
Danseuse sautille ,  
Poète roupille ,  
Musicien pille ,  
Et le tout va ,  
Cahin , caha.

## Une O M B R E.

Caron , me connaissez-vous bien ?  
Je suis ce pauvre Italien ,  
Lon , lan , la , derirette ,  
Qui s'est marié dans Paris ,  
Lon , lan , la , deriri.  
Devais-tu , fortune ennemie ,  
Me traiter si cruellement ?

*Tome III.*

K

## CARON.

Êtes-vous mort de maladie ?

## L' O M B R E.

Non , je suis mort subitement.

Alcide paraît , chasse les Ombres , & oblige Caron de le passer.

Le théâtre change , & représente l'Enfer. Pluton voyant l'Ombre d'Alceste , lui chante :

A I R : *La beauté , la rareté.*

Commence de goûter d'une paix éternelle ,

La beauté ,

Tu meurs pour ton époux ; ah ! quel excès de zèle !

La rareté.

Dans le séjour des morts , tu viens montrer la belle ,

La curiosité.

Cela mérite , dit Pluton , un Divertissement qui sera même bien placé.

## Un L U T I N.

Quelle fête voulez-vous lui donner ?  
Nous n'avons ici que des Musiciens très-mélancoliques.



PLUTON.

N'importe, qu'ils chantent toujours,  
& même je veux qu'ils dansent.

Le LUTIN.

Mais, Seigneur, songez qu'ils n'ont  
pas envie de rire.

PLUTON.

Je veux qu'ils chantent.

Le LUTIN.

Ce font des gens au désespoir.

PLUTON.

Je veux qu'ils dansent.

Les Ombres dansent & chantent,  
pour obéir à Pluton & pour amuser  
Alceste. Alec-ton toute allarmée, an-  
nonce à Pluton, que le fils de Ju-  
piter vient d'arriver dans son Empire.  
Alcide paraît, demande Alceste, l'ob-  
tient & la ramène dans le Char de Plu-  
ton, qui leur fait ainsi ses adieux.

AIR: *Réjouissez-vous, bon Français.*

Je consens à remplir vos vœux,

Montez dans mon Char tous les deux,

Profitez de l'escorte,

Et que le Diable vous emporte.

K ij

Le théâtre change, & représente un arc de triomphe. Alcide revient des Enfers en conduisant Alceste, qui regarde tendrement son époux. Alcide s'en apperçoit, & lui en fait des reproches aussi bien qu'Admete, qui lui dit que cela n'est pas bien, puisqu'il l'a cédée à Alcide. Ce Héros veut bien renoncer à ses droits, & il les réunit en chantant : qu'il est beau de triompher de soi-même ; mais Admete lui répond que ce n'est pas l'effet de la vertu, mais celui du voyage. Alcide se retire, Admete & Alceste s'embrassent, & la Piece finit par le Vaudeville suivant.

### VAUDEVILLE.

Pour son époux femme jolie,  
 Inmole ses attraits,  
 Hélas ! quelle folie !  
 C'est porter l'amour à l'excès ;  
 C'est ce qu'on n'a point vu de la vie,  
 Et ce qu'on ne verra jamais.

✕  
 Coquettes sans supercherie,  
 Petits-Maitres discrets,  
 Auteurs sans jalousie,  
 Normands dégoûtés de Procès ;  
 C'est, &c.



Qu'un vieux prétendé, chez Silvie,

Sans or, trouver accès,

Hélas ! quelle folie !

Qu'un Gascon régale à ses frais ;

C'est, &c.



A son Amant, fille jolie,

Disait, je te promets,

D'aimer sans tricherie.

Hélas, lui dit-il, chere Agnès,

C'est, &c.



Cette Parodie est celle de la Tragédie-Opéra d'Alceste dont les paroles sont de Quinault & la musique de Lulli, & c'est à sa fixième reprise, que Dominique & Romagnesi en donnerent la parodie au Public, dont elle fut très-bien reçue. Elle méritait son succès ; elle eut vingt-une représentations. Elle a été remise en 1739 avec de nouveaux couplets sur les Pièces qui avoient paru depuis peu. Voyez le quatrieme volume de cette Histoire.



---

*DEBUT DE CONSTANTINI.*

Angélo Constantini , connu dans l'ancienne Troupe sous le nom & par l'emploi de Mezetin , débuta le 5 Février sur le nouveau Théâtre , par le rôle d'Intrigant , dans la Comédie intitulée la Foire Saint-Germain , qu'il avoit joué autrefois , elle fut précédée d'un Prologue que Riccoboni fils avait fait à son occasion , & dont nous allons donner l'extrait.

Momus & Arlequin paraissent d'abord. Momus se plaint de voir si longtemps ses jeux désertés. Il en demande la cause à Arlequin , qui l'impute à l'amour extrême que les Français ont pour la nouveauté. Momus lui promet de remédier à cet inconvénient par une nouveauté qui doit l'emporter sur toutes les autres. A son ordre , un vieillard vénérable s'avance ; il fait entendre que c'est le Mezetin de l'ancien Théâtre Italien. A un nouvel ordre du Dieu qui l'introduit , & qui le prend sous sa protection , il dépouille sa robe de Vieillard & paraît sous l'habit de Mezetin. Momus récite une fable au sujet de sa vieillesse. Il le compare à un arbre , qui dans son printems , attirait les Bergers & les Bergeres sous

son verdoyant feuillage, qui défendait les passans contre les ardeurs du soleil dans l'été, & qui dans son automne conservait encore des agrémens qui le faisaient aimer ; mais agrémens qu'il perdait absolument dans son hyver, ce qui obligeait tous ceux qui l'avaient autrefois chéri à l'abandonner. Cette fable ne paraît pas d'abord favorable à un Acteur âgé de soixante-quinze ans ; mais Momus le console par un coup de marote, qui répand sur son cher élève une agréable folie, qui doit tenir lieu de jeunesse ; après cette opération Momus se retire ; Arlequin badine agréablement avec Mezetin & va préparer la Piece à laquelle il invite Mezetin. Ce dernier raconte un songe qu'il a fait, dans lequel il s'est cru transporté d'Italie en France, & même au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, dont le souvenir lui a toujours été précieux. Il ajoute qu'il a vu sortir une guitarre d'un trou, qu'il l'a prise & en a joué pour capter la bienveillance d'un Parterre qu'il a toujours regardé comme son pere nourricier ; que pour comble de bonheur, ce Parterre, loin d'avoir oublié le plaisir qu'il lui a fait autrefois, l'a excité par ses applaudisse-



mens à mériter de lui plaire encore. Tout ce qu'il a vu dans son songe s'exécute réellement ; on lui présente une guitarre sur laquelle il chante ; le Public applaudit ; Mezetin lui fait une profonde révérence & se retire pour aller commencer la Piece, après avoir chanté le couplet suivant.

A I R : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Mezetin par d'heureux talens ,  
Voudrait vous satisfaire ,  
Quoiqu'il soit depuis très-long-tems ,  
Plus que sexagénaire ,  
Il rajeunira de trente ans ,  
S'il peut encor vous plaire.

Il fut reçu assez favorablement du Public, & continua ses débuts le 7, par la même Piece & le même Prologue. Le 8 par *l'Amant étourdi* ; le 12 par *Arlequin dévaliseur de maisons*, & le 13 par *Arlequin Empereur dans la lune*. Il joua dans toutes le rôle de *Zanni*, ou Intrigant ; mais n'ayant pas été reçu avec les applaudissemens que sa réputation semblait devoir lui promettre ; il quitta tout-à-fait le Théâtre.

Angelo Constantini était né à Verone en Italie, il prit fort jeune le parti de la Comédie, & joua avec succès le rôle d'Arlequin sur différens



théâtres d'Italie. Il passa en France en 1681, & débuta dans l'ancienne Troupe Italienne, où il fut reçu, pour doubler le fameux Dominique; mais celui-ci quittant peu son emploi, & Constantini craignant d'être à charge à ses camarades, il se chargea de différens rôles d'intrigant, sous le nom de Mezétin.

Dominique étant mort, Mezétin le remplaça après avoir reçue des mains de Colombine le masque & l'habit d'Arlequin, dans une scène qui avait été composée à cette occasion. Le Public habitué à le voir jouer à visage découvert, l'engagea à quitter le masque, ce qu'il fit lorsque Gherardi succéda à Dominique dans l'emploi d'Arlequin. Constantini reprit alors son premier caractère, qu'il continua à visage découvert jusqu'à la suppression du Théâtre Italien, arrivée en 1690.

Cet événement obligea Angelo Constantini à passer à Brunswick, pour se joindre à une Troupe Italienne, dans laquelle il joua le rôle de Mezétin. Il passa ensuite à la Cour d'Auguste I, Electeur de Saxe, & Roi de Pologne, pour laquelle il leva une Troupe de Comédiens Italiens.

En reconnaissance de ses services, ce Monarque lui donna des lettres de Noblesse & y joignit le brevet de la charge de Camerier Intime, Trésorier de ses menus plaisirs, & Garde des bijoux de sa chambre. Tant de bontés semblaient promettre un fort heureux à Mezetin; mais son caractère hardi & son penchant pour le sexe, le porterent à offrir ses vœux à une Maîtresse de son Maître; & il osa joindre à sa déclaration des discours peu respectueux sur le compte du Roi. Cette Dame fut si outrée de l'insolence de Mezetin, qu'elle en avertit le Monarque, qui le fit enfermer pendant vingt ans dans une tour du château de Konisgtein, d'où il ne sortit qu'avec ordre de ne point rester en Saxe, & de n'y jamais rentrer. Il revint à Verone sa patrie; mais le desir de revoir Paris, & plus encore celui de reparaître sur un théâtre où il avait été long-tems applaudi, le ramena en France en 1728, & ce fut alors que pour la somme de mille écus que lui donnerent les Comédiens Italiens, il joua dans les Pièces dont nous avons parlé, & retourna ensuite dans sa patrie où il mourut à la fin de la même année.

## ARLEQUIN TANCREDE.

*Parodie , en un acte , en prose , mêlée de  
Vaudevilles , 19 Mars 1729. (1)*

DANS la première scène, Argant, habillé en Huffard, donne ordre à ses Gens, de rappeler & de rassembler les Dragons, qui ont pris honteusement la fuite. Il ajoute que quoique Tancrede les ait bien rossés, il n'en veut pas demeurer-là. C'en est fait, continue-t-il, je vais arracher Clorinde à Tancrede.

A R G A N T.

AIR: *Il est pourtant tems, ma mere.*

*Je cede à ma juste fureur.*

H E R M I N I E.

*Que vous me causez de frayeur !*

*Vous allez périr.*

A R G A N T.

*C'est trop discourir.*

---

(1) Le Théâtre représente les Tombeaux des  
Rois Sarrafins.

## HERMINIE.

Où va-t-il courir ?

Voulez-vous mourir ?

## ARGANT.

Il est pourtant tems, Princesse,

Il est pourtant tems

De la secourir.

AIR : *Colin, va-t-en dire à Nanon.*

Aux pieds de ce vieux monument,

Nous allons jurer gravement,

D'exterminer ce téméraire.

## HERMINIE.

De quoi servira le serment,

S'il ne veut pas se laisser faire ?

Elle ne peut s'empêcher de soupirer. Argant qui s'en apperçoit, lui demande si elle s'intéresse à ce Chevalier errant ; elle convient de bonne foi qu'elle l'aime. Argant lui reproche sa faiblesse pour un homme qui a tué tous ses parens , & Herminie lui répond que c'est justement cela qui la rend sensible. Elle voit arriver Ismenor & se retire. Ismenor dit à Argant, qu'il vient seconder sa valeur, parce qu'il aime Her-

minie. Ils jurent tous deux la mort de Tancrede, & chantent :

Si les Dieux sont pour lui, les Diables sont pour nous.

L'orchestre joue la marche des Dragons qui paraissent. Ismenor fait entrer les Magiciens, qui forment une danse mystérieuse, pendant laquelle il fait son évocation. Les Diables sortent de dessous le théâtre, battent les Magiciens & les chassent.

A R G A N T.

AIR : *Quand le peril.*

Vous avez eu la bastonnade  
Comme les chercheurs de trésor,  
Vous avez fait, pauvre Ismenor,  
Une belle ambassade.

Ismenor sort, en disant qu'il va re-feuilleter son grimoire, & Argant s'en va avec les Dragons.

Le théâtre change, & représente le camp de Tancrede. Clorinde, seule, appelle la raison à son secours.

AIR : *Prends-moi pour Jardinier.*

Raison, viens à mon secours,  
A toi seule j'ai recours;

Ah ! je le sens bien ,  
Par un doux lien  
L'amour retient mon ame :  
Faible raison , tu ne peux rien  
Sur l'esprit d'une femme ,  
L'on , la ,  
Sur l'esprit d'une femme.

Tancrede dit à Clorinde , qu'il vient  
lui rendre la liberté , ainsi qu'à tous  
ses Soldats.

### C L O R I N D E.

C'est une gasconnade. C'est pour  
augmenter votre gloire.

### T A N C R E D E.

Ma gloire ! bon , bon , c'est bien à  
quoi je pense.

Il lui déclare son amour , qu'elle re-  
çoit avec fierté. Les Captifs paraissent.

### C L O R I N D E.

Voici vos Captifs , soyez sage , au  
moins ; cachez bien votre amour.

### T A N C R E D E.

Au contraire , vous verrez le joli  
effet que cela produira.



Il ordonne à tous ces Captifs, de témoigner leur reconnaissance à Clorinde. Ils forment des danses, après lesquelles on chante sur un air parodié de l'Opéra.

Si le danger vous étonne,  
Fuyez, faibles cœurs,  
L'Amour ainsi que Bellone,  
Vend cher ses faveurs.  
Il est des détours à prendre,  
Des Mamans qu'il faut tromper,  
Des Agnès qu'il faut surprendre,  
Et des Maris à duper.



Mars veut un cœur intrépide,  
Et l'Amour veut de l'argent,  
On méprise un Guerrier timide,  
On rit d'un Amant indigent.

## TANCREDE.

Il me semble, Madame, que vous ne prenez pas beaucoup de plaisir à ces fêtes; si cela vous ennuye, vous n'avez qu'à vous en aller. A propos, m'aimez-vous?

Clorinde l'assure du contraire, & lui dit qu'Argant saura l'arracher de ses mains. Tancrede reste seul, & ne dou-

tant plus qu'Argant ne soit son Rival, il jure de s'en venger ; mais un Soldat vient lui apprendre qu'un Sorcier fait périr tous ses Soldats dans la forêt prochaine.

T A N C R E D E.

Courons à leur secours.

Le S O L D A T.

Ah ! Seigneur, ne vous y risquez pas, l'Enfer seconde sa rage.

T A N C R E D E.

Bon, leurs enchantemens ne font peur qu'aux petits enfans :

Le théâtre représente la Forêt enchantée. Argant apprend à Herminie, que Tancrede aime Clorinde. Herminie se lamente ; mais Argant lui dit :

Suspendez ces vaines douleurs,

Il faut du sang & non des pleurs.

Herminie apprend à Argant, qu'Ifmenor a enchanté la forêt, & qu'il prendra soin de sa vengeance. Il se retire, Tancrede paraît, & l'orchestre joue l'air des Pendus,

T A N C R E D E.

Ah ! que cela est touchant ! je me sens attendri.

AIR : *Lampon.*

En vrai Héros de Roman ,  
Surmontons l'enchantement ,  
Une simple ritournelle ,  
Pour m'arrêter , suffit-elle ,

Non , non ,

Non , non ,

L'air n'en est pas assez bon.

Les Danseurs & les Danseuses arrivent déguisés en Garçons & en Servantes de Cabaret , au son de la symphonie ; ils dressent une table où ils font asseoir Tancrede , qui convient que l'Enchanteur l'a pris par son faible ; il s'enivre , s'endort , & les Danseurs l'emportent dans la cave.

H E R M I N I E.

AIR : *Quand on a prononcé.*

Tancrede est par mes soins transporté dans la  
cave ,

Au défaut de l'Amour , Bachus m'offre un  
Esclave ;

Ma Rivale paraît , éprouvons-là , je croi  
Qu'elle aime à babiller autant & plus que  
moi.

Elle annonce à Clorinde , la mort.

de Tancrede, qui vient, dit-elle, de  
périr dans la cave.

### C L O R I N D E.

Etait-ce en le faisant trop boire ,  
Qu'il fallait le faire mourir ?

Clorinde ne se contraint plus, elle  
laisse éclater ses regrets.

Que dans le monument ,  
Notre ardeur nous assemble ,  
Diffères d'un moment ,  
Attends-moi , cher Amant ,  
Attends-moi donc. *Bis.*

### H E R M I N I E.

Est-ce pour aller chez Pluton ,  
Qu'il faut partir ensemble ?

Comment , vous soupirez ? Vous  
l'aimez-donc , ma mie.

### C L O R I N D E.

AIR : *Croyez-vous qu'Amour m'attrape.*

Par ce soupir qui m'échappe ,  
Connaissez mon tendre amour.

### HERMINIE, à part.

Comme elle mort à la grappe ,  
Quoique ce soit un vieux tour !

Allez , ce n'est qu'une attrappe ,  
Car il voit encore le jour.

Et qui plus est , tu vois ta Rivale.

C L O R I N D E.

Quoi ? Vous l'aimez donc aussi ?

H E R M I N I E.

Vraiment ma Comere oui.

C L O R I N D E.

Cet amour est-il dans l'histoire.

H E R M I N I E.

Vraiment ma Comere voire ,

Vraiment ma Comere oui.

Elles se retirent toutes deux.

On entend derriere le théâtre , un grand bruit de pots & de cruches cassées. La scène change , & représente un sombre Caveau. Tancrede y déplore son sort , Herminie paraît , l'accable de reproches , & charge Ismenor de sa vengeance.

Ismenor suivi de plusieurs Démons , leur recommande de bien tourmenter Tancrede , avant de le faire mourir. Les Diables le lutinent. Ils lui appointent un canon , dont l'amorce prend , & lui

tirent ensuite un coup de fusil qui est plein de farine , dont il reste tout blanc. Ismenor leve enfin le bras pour le frapper ; mais Herminie l'arrête.

HERMINIE.

Arrêtez.

TANCREDE.

Ciel ! m'a-t-il frappé ?

ISMENOR, à *Herminie*.

Qu'entends-je ? Mauriez-vous trompé ?

HERMINIE.

Je l'aime,

Je l'aime.

TANCREDE.

Il est toujours dupé,

Le Nicodème.

Ismenor voyant arriver Clorinde , dit : il me vient une plaisante idée , & chante sur l'air, *je suis Mousquetaire moi.*

Pour me venger d'une ingrate Maîtresse ,

Et d'un heureux Rival ,

Je le remets entre vos mains , Princesse.



CLORINDE.

Quel trait original !

Des vrais Jaloux , Ismenor est la perle.

ISMENOR , *en s'en allant.*

Je suis un fin merle , moi ,

Je suis un fin merle.

Clorinde reste avec Tancrede , lui rend son épée , & lui avoue son amour ; mais elle lui apprend qu'il a la gloire à craindre.

TANCREDE.

Encore la gloire ?

CLORINDE.

Tancrede aurait-il besoin de semblables remontrances ? Faut-il qu'une femme les lui fasse ?

TANCREDE.

Je comptais faire l'amour en quartier d'hiver.

CLORINDE.

Ma résolution est prise , pour me punir de mon amour , je vais combattre mon Amant.

(*Elle sort.*)

Le théâtre change, & représente les remparts d'une ville.

Tancrede arrive au son des timbales & des trompetes, & apprend à Herminie, qu'il vient de tuer Argant, dont on lui apporte les armes; mais Clorinde arrive bien-tôt blessée & portée par des Soldats. Elle lui apprend que c'est lui-même qui a fait le coup.

### TANCREDE.

AIR: *Que je chéris mon cher Voisin.*

Morbleu, quel trait extravagant,  
Jugez de ma surprise,  
Ma foi j'ai cru tuer Argant,  
Excusez la méprise.

AIR: *Quand le péril est agréable.*

Qu'en ce jour mon courage brille!  
Et que j'en retire un grand fruit,  
Toute ma valeur se réduit,

A tuer une fille.

### CLORINDE.

Allez, je vous pardonne: comment auriez-vous pu me reconnaître sous les armes d'Argant?

### TANCREDE.

Quoi? Vous portiez les armes de

ce Géant. Qui Diable s'en ferait douté? Il faut avouer que tout va bien aux Dames.

CLORINDE.

AIR: *Les ceux qui l'ont tué.*

Mes yeux à la lumière ,  
Vont bien-tôt se fermer ,  
Je finis ma carrière ,  
Sans cesser de t'aimer ;  
Prends bien soin de tes jours dans ta douleur ,  
Et ne va pas mourir.

TANCREDE.

N'ayez pas peur.

On emporte Clorinde , & la Piece finit.

Cette Parodie réussit assez bien , & fut jouée jusqu'à la clôture du théâtre. Elle est de Dominique & Romagnesi , qui la firent pour la quatrieme reprise de la Tragédie Lyrique de Tancrede , dont le Poëme est de Danchet , & la musique de Campra.



## RETRAITE DE RICCOBONI.

Le 26 Avril , Louis Riccoboni signifia à l'assemblée des Comédiens , la permission qu'il avait obtenue de se retirer , lui , sa femme Flaminia , & son fils François Riccoboni ; les deux premiers avec une pension de mille livres chacun. Leurs camarades ne furent pas moins sensibles que le Public à cette perte ; mais Flaminia & Riccoboni le fils , rentrèrent au Théâtre quelques tems après , comme nous le dirons alors.

On fit sur cette retraite à l'Opéra-Comique , les couplets suivans dans une petite Piece intitulée les Spectacles Malades.

AIR : *Quand le peril est agréable.*

On vient de me tirer , ma mie ,

Trois bonnes palettes de sang ;

Mais cherchant du soulagement ,

Je me suis affaiblie.

Le Personnage qui représentait la Comédie Italienne ajoutait.

AIR : *Mathurin mon Compere.*

Je vivrai donc ma chere ,

Au défaut de cela ,

De viande fort légère ,

D'abatis d'Opéra.

Un Acteur continue l'air :

Vous

Vous en pouvez être soulagée ;  
Mais pour guérir à fond votre mal ,  
Je crois que vous serez obligée  
D'aller prendre à la fin , l'air natal.

Louis Riccoboni était né à Modène ,  
& fils d'un Comédien célèbre ; il suivit la profession de son pere , & remplit toujours avec succès l'emploi de premier amoureux , sous le nom de Frédéric. Il entra dans la Troupe de la Signora Diana , femme de Jean-Baptiste Constantini , connue dans l'ancienne Troupe Italienne sous le nom d'Octave Diana , qui l'engagea à quitter le nom de Frederico , pour prendre celui de Lelio , qu'il a toujours porté depuis en Italie & en France.

Riccoboni avait épousé en premières noces la sœur maternelle de Francesco Materazzi , docteur de la nouvelle Troupe. Cette première femme se nommait Gabriella Gardellini ; elle jouait alors les soubrettes , mais elle quitta depuis cet emploi pour prendre celui de seconde Amoureuse ; elle mourut jeune , & sans laisser d'enfans à Riccoboni qui se remaria & épousa en secondes nocces Helene Balleti , actuellement vivante , & dont nous parlerons d'une



La Désolation des deux Comédies, Piece Française, en prose & en un acte, suivie d'un divertissement en société avec Dominique, 1718.

Le Joueur, Canevas en trois actes, 1718.

Le Soupçonneux, Canevas en trois actes, 1721.

Endimion, ou l'Amour vengé, Canevas en trois actes, 1721.

Le Négligent, Canevas en un acte avec des Scènes Françaises de Dominique, 1721.

Arlequin Cartouche, Canevas en cinq actes, 1721.

Poliphème, Comédie Française en prose, en cinq actes, en société avec Legrand, 1722.

Arcagambis, Tragédie-Burlesque, en vers & en un acte, en société avec Dominique, Romagnesi & Riccoboni le fils, 1726.

Et l'Italien marié à Paris, Comédie Française en cinq actes, en prose, mêlée de divertissemens qui n'est que la traduction du Canevas, connu sous le même titre, & que M. Delagrange a depuis mis en vers.

Indépendamment de tous ces ouvrages Dramatiques, Louis Riccoboni



a encore écrit une Histoire raisonnée du Théâtre Italien, depuis la décadence de la Comédie Latine, jusqu'à son siècle; un Poëme Italien sur la déclamation; des Observations sur la Comédie & sur le Génie de Moliere, & Réflexions Historiques & Critiques sur les différens Théâtres de l'Europe, avec des Pensées sur la Déclamation; un ouvrage intitulé la Réformation du Théâtre, dans lequel il relève plusieurs fautes qui se trouvent dans nos meilleurs Pièces, mais sur lesquelles il a souvent des vues qui seraient peu conformes au goût de notre Nation.

Lelio après sa retraite, se rendit à la Cour du Duc de Parme, qui lui donna l'Intendance de son Spectacle & celle de sa maison; mais la mort de ce Prince produisit son retour en France, où il mourut le 6 Décembre 1753.

---

Le 2 Mai, le Théâtre Italien se rouvrit par Timon le Misanthrope, & par le Retour de Tendresse. Mademoiselle Silvia y récita pour la première fois avec toutes les graces qui lui étaient familières, le Compliment qu'on a

La Désolation des deux Comédies, Piece Française, en prose & en un acte, suivie d'un divertissement en société avec Dominique, 1718.

Le Joueur, Canevas en trois actes, 1718.

Le Soupçonneux, Canevas en trois actes, 1721.

Endimion, ou l'Amour vengé, Canevas en trois actes, 1721.

Le Négligent, Canevas en un acte avec des Scènes Françaises de Dominique, 1721.

Arlequin Cartouche, Canevas en cinq actes, 1721.

Poliphème, Comédie-Française en prose, en cinq actes, en société avec Legrand, 1722.

Arcagambis, Tragédie-Burlesque, en vers & en un acte, en société avec Dominique, Romagnesi & Riccoboni le fils, 1726.

Et l'Italien marié à Paris, Comédie-Française en cinq actes, en prose, mêlée de divertissemens qui n'est que la traduction du Canevas, connu sous le même titre, & que M. Delagrange a depuis mis en vers.

Indépendamment de tous ces ouvrages Dramatiques, Louis Riccoboni

a encore écrit une Histoire raisonnée du Théâtre Italien, depuis la décadence de la Comédie Latine, jusqu'à son siècle; un Poème Italien sur la déclamation; des Observations sur la Comédie & sur le Génie de Moliere, & Réflexions Historiques & Critiques sur les différens Théâtres de l'Europe, avec des Pensées sur la Déclamation; un ouvrage intitulé la Réformation du Théâtre, dans lequel il relève plusieurs fautes qui se trouvent dans nos meilleurs Pièces, mais sur lesquelles il a souvent des vues qui seraient peu conformes au goût de notre Nation.

Lelio après sa retraite, se rendit à la Cour du Duc de Parme, qui lui donna l'Intendance de son Spectacle & celle de sa maison; mais la mort de ce Prince produisit son retour en France, où il mourut le 6 Décembre 1753.

---

Le 2 Mai, le Théâtre Italien se rouvrit par Timon le Misanthrope, & par le Retour de Tendresse. Mademoiselle Silvia y récita pour la première fois avec toutes les graces qui lui étaient familières, le Compliment qu'on a

coutume de faire au Public, & qui m'a paru mériter d'être transcrit.

COMPLIMENT.

MESSEIERS,

C'est une femme qui s'est chargée de l'honneur & du risque de vous adresser la parole. L'usage jusqu'à présent n'a confié ce soin qu'aux hommes; mais aussi oserai-je dire que ce n'est pas la première injustice qu'il ait faite à notre sexe. Cet enfant du caprice & de la force, nous tyrannise impunément, & le tems bien loin de détruire son pouvoir ne sert qu'à l'appuyer davantage; mais, Messieurs, comme je suis dans une république où les femmes ont leur voix délibérative, j'ai cru ne pouvoir mieux signaler l'ouverture de notre Théâtre, qu'en réprimant les abus. En effet, pourquoi voudrait-on nous exclure d'un honneur dont nous connaissons si bien le prix? Est-ce le zèle qui nous manque? Est-ce la langue? Ni l'un, ni l'autre. En vérité, on ne nous a jamais vu rester court, & les plus grands Orateurs seraient charmés de fournir leur carrière avec autant de rapidité que nous courons la nôtre.



On nous accusera peut-être de ne pouvoir pas donner à un discours ces graces scholastiques & cet assemblage des parties qui doivent le composer ; & qu'importe ? Il est de certains désordres préférables à l'arrangement ; notre sexe ne connaît d'autre regle que celle de plaire ; & puisqu'il réussit si bien , son heureux naturel l'emporte sur l'étude & sur la raison même : mais , Messieurs , je m'apperçois qu'au lieu d'un compliment que je dois vous faire , je m'engage insensiblement dans notre panégyrique , & que je justifie en quelque façon ceux qui n'oseraient nous confier des négociations importantes. Pardonnez cette digression à mon zèle , pour vous , Messieurs ; le seul desir de paraître digne de l'emploi que j'ai brigué , m'a entraînée malgré moi à dire tant de bien des femmes ; d'ailleurs , il m'est permis de jouir du privilège du Harangueur ; il en a de grands , il peut sortir de son sujet , se mêler quelquefois de ce dont il n'a que faire , & malgré cela il n'en est pas moins applaudi. Oui , le Public , qui ne connaît que trop mon embarras , lui fait toujours bon gré de tout ce qu'il peut

dire pour se tirer d'affaire.

Que ce même Public n'a-t-il cette indulgence pour nos Pièces nouvelles ! Qu'il nous épargnerait de tristes momens ! Mais que dis-je , il est obligé de prouver le bon goût de son siècle , & de ne souffrir sur nos Théâtres que des ouvrages qui fassent honneur à la Nation.

Oui , Messieurs , continuez , faites tapage aux mauvaises Pièces , afin qu'on travaille avec plus d'attention à vous en donner de bonnes , ou du moins de passables. Réprimez les Acteurs qui représentent mal. Que les Auteurs vous doivent une réputation éclatante ; que les Acteurs acquierent des talens en profitant de vos justes décisions. Voilà peut-être le premier Compliment ou l'on vous ait donné de semblables conseils ; mais , Messieurs , outre que vous les prendriez - bien vous même , votre satisfaction nous est trop précieuse , pour que nous vous prions de vous laisser ennuyer sans rien dire.

Ce Compliment ne fut pas moins applaudi que celui que Mademoiselle Flaminia avait fait en 1725.

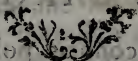


*Début de Mademoiselle Belmont.*

Anne-Elisabeth Constantini, fille de Jean-Baptiste Constantini, Comédien de l'ancienne Troupe, & femme de Charles-Virgile Romagnesi-Belmont, aussi Comédien de l'ancienne Troupe, débuta avec succès dans le rôle de la Femme Jalouse, & dans celui de la Veuve Coquette, qui furent les premiers qu'elle joua au Théâtre le 3 Mai, & fut reçue à part entière, le 17 Avril 1730, ainsi que Catine, pour lesquelles on créa deux parts nouvelles.

*Début de Sticotti.*

Antonio Sticotti, fils d'Ursule Affori Cantatrice, & de Fabio Sticotti, qui joua depuis le Pantalon, débuta à l'âge de 18 ans, le 11 Mai pour les rôles d'amoureux, & joua celui de la Surprise de l'amour, avec beaucoup de succès, & fut reçu à demie part, dans la même année.



## LES PAYSANS DE QUALITÉ.

*Comédie en un acte en prose, précédée  
d'un Prologue & suivie d'un Diver-  
tissement, 13<sup>e</sup> Juillet 1729.*

PARO L O G U E.

UN Marquis & un Chevalier se ren-  
contrent dans les foyers de la Comé-  
die Italienne, le Marquis ne voyant  
encore personne, juge que la nouvelle  
Piecce que l'on va représenter ne vau-  
dra rien ; à quoi le Chevalier répond  
que c'est juger avec trop de précipi-  
tation ; & que l'on ne doit décider  
d'un ouvrage, qu'après avoir réfléchi  
mûrement sur toutes les parties qui le  
composent. Après quelques traits de cri-  
tique contre ceux qui précipitent trop  
leur jugement sur les nouveautés, le  
Chevalier demande au Marquis le nom  
de l'Auteur.

Le MARQUIS.

Je ne le connais point, mais voici  
un bel esprit, qui pourra nous en ins-  
truire.

Le Poëte Platinet qui survient, est questionné par le Marquis & le Chevalier.

P L A T I N E T.

L'Auteur est anonyme.

Le M A R Q U I S.

Anonyme ! Oh parbleu quelqu'anonyme qu'il soit, je le traiterai de manière qu'on le connoitra à sa physionomie.

Platinet prend le parti de l'Auteur, en disant qu'il se nommera si sa Piece réussit.

Le M A R Q U I S.

Fort bien, il n'avouera sa progéniture, qu'en cas qu'elle lui fasse honneur. Quel est le sujet de cette Piece ?

P L A T I N E T.

J'ai entendu dire que la première avait une intrigue, & l'autre n'était composée que de scènes épisodiques.

Le Marquis sur cette simple exposition, condamne l'ouvrage, & soutient que le tout doit être détestable ; ce qui échauffe tellement Platinet, qu'en voulant défendre l'Auteur, il se

décele lui-même , en disant qu'il aura bien du malheur s'il tombe.

Le M A R Q U I S.

Ah ! la Piece est donc de vous ?

P L A T I N E T.

Qu'ai je dit ?

Le C H E V A L I E R.

Le sang a parlé, M. Platinet.

P L A T I N E T.

Ah ! Messieurs, je me suis trahi. De graces, applaudissez ; le moment fatal approche, les Comédiens vont entrer sur la scène ; je vais me cacher dans le fond d'une loge.

Le M A R Q U I S.

Je souhaite que vous n'y fassiez pas le plongeon.



---

**LES PAYSANS DE QUALITÉ. (1)**

Collette dit à Mathurin qu'elle est aussi impatiente que lui ; mais qu'il faut aller tout doucement, que quand sa mere ne sera plus malade, ou quand elle sera tout à fait morte, ils s'épouseront. Elle témoigne le chagrin que lui cause ce contre-tems ; elle ajoute que Mademoiselle Lucinde était venue exprès dans le village, pour honorer sa noce de la sienne ; qu'elles devaient toutes deux se marier de compagnie.

Erasme & Lucinde apprennent de Colette & de Mathurin la maladie de la Jardiniere, qui retarde leur union. Lucinde paraît sensible au chagrin de Colette, en lui disant cependant qu'elle devrait moins le faire éclater, & que les bienséances l'engagent du moins à cacher son empressement.

**C O L E T T E.**

Bon, bon, est-ce que j'avons étudié comme à la ville, à cacher les mouvemens de notre cœur ; quand il nous parle, je l'écoutons, & je sommes bien-heureuses, nous autres Villageoi-

---

(1) La scène est à la Campagne, dans la Maison d'Oronte.



ses, de ce qu'il ne nous donne jamais que de bons conseils.

Erasme & Lucinde se retirent. Colette va voir sa mere avec Mathurin.

Le Tabellion vient avec Oronte, & il lui decouvre que sa Jardiniere vient de déclarer par un acte authentique, que pour assurer une fortune brillante à sa fille, elle l'a substituée à la place de Colette, & que cette malheureuse n'a pas voulu ensevelir dans le tombeau un secret de cette importance.

### ORONTE.

Quoi ! Colette est ma fille ! mais pourquoi la nature n'a-t-elle pas été la premiere à m'en instruire ?

### Le TABELLION.

Cela n'est pas surprenant, la nature dans les peres n'ose s'expliquer avec certitude.

Oronte prie le Tabellion de lui envoyer Colette, & de lui défendre de sa part de parler davantage à Mathurin, ce qui oblige le Tabellion de dire que Mathurin est un très bon garçon, & que s'il était riche, il pourrait bien convenir à Colette. Le Tabellion sort,



& un instant après, Colette vient & aborde Oronte avec joie, croyant qu'il veut lui parler de son mariage avec Mathurin ; mais Oronte qui veut absolument l'en détacher, lui fait connaître qu'une pareille alliance est indigne d'elle, puisqu'il vient d'être instruit par le Tabellion de sa naissance, & qu'elle est sa véritable fille. Colette paraît extrêmement surprise de cette nouvelle. Oronte, après l'avoir embrassée, lui ordonne de renoncer à Mathurin, & tâche de lui inspirer des sentimens dignes du sang qui l'a fait naître. Il est, dit-il, persuadé que dès qu'elle connaîtra ses devoirs, il lui en coûtera peu pour oublier Mathurin.

## C O L E T T E.

Mon pere, il faut que je ne sois pas votre fille ; car je l'aime toujours.

## O R O N T E.

Quoi ! la nature ne te fait pas sentir que tu dois me sacrifier un amour qui me déshonore ?

## C O L E T T E.

Qui vous déshonore ! Que dites-

vous là, Monsieur, ou mon pere, puis-  
que vous croyez l'être, est-ce que l'a-  
mour a jamais déshonoré la nature? Il  
est si naturel de lui-même.

Oronte lui défend absolument de  
voir Mathurin.

COLETTE.

Que je suis malheureuse!

ORONTE.

Que dites-vous, Colette? Je croyais  
que ce jour devait être pour vous le  
plus heureux de votre vie; vous re-  
trouvez un pere....

COLETTE.

Oui; mais je perds un amant.

ORONTE.

Peut-on faire quelque comparaison  
entre un pere & un amant?

COLETTE.

Vraiment, je savons qu'il y a bien  
de la différence: un pere veut qu'on  
le respecte; un amant veut qu'on l'aime;  
le pere gronde, l'amant flatte; l'un  
ordonne, l'autre obéit; à la fin pour-  
tant le pere marie, mais c'est l'amant  
qui épouse.

Oronte sort , & Mathurin vient tout joyeux , annoncer à Colette que sa mere en reviendra , parce que ses Médecins l'ont abandonnée. Voyant Colette triste , il lui en demande la cause ; elle lui apprend qu'elle ne s'appelle plus Colette , & qu'elle est la fille de M. Oronte , que lui-même vient de l'en instruire. Mathurin dit que malgré ce changement , il veut bien encore l'épouser ; mais Colette lui déclare que M. Oronte ne veut plus qu'ils se voient. Cette nouvelle attriste fort Mathurin , qui lui demande dans quels sentimens elle est ; Colette pour éprouver son amant , feint d'être sensible aux avantages que lui promet sa fortune. Mathurin se désespere ; mais Colette le rassure en lui disant que rien ne pourra la détacher de l'amour qu'elle a pour lui.

Lucinde , informée du changement de sa fortune , témoigne à Colette le chagrin qu'elle ressent d'avoir si mal occupé sa place ; que son amitié pour elle n'a pas été assez tendre , ni ses déférences assez marquées.

### C O L E T T E.

Je ne me plains nullement de vous.

Vous m'avez aimée sans savoir que vous y étiez obligé , & moi je dois maintenant vous aimer par obligation.

Erasle survient ; Lucinde lui demande s'il est instruit du revers dont elle est accablée.

### ERASTE.

Oui , je viens de l'apprendre ; mais que peut sur moi le changement de votre fortune ? Je ne pourrais être sensible qu'à celui de votre cœur.

Colette dit à Erasle , que quoi que son pere fasse , elle ne l'aimera jamais , qu'elle est trop attachée à Mathurin , pour lui être infidèle .

Après cette scène elle se retire pour aller se jeter aux genoux d'Oronte & faire tous ses efforts pour le toucher. Erasle reste & regrette fort son valet Arlequin , qu'il a laissé à Paris , en disant que son secours lui serait à présent d'une grande utilité ; il l'appreçoit en bottes , arrivant de Paris. Erasle est surpris de le voir ; Arlequin prie son Maître de le débouter. Erasle lui fait tirer ses bottes par un Payfan ; & après quelques lazis de la part d'Ar-

lequin , il remet à son Maître une lettre de son pere.

Cette lettre instruit Erasfe de l'arrivée de son pere ; comblé des présens de la fortune ; il lui mande qu'il est charmé de l'alliance qu'il va former avec la fille d'Oronte , son ancien ami , & le charge de s'informer d'un enfant qu'il a laissé au Tabellion , lequel est le fruit d'un mariage qu'il avait contracté avant que d'épouser sa mere ; cette nouvelle jette Erasfe dans un grand embarras.

### ERASTE.

Plus Oronte me saura de bien , plus il me pressera d'épouser sa fille.

### ARLEQUIN.

Vous ne voulez-donc plus l'épouser ; laissez-moi faire , je romprai ce mariage.

Erasfe recommande à Arlequin de ne point parler à Oronte de cette lettre. Arlequin lui promet ; mais comme il comprend que la nouvelle de la fortune de son Maître , est ce qui l'engage à renoncer à la fille d'Oronte , il ne manque pas , dès qu'il l'apperçoit , de lui dire que le pere d'Erasfe a fait



fortune aux Indes ; & qu'il ne doit pas s'attendre à voir accomplir ce mariage.

Mathurin, Colette, Lucinde, Erasfe, Arlequin & le Tabellion prient encore Oronte, qui est toujours inflexible. Erasfe remet au Tabellion la lettre qu'il a reçue de son pere. Oronte veut forcer Colette à signer le contrat. Le Tabellion présente Mathurin à Erasfe, en lui disant qu'il est l'enfant que son pere lui a confié ; Mathurin est fort surpris de cette aventure. Erasfe embrasse son frere. Enfin Oronte se rend aux prieres d'Erasfe, & accorde Colette à Mathurin. Lucinde témoigne son inquiétude ; Erasfe la rassure en lui disant que son bonheur dépend de sa possession. Il l'épouse, & la Piece finit par un divertissement.

### V A U D E V I L L E.

Veut-on dans l'art de duper,

Devenir habile ?

Veut-on apprendre à tromper ?

Qu'on aille à la ville.

Cherche-t-on la sincérité

Dont on doit faire usage,

La naïve simplicité ?

Qu'on aille au village.



LUCINDE.

Veut-on trouver des Iris

D'un accès facile,

Et de volages maris ?

Qu'on aille à la ville.

Cherchez-vous dans une beauté,

Un air modeste & sage,

Dans l'hymen, la fidélité ?

Qu'on aille au village.

COLETTE.

Jusqu'ici, cher Mathurin,

Notre âme tranquille,

Goûtait un heureux destin ;

Mais gare la ville.

Là, le sexe est trop dégourdi,

Tu deviendrais volage,

J'y trouverais quelqu'étourdi,

Restons au village.

Cette Piece, qui est de Dominique & de Romagnesi, eut vingt-quatre représentations avec tout le succès qu'elle mérite & qu'elle obtient encore lorsqu'on la joue ; ce qui arrive très-souvent.

## LES DÉBUTS.

*Pièce en un acte en Prose , mêlée de Vers ;  
13 Juillet 1729. (1)*

**T**RIVELIN dit à ses camarades que c'est en ce jour qu'ils doivent faire l'essai de leurs Acteurs & de leurs Actrices nouvelles ; que plusieurs personnes de bon goût qui ont été invitées à cette épreuve , en diront leurs sentimens ; que si cette méthode était en usage , tant pour les Pièces nouvelles , que pour les Débuts , on épargnerait souvent au Public des momens bien fâcheux. Après cette exposition , on vient annoncer un jeune homme qui se présente pour débiter.

Ce nouvel Acteur salue la Compagnie , en disant que puisque le champ est ouvert pour les Débutans , il espère qu'il lui sera permis d'entrer en lice ; on lui demande s'il fait bien des rôles dans les pièces du Théâtre Italien , à quoi il répond qu'il n'a ja-

---

(1) La scène est sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

mais étudié que des rôles tragiques, que les Comédies de leur théâtre ne valent pas la peine qu'un Acteur s'y attache; on le prie de réciter quelques vers, afin qu'on puisse juger de ses talens. Il récite le pot-pourri suivant:

La Grece en ma faveur est trop inquiétée,  
De soins plus importans je l'ai crue agitée...;  
Seigneur, montez au Trône, & commandez  
ici.

Connaissez-vous César, pour lui parler ainsi?...  
Le dessein en est pris, je pars cher Theramene,  
Et quitte le séjour de l'aimable Trézene...  
Je le veux, je l'ordonne, & que la fin du  
jour

Ne le retrouve pas dans Rome & dans ma  
Cour. . . .

Obéissez, c'est trop vous le faire redire;  
Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas  
écrire. . . .

Mais malgré tout l'amour dont mon cœur est  
épris,

Je sens trop qu'il n'est point. . . allons, saute  
Marquis.

Arlequin qui ne comprend rien à  
cette déclamation, prie le jeune hom-  
me de lui expliquer ce que tout cela

signifie. Je viens , répond l'Acteur ; de vous développer en vingt vers tous les talens d'un grand Acteur Français. Ensuite il demande conseil sur la Piece qu'il doit choisir pour son début ; on lui dit d'étudier le rôle de l'Amoureux dans la Surprise de l'Amour.

Un Suisse arrive , & dit qu'il débuttera par cette Piece ; tous les Comédiens sont surpris qu'un Suisse veuille jouer la Comédie ; il s'adresse à Arlequin & le traite d'insolent , de ne s'être pas trouvé chez lui lorsqu'il s'y est rendu pour lui faire une visite , & il lui donne une lettre pour l'avertir de s'y trouver quand il reviendra le voir ; on lui demande s'il veut une répétition , à quoi il répond qu'il n'en a pas besoin , & après beaucoup de menaces , il se retire.

Un Mezetin se présente pour débiter. On lui dit que le goût est entièrement changé , & que l'on ne joue plus présentement la Comédie comme on faisait de son tems ; tant pis , répond Mezetin , je vous soutiens que le goût ancien était excellent , puisqu'on me trouvait bon : que ne faites vous , ajoutez-il comme nous faisions autrefois ;

jouez des Pièces sans suite, afin que le Public n'ait pas la peine de suivre l'intrigue; donnez des Scènes muettes, on ne vous reprochera point de platitude; enfin critiquez tout le genre humain; si cela ne le corrige pas, du moins cela le divertit. On lui demande par où il veut débiter. Par la chanson du rossignol, répond-il, elle vaut seule une Comédie entière. Il chante la chanson du rossignol, où il contrefait le ramage de cet oiseau. Cela est beau, ajoute Arlequin, mais cela ne vaut pas mille écus. Ce sera le Public qui les payera, répond Mezetin. Le premier jour tout sera plein, & le lendemain, répond Arlequin, vous aurez le sort d'une Pièce nouvelle (1).

Une jeune Actrice se présente & fait une énumération de tous ses talens; elle joue une scène italienne à l'impromptu avec Arlequin, & danse un tambourin. Cette scène très-vive, faisait beaucoup d'effet.

---

(1) Ce personnage était joué par Madame Belmont, dont nous venons d'annoncer le début, & la scène portait sur celui de l'ancien Mézetin, qui n'avait pas eu de succès.



## VAUDEVILLE.

Pour triompher d'une cruelle,

Riches Amants, faites porter

De l'or & des présens chez elle,

C'est fort bien débiter ;

Mais pour goûter de doux plaisirs,

Près d'un objet qu'on veut surprendre,

Si vous n'offrez que des soupirs,

C'est mal s'y prendre.



Je puis fort bien entrer en lice,

Les Galans viennent m'en conter,

Déjà pour une jeune Actrice,

C'est fort bien débiter.

J'en voudrais un riche & bien fait,

Libéral, amusant & tendre ;

Mais ils n'ont tous que du caquet,

C'est mal s'y prendre.

Ces deux Pieces qui sont, ainsi que le Prologue, de Dominique & de Romagnesi, furent très-bien reçues du Public. La première, surtout, eut le succès qu'elle méritait ; elle fut jouée vingt-trois fois de suite, & c'est une de celles que l'on revoit toujours avec



plaisir. Les mêmes Auteurs y joignirent aussi une Parodie de Baioco & Serpilla , intermede que les Bouffons jouaient alors sur le théâtre de l'Opéra. Cette Parodie qui était en dialogue , moitié Français & moitié Italien , fit très-grand plaisir au Public par la maniere dont Mademoiselle Silvia & Theveneau le chantaient & l'exécutaient ; mais comme le succès en était dû à leurs talens, je n'ai pas cru que l'extrait en pût faire le même plaisir à la lecture.

---

*Naissance de Monseigneur le Dauphin.*

L'heureuse naissance de Monseigneur le Dauphin, arrivée le 4 Septembre, ayant occasionné des réjouissances dans tout le Royaume , les Comédiens Italiens firent aussi éclater leur zèle & leur allegresse , pendant les jours destinés aux réjouissances publiques ; on alluma des feux & on fit des illuminations dans les deux rues , où sont les portes de l'Hôtel de Bourgogne.

Le 9 ils donnerent *gratis*, la *Précaution inutile* , ou la *Fille mal gardée*, avec des divertissemens qui satisfirent les Spectateurs. Le soir du même jour

ils firent tirer un très-beau feu d'artifice , dont voici la description.

La charpente du feu d'artifice & de l'illumination qui occupait toute la largeur de cette rue , avait 46 pieds de hauteur, & représentait un arc de triomphe élevé à la gloire du nouveau Dauphin. Cet arc de triomphe consistait en un obélisque élevé sur un ordre d'Architecture rustique. Au-dessus des pilastres étaient placés quatre génies , savoir ; deux à chaque face , tenant d'une main un brandon , & de l'autre un médaillon. L'obélisque était enveloppé dans une nue qui semblait descendre de son sommet en forme de tourbillon jusqu'au pied.

A la face du côté de la rue Comtesse d'Artois , était le symbole de la France , offrant ses vœux à Junon - Lucine ; cette déesse qui préside aux accouchemens , propice aux vœux de la France , lui montre Mercure qui descend du Ciel , & montre le Dauphin à l'Aurore , qui est placée au haut de la nue , tenant d'une main son flambeau , & de l'autre répandant des fleurs. On lit pour devise au dessous de la représentation du Dauphin, *Spes unica plebis*. Dans le médaillon du Génie de la

droite on lit : *Sol nascitur* , & dans celui de la gauche , *Lilia crescunt*.

Dans le cartouche du milieu , au-dessous de la France , *Deus nobis hac otia fecit*.

A la face du côté de la rue Française , on voyait la figure de la félicité publique au bas de la nue , tenant de la main droite un caducée , & de l'autre une corne d'abondance. Elle ordonnait aux Génies d'exciter les plaisirs & les jeux.

Dans le haut de la nue paraissaient l'Amour & l'Hymen avec le nouveau Dauphin , & au-dessus était la Renommée , tenant d'une main une couronne au-dessus de la tête du Prince , & de l'autre une trompette , publiant le bonheur de la France. Ces paroles étaient au-dessus , *Spes unica plebis*.

Dans le médaillon à droite , *vota dedit*. Dans celui de la gauche ; *ad Nestoris annos* , & dans le cartouche du milieu , *fœlicitati publicæ*.

Le 10 & le 11 il y eut une pareille illumination & un concert d'instrumens exécuté par environ quarante Symphonistes.

---

LE FEU D'ARTIFICE ,  
OU LA PIECE SANS DÉNOUEMENT.

*Comédie en un acte en prose , suivie  
d'un Divertissement , 27 Septembre  
1729. (1)*

U N E Baillive & une Elue , témoignent la joie qu'elles ont d'avoir quitté Falaise pour venir à Paris passer le tems des réjouissances publiques , ce qu'elles n'ont obtenu qu'avec peine de leurs époux.

La B A I L L I V E .

Ma chere amie nous verrons l'Opéra ; & ce qu'il y a de plus charmant , on y voit des Déeses , des Dieux , des Diables , des Héros , des Danseuses , des Décorations , des Soleils , des Machines , des Instrumens. Nous verrons aussi la Comédie Française ; on dit que cette Troupe-ci est meilleure que celle que nous avions cet Été à Falaise ; il y avait pourtant de bons Acteurs.

---

(1) La scène est à Paris dans un Hôtel garni.

## L' E L U E.

Et la Comédie Italienne, vous l'oubliez?

## La B A I L L I V E.

Ah si ! ne me parlez point de la Comédie Italienne, cela ne peut être que très-mauvais, vive la tragédie : des éclats de voix qui vous frappent ; des gestes furnaturels qui vous étonnent, des vers que vous êtes forcé d'applaudir avant que d'en comprendre la beauté : quand on a pris plaisir à pleurer, je ne fais comment on peut s'amuser à rire ? Elles attendent un Portier afin d'être tout-à-fait du bon air. Arlequin à moitié yvre, se présente à elles, elles le trouvent d'abord trop petit ; mais il leur promet de grandir à leur service : Elles lui ordonnent de se tenir à son poste, d'introduire poliment tous ceux qui se présenteront, & de sonner le dîner & le souper, à quoi il leur promet de ne pas manquer. En effet, un instant après on entend sonner un grosse cloche à double carrillon. Les Dames étonnées demandent ce que cela signifie, & Arlequin leur répond que c'est le dîner & le souper.



La première visite qu'Arlequin a introduite auprès de ses Maîtresses, ce sont leurs maris qui ont appris leurs extravagances, & qui prennent la résolution de repartir le lendemain pour Falaise; ils sortent pour aller retenir leurs places au carrosse.

Un Marquis paraît & présente un Chevalier, jeune-homme qui commence à briller dans le monde. Il vante les talens de M. Sotides, Poète lyrique, épique, tragique, comique, satyrique, marotique, caustique & catholique; il ajoute que c'est un Auteur qui ne vexe point le Public, & que sa meilleure Tragédie ne lui a pas rapporté plus de deux pistoles. Mad. l'Elue prie le Marquis de parler d'autre chose que de science, parce qu'elles sont venues exprès à Paris pour voir les réjouissances publiques. Le Marquis s'offre de les conduire partout avec le Chevalier: premièrement, dit-il, je vous régale ce soir d'un feu d'artifice, qui heureusement se tire vis-à-vis vos fenêtres; (au Chevalier) & demain que leur ferons-nous voir? Le Chevalier lui dit qu'on doit donner l'Opéra *gratis*: aussi-tôt le Marquis appelle un Laquais, & lui ordonne d'aller sur le champ à



L'Opéra lui retenir une loge pour demain. On vient annoncer une jeune Demoiselle qui demande à voir la Baillive, c'est sa niece qui vient d'arriver à Paris. La Baillive la reçoit avec humeur, & lui demande avec aigreur ce qu'elle vient faire.

CLARICE.

Ce que vous y faites, ma chere tante.

La BAILLIVE.

Comment, vous vous exposez seule dans une voiture publique ? à l'insçu d'un oncle & d'une tante.

CLARICE.

Je suis venue en compagnie de mon grand benêt de cousin, avec un vieil Assesseur & son épouse, un Procureur & sa femme, un gros Chanoine & sa niece, & je viens exprès pour me faire émanciper ; car je suis lasse de dépendre d'une tante qui m'interdit tous les plaisirs dont elle jouit elle-même.

Dandinet entre sur la scène, tout dérangé, & fait un récit en normand des aventures qui lui sont arrivées depuis qu'il est à Paris. Il dit qu'en passant sur le Pont-Neuf, il a fait rencontre

M. y

d'une figure originale , qui lui a arraché deux dents malgré lui , sous prétexte qu'il les arrachait *gratis* ; & qu'enfin une bande d'enfans lui a brûlé les oreilles & la perruque à coups de pétards & de fusées.

L'Elu & le Bailli qui arrivent, voyant leurs épouses en bonne compagnie, les en félicitent d'un ton railleur ; le Bailli est surpris de voir son neveu & sa niece qu'il avait laissée à Falaise ; les maris annoncent brusquement à leurs femmes que les places sont retenues au coche pour partir le lendemain.

Arlequin vient dire aux Dames qu'il y a plus de dix mille ames dans la place , & leur demande si elles souhaitent qu'il les fasse monter ; un Laquais avertit qu'on va tirer le feu d'artifice ; le Marquis & le Chevalier prennent la niece par la main , & laissent la Baillive & l'Elue qui sont outrées de la préférence qu'on donne à Clarice. Les maris en se moquant d'elles, les prennent par dessous le bras pour les conduire au fond du théâtre, qui s'ouvre en même tems. On y découvre une illumination qui éclaire un édifice dressé pour un feu d'artifice qu'on tire à la fin du divertissement, au son des timbales

& des trompettes ; & la Piece finit par des danfes d'artificiers & de Bateliers , après lesquelles on chante le vaudeville fuivant.

*VAUDEVILLE.*

L'Amour eft un Artificier ,  
Qui mieux que moi fait fon métier ;  
Qu'il falle des yeux d'une belle ,  
Partir une feule étincelle ;

Pan , pan , pan ,  
La poudre prend ,  
Tout eft en feu dans un instant.



A ma mere en vain je promets  
De fuir l'amour & fes attraits ,  
Tous nos fermens n'ont plus de force ,  
Lorsqu'un jeune Amant nous amorce ;  
Pan , pan , &c.

Cette Piece eft de Dominique & Romagnesi , & eut un succès conve-  
nable à la circonftance dans laquelle  
elle fut donnée.



## HESIONE.

*Parodie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 21 Octobre 1729. (1)*

**T**ÉLAMON suivi de Cléon, son confident, lui ordonne de se disposer à partir avec lui pour n'être pas le témoin de l'hymen de la Princesse avec Anchise son Rival. Cléon s'étonne fort qu'après les services que Télamon a rendus au Roi de Troyes, il en agisse si mal avec lui, il lui conseille de reprendre le chemin de la gloire.

La symphonie joue l'air de Magde-  
lon Friquet, & Télamon chante :

*A I R : Nous servons pour vous satisfaire.*

A quoi bon cette Ritournelle ?

**C L É O N.**

Il ne faut pas la mépriser,

Elle annonce quelque immortelle,

Qui vient ici s'humaniser.

Vénus vient en effet offrir son secours à Télamon, pour vaincre l'inhumaine qui le méprise, & elle lui promet de l'en faire aimer.

(1) Le Théâtre représente un Temple.

V É N U S.

A I R : *Quand le péril.*

Les Dieux me seront nécessaires ,  
Zéphire , allez les appeller.

T É L A M O N.

Les Dieux voudraient-ils se mêler  
De semblables affaires ?

Vénus fort , & Télamon reste avec  
Cléon , qui soupçonne que Vénus pour-  
rait bien être amoureuse d'Anchise , &  
que le service qu'elle rend à Télamon ,  
n'est pas si désintéressé.

Anchise arrive avec Hésione , &  
Télamon sort avec son confident , qui  
lui dit :

A I R : *Tu croyais en aimant Colette.*

Quoi , de peur de troubler la fête ,  
Vous cédez la place au favori ?  
On ne peut rien de plus honnête ,  
Vous faites déjà le mari.

Anchise témoigne à la Princesse sa  
joie sur l'Hymen qui va les unir.

H É S I O N E.

Le Peuple s'avance en ces lieux.

## ANCHISE.

C'est répondre on ne peut pas mieux.

Le Peuple & les Sacrificateurs entrent au son de la symphonie, le théâtre s'obscurcit, le tonnerre gronde, & Laomedon dit qu'apparemment les Dieux n'aiment pas la musique.

L'Oracle parle & dit, qu'Anchise doit aller au Mont-Ida, pour apprendre l'arrêt du Ciel.

## ANCHISE.

A quoi bon faire ce voyage? l'Oracle n'a qu'à s'expliquer ici.

## Le R O I.

Pour agir de la sorte,  
L'Oracle a sa raison. . . .

## ANCHISE.

Quelle est donc son intention?

## Le R O I.

De changer en cette occasion,  
De décoration.

Ils se retirent tous. Le théâtre change & représente un désert affreux; Anchise reparaît & dit qu'un seul coup



de sifflet , l'a fait arriver dans ce désert. On n'y voit que des torrents & des précipices , ce qui ne le prévient pas favorablement ; mais le théâtre change tout-à-coup , & représente un séjour délicieux où Vénus paraît avec sa suite.

V É N U S.

A I R : *Je suis la simple Violette.*

D'une passacaille ennuyante ,  
Je veux bien t'épargner les sons ,  
Car je suis trop impatiente  
Pour m'amuser à des chansons.  
Vénus n'aspire dans ce jour ,  
Qu'au bonheur de te plaire ,  
Je suis la mere de l'amour ,  
Je dois savoir le faire.

Anchise se retranche sur son respect ;  
ce qui ennuye fort la Déesse qui le congédie , & qui envoie l'Amour demander au Destin , quel espoir lui est permis.

V É N U S.

A I R : *On n'entend plus le bruit des armes.*

J'ai su soumettre à ma puissance ,  
Le ciel , la terre , & cætera.  
Les Dieux ont été sans défense ,

Et ce mortel m'échappera.

Mais il me traite , quand j'y pense ,

En Déesse de l'Opéra.

Non , que ce soit sur ma Rivale que tombe toute ma fureur ; rendons son cœur Jaloux , & faisons-lui croire qu'Anchise est amoureux de moi.

Hésione qui a déjà ressenti le poison de la jalousie , témoigne le désespoir que lui cause l'infidélité d'Anchise. Télamon survient , & lui fait quelques reproches.

### T É L A M O N.

AIR : *Le joli jeu d'amour.*

Malgré tous vos mépris ,

Venez dans mon pays ,

Daignez y recevoir un asyle ,

Je connais vos feux ,

Pour un Rival trop heureux ;

Mais je ne suis pas difficile.

Hésione n'écoute seulement pas ce que lui dit Télamon , elle le quitte brusquement , & Télamon resté seul , dit que malgré le secours des Zéphirs & des Dieux , il n'en est pas plus avancé ; mais Vénus qui survient , l'assure qu'elle va le rendre aimable par le se-

cours de Proserpine. Elle fait une conjuration. Des Ombres heureuses paraissent, forment une Danse, & une toilette sort de dessous le théâtre; Vénus & sa suite au son de la symphonie, mettent de la poudre, du rouge & des mouches à Télamon pour l'embellir, & après l'avoir ridiculement ajusté, Vénus lui dit qu'il peut paraître devant sa Maîtresse; mais qu'il doit éviter la présence de son Rival.

Le théâtre change & représente un Port de mer, Anchise arrive, & dit qu'il vient de voir Télamon aux genoux d'Hésione. Elle paraît, ils se font tous deux des reproches; mais ils se justifient & se raccommode facilement. Vénus les surprend, fait éclater son ressentiment, & les deux Amans prennent la fuite.

### V É N U S.

Allons, allons, appelions vite Neptune, c'est moi qui suis la cause qu'il s'est apaisé en faveur des Troyens; qu'il reprenne sa fureur, il n'aura pas de peine, car il est toujours prêt à mal faire.

On entend un bruit de tempêtes, Neptune paraît & fait danser une en-

trée de Vents. Il fait aussi sortir un Monstre de la mer, & dit à Vénus que Télamon en fera le vainqueur, & que pour fruit de sa victoire, il épousera Hésione. Neptune rentre dans la mer, Vénus se retire, & Anchise arrive quelque tems après avec un tronçon d'épée dans la main. Il dit que le Monstre a la peau diablement coriace, qu'il lui a cassé la meilleure lame du monde sur le corps, & qu'il n'a pas seulement daigné lui donner un coup de griffe. Vénus revient, & lui dit que c'est elle qui l'a préservé. Laomedon arrive aussi, & apprend à Anchise, que Télamon vient enfin d'épouser Hésione. Anchise entre en fureur, & prédit d'une manière comique, tous les malheurs qui doivent arriver à la ville de Troyes. Il se jette sur un lit de gazon, Laomedon effrayé se retire, & Mercure vient annoncer à Vénus, que l'amour a fléchi le destin, & qu'Anchise va l'aimer. Vénus réveille Anchise, & lui chante ce couplet :

AIR : *Margot sur la brune.*

Enfin bel Anchise,  
Votre foi m'est promise,  
Le sort autorise

Ce beau commerce-là.

A N C H I S E.

Le sort , Madame ,  
Veut que mon ame  
Pour vous s'enflâme ,  
D'où vient cela ?

V É N U S.

C'est un dénouement d'Opéra.

Cette Parodie eut le sort commun à presque toutes celles qui sont sorties de la plume de Dominique & de Romagnesi, c'est-à-dire, qu'elle fut très-bien reçue du Public. Elle eut quatorze représentations, & fut faite pour la troisieme reprise de la Tragédie Lyrique d'Hésione, dont Danchet a fait les paroles, & Campra la musique.



---

## LES JEUX DE L'AMOUR ET DU HAZARD.

*Comédie en trois actes en prose ;*

*23 Janvier 1730. (I)*

SILVIA reproche à Lisette d'avoir dit à Orgon, son pere, qu'elle serait bien-aïse d'être mariée ; ce qui est d'autant moins vrai, qu'elle craint que le mari qu'il lui a destiné ne soit au-dessous du portrait avantageux qu'on lui en a fait. Orgon vient annoncer à sa fille que ce prétendu doit arriver le jour même. Silvia ne reçoit pas cette nouvelle sans marquer quelque inquiétude dont son pere lui demande la raison ; elle lui avoue ses craintes & lui fait entendre qu'elle voudrait bien, avant que de s'engager, connaître si le caractère de cet époux lui convient ; elle prie Orgon de consentir qu'elle l'éprouve sous le nom & les habits de Lisette, tandis que Lisette passera pour Silvia. Cette idée fait rire Orgon pour des raisons qu'on apprend dans la scène suivante. Il consent au double travestissement.

---

(I) La scène se passe dans la Maison d'Orgon.



tiſſement. Silvia & Liſette ſortent pour l'aller exécuter.

Mario, fille d'Orgon, vient féliciter ſa ſœur ſur ſon hymen prochain, mais elle le quitte en diſant qu'elle a des affaires plus ſérieuſes & plus preſſées. Orgon explique cette énigme à ſon fils, en lui liſant une lettre qu'il a reçue du pere de ſon gendre futur, qui par un mouvement de délicateſſe ſemblable à celui de Silvia, a réſolu de ne ſe pas faire connaître d'abord de ſa maîtreſſe, & de paraître ſous la forme de ſon Valet, qui doit prendre ſa place. Orgon & Mario projettent de ſe bien divertir de cette comédie, ſans cependant avertir aucuns des perſonnages qui la vont jouer.

Silvia n'ayant pas beſoin d'employer tant de tems que Liſette à ſe métamorphoſer, revient la première de ſa toilette, & ſe prépare à bien jouer ſon nouveau rôle.

Dorante arrive ſous les habits d'Arlequin ſon Valet. Son début eſt auſſi galant que ſa perſonne paraît aimable. Orgon & Mario le laiſſent tête à tête avec la fauſſe Liſette; leur converſation eſt fort plaiſante, & leurs cœurs commencent à ſentir de la diſpoſition à ſ'u-

nir ; il ont beau protester l'un & l'autre , que leur horoscope porte qu'ils n'aimeront que des personnes de condition , leur penchant les entraîne malgré eux ; ce qui semble les autoriser en secret , c'est que Dorante de son côté dit à Silvia qu'il n'est pas né pour être Valet , & que Silvia fait entendre quelque chose d'approchant.

Arlequin arrive enfin ; mais toutes ses paroles & ses actions sont si peu dignes du personnage qu'il vient représenter , que Silvia le quitte brusquement.

Dorante reproche à celui-ci ses manières grossières. Arlequin lui promet de s'en corriger ; mais un instant après il retombe dans la même faute. Orgon arrive & lui demande mille pardons de l'avoir fait attendre.

### ARLEQUIN.

Monsieur , mille pardons c'est beaucoup trop ; il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute ; au surplus tous mes pardons sont à votre service.

Lisette fait entendre à Orgon qu'il est tems de finir un jeu qui pourrait aller trop loin , parce que ses charmes commencent à faire bien du ra-

vage sur le cœur de Dorante , & que de la manière dont il prend feu , elle se garantit bientôt adorée. Orgon la félicite de sa conquête , & lui dit qu'il consent qu'elle pousse sa bonne fortune jusqu'à l'Hymen. Il la charge de faire entendre à sa Maîtresse qu'elle soupçonne Bourguignon , le prétendu Valet de Dorante , de la prévenir contre son Maître, Lisette lui promet tout , & se promet tout à elle-même. Orgon se retire voyant venir le faux Dorante , qui devient très pressant.

## L I S E T T E.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre , Monsieur : c'est par galanterie que vous faites l'impatient : à peine êtes-vous arrivé ! votre amour ne saurait être bien fort , ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

## A R L E Q U I N.

Vous vous trompez , prodige de nos jours : un amour de votre façon ne reste pas long-tems au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien , le second lui a donné des forces , & le troisième l'a rendu grand

garçon ; tâchons de l'établir au plus vite ; ayez soin de lui , puisque vous êtes sa mere.

L I S E T T E.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? est-il si abandonné ?

A R L E Q U I N.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

Dorante vient interrompre Arlequin dans le cours de ses galanteries, il lui recommande encore de se moins livrer à ses impertinences, & de paraître rêveur & mécontent. Dès qu'il est sorti, Arlequin & Lisette reprennent leur entretien, mais chacun de son côté se croyant indigne de son bonheur, s'humilie.

L I S E T T E.

Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connaîtrons mieux.

A R L E Q U I N.

Ah ! Madame, quand nous en serons-à j'y perdrai beaucoup.

L I S E T T E.

L I S E T T E.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

A R L E Q U I N.

Et vous, Madame, vous ne savez pas les miennes, & je ne devrais vous parler qu'à genoux.

L I S E T T E.

Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort.

A R L E Q U I N.

Les pere & mere font tout à leur tête.

L I S E T T E.

Pour moi, mon cœur vous aurait choisi dans quelque'état que vous eussiez été.

A R L E Q U I N.

Il a beau jeu de me choisir encore. Lisette l'assure des mêmes sentimens, & ils se font un serment réciproque de s'aimer toujours, quelque chose qui puisse arriver.

La fausse Lisette vient les interrompre, comme a fait le faux Bourguis

gnon. Arlequin est obligé de lui céder la place, & Silvia, dont le cœur est fort agité, gronde beaucoup Lifette, l'accuse de lui montrer peu de zèle & la congédie avec humeur.

Doranté arrive & n'est pas plus tranquille ; ils entament une conversation dans laquelle ils font tous deux fort contraints.

D O R A N T E.

Je crois que j'ai à me plaindre de toi, Lifette.

S I L V I A.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

D O R A N T E.

Comme tu voudras.

S I L V I A.

Tu n'en fais pourtant rien.

D O R A N T E.

Ni toi non plus. Tu me dis, je t'en prie.

S I L V I A.

C'est que cela m'est échappé. Venons à ce que tu voulais me dire, tu te



plaignais de moi. De quoi était-il question ?

D O R A N T E.

De rien , d'une bagatelle. J'avais envie de te voir , & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

S I L V I A , *à part.*

Quand je m'en fâcherais , il n'en ferait ni plus ni moins. Si tu n'as que cela à me dire , nous n'avons plus que faire ensemble.

D O R A N T E.

Je ne fais ce que je dis , ni ce que je te demande ; adieu.

S I L V I A.

Tu prends le bon parti ; mais à propos de tes adieux , il me reste encore une chose à savoir. Vous partez , m'as-tu dit , cela est-il sérieux ?

D O R A N T E.

Pour moi il faut que je parte , ou que la tête me tourne.

S I L V I A.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse là , par exemple.

D O R A N T E.

Si tu savais, Lifette, l'état où je me trouve. . . .

S I L V I A.

Il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

D O R A N T E.

Que peux-tu me reprocher? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

S I L V I A, à part.

Il ne faudrait pas s'y fier.

Dorante se jette à ses genoux, & M. Orgon & Mario arrivent; ils font la guerre à Lifette, de la situation où ils la trouvent, ce qui fait éclater son dépit. Son pere l'engage cependant à continuer la feinte encore quelques instans, & il lui promet qu'elle le remerciera bientôt du délai qu'il lui demande.

M A R I O.

Et tu épouseras Dorante, même avec inclination; je te le prédis; . . . mais, mon pere, je vous demande grâce pour le Valet.

S I L V I A.

Et moi je veux qu'il forte.

O R G O N.

Son Maître en décidera.

Dorante qui était parti à l'arrivée  
d'Orgon & de Mario, revient après  
leur départ.

D O R A N T E.

Ah ! je te cherchais, Lisette.

S I L V I A.

Ce n'était pas la peine de me trou-  
ver, car je te fuis, moi.

D O R A N T E.

Arrête donc, Lisette, j'ai à te par-  
ler pour la dernière fois ; il s'agit d'une  
chose de conséquence qui regarde tes  
Maîtres.

S I L V I A.

Va le dire à eux-mêmes, je ne te vois  
jamais que tu ne me chagrines ; laisse-  
moi.

D O R A N T E.

Je t'en offre autant ; mais écoute-  
moi te dis-je : tu vas voir les choses

bien changer de face , par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien , parle donc ; je t'écoute , puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire , qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois ; mais tâche de m'estimer sans me le dire , car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes Lifette , tu m'as promis le secret. Achévons ; tu m'as vu dans de grands mouvemens , je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà ; je me défendrai bien de t'entendre , moi : adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon  
qui te parle.

SILVIA.

Eh ! qui es-tu donc ?

DORANTE.

Ah Lisette ! c'est ici où tu vas juger  
des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur à qui je  
parle, c'est à toi.

DORANTE.

L'état où sont les choses, me force  
à te le dire ; je suis trop honnête-hom-  
me pour n'en pas arrêter le cours. Sache  
que celui qui est avec ta Maîtresse,  
n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un Valet. C'est moi qui suis Do-  
rante.

SILVIA , *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulais sous cet habit , pénétrer un peu ce que c'était que ta Maîtresse , avant que de l'épouser. Mon pere en partant , me permit ce que j'ai fait , & l'événement m'en paraît un songe. Je hais la Maîtresse dont je devais être l'époux , & j'aime la Suivante qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau Maître. Que faut-il que je fasse à présent ? Je rougis pour elle de le dire ; mais ta Maîtresse a si peu de goût , qu'elle est éprise de mon Valet , au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

SILVIA.

Cachons-lui qui je suis. . . . . votre situation est neuve assurément ! mais , Monsieur , je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE , *vivement.*

Tais-toi , Lisette , tes excuses me chagrinent ; elles me rappellent la dis-



rance qui nous sépare, & ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il sérieux? M'aimez-vous jusques-là?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; & dans cet état, la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte; & je le payerais volontiers du mien, si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? Y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA.

J'entens quelqu'un. Patientez encore

N. v

sur l'article de votre Valet; les choses n'iront pas si vite: nous nous reverrons & nous chercherons les moyens de nous tirer d'affaire.

D O R A N T E.

Je suivrai tes conseils.

( Il sort. )

S I L V I A.

Allons, j'avais grand besoin que ce fut - là Dorante.

Le même sentiment de probité qui a engagé Dorante à se découvrir à Silvia, ne lui permet pas que son Valet abuse de l'apparence pour tromper Lisette, & il le force à se découvrir, ce qui produit une scène aussi comique que la précédente est touchante.

Arlequin a beaucoup de peine à en venir à l'explication. Enfin il prend la main de Lisette & l'apostrophe ainsi: cheres petites menottes, je vous prends sans marchander, je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez. Il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiete.

L I S E T T E.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en

faut. Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

ARLEQUIN.

Ne faites point de dépense, d'embaras, je serais bien effronté si je n'étais pas modeste.

L I S E T T E.

Encore une fois, Monsieur, je me connais.

ARLEQUIN.

Eh! je me connais bien aussi, & je n'ai pas-là une fameuse connaissance, ni vous non plus quand vous l'aurez faite; mais c'est-là le Diable que de me connaître.

L I S E T T E.

Ah! tirez-moi d'inquiétude; en un mot, qui êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je suis.... N'avez-vous jamais vu de la fausse monnoye? Eh bien! je ressemble assez à cela.

Enfin après avoir bien marchandé, il apprend à Lifette qu'il est *un Soldat d'antichambre*, & qu'il s'appelle Arlequin.

L I S E T T E , *en colere.*

Faquin !

A R L E Q U I N , *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

L I S E T T E .

Mais voyez ce magot, il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuise en humilité pour cet animal-là.

A R L E Q U I N .

Hélas, Madame, si vous préféreriez l'amour à la gloire, je vous ferais bien autant de profit qu'un Monsieur.

L I S E T T E , *riant.*

Va, va, ma gloire te pardonne, elle est de bonne composition.

A R L E Q U I N .

Tout de bon, charitable Dame. Ah ! que mon amour vous promet de reconnaissance !

L I S E T T E .

Touche-là, Arlequin, le Soldat d'antichambre de Monsieur, vaut bien la Coëffeuse de Madame.

ARLEQUIN.

La Coëffeuse de Madame ?

L I S E T T E.

C'est mon Capitaine , ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette Magote , avec qui depuis une heure j'entre en confusion de ma misère.

Ils se pardonnent réciproquement , & se promettent de s'aimer avec autant de réalité , que si l'illusion durait encore.

Nous terminerons à cette scène, l'extrait de cette Piece qui aurait dû sans doute y finir , & peut-être même à la précédente ; puisque la petite raison de vanité qui empêche Silvia de se faire connaître à Dorante , qui a la bonne foi de se découvrir à elle , ne produit aucune situation intéressante , & que ces deux Amans étant les personnages principaux de la Piece , elle doit finir à leur reconnaissance puisqu'elle ne roule que sur leur déguisement ; malgré ce défaut & ceux de vraisemblance qu'on a justement reprochés à M. de Marivaux, on ne peut disconvenir que

la Comédie ne mérite le succès qu'elle a eu. Elle fut d'abord jouée quatorze fois de suite, & elle est une de celles que l'on reprend le plus souvent & que l'on revoit toujours avec plaisir.

---

## S A M S O N.

*Tragi-Comédie en cinq actes, en vers,*  
28 Février 1730. (1)

**D**A L I L A ouvre la scène avec sa Suivante Armilla; elle fait connaître qu'elle s'est dérobée de la Cour de Gaza, pour venir implorer le secours de Dagon, Idole des Philistins. Elle apprend à Armilla, qu'elle brûle d'un coupable amour pour un Hébreu qu'elle ne trouva que trop aimable la première fois qu'il parut à ses yeux parmi les Captifs qu'Achab avait faits dans sa dernière victoire. Samson est cet Hébreu dont elle parle; elle ne laisse pas de se promettre de triompher d'un amour condamné par une loi expresse du Roi des Philistins.

---

(1) Le théâtre représente un bois dans l'enfoncement duquel on découvre le Temple de Dagon.



Azael reproche à Samson l'indigne repos dans lequel il languit , au lieu de tourner contre les ennemis de Dieu, ces traits qu'il n'emploie que contre des animaux dans les vains plaisirs de la chasse. Samson lui répond qu'il souscrit aux décrets éternels qui ont condamné les Hébreux à un pénible esclavage, en punition de leurs crimes. Voici comment il s'exprime :

Du Dieu qui nous punit , respectons la puissance ;

J'éprouve en l'adorant, les traits de sa vengeance

Et je ne porterais que des coups criminels ,  
Si je les opposais aux décrets éternels.

Il s'endort sous un olivier. Pendant son sommeil il entend une voix qui chante les vers suivans :

La gloire en d'autres lieux t'appelle ,

Samson , brise ton arc , abandonne ces bois,

Que sans tarder , le Philistin rebelle ,

De ton bras triomphant éprouve tout le poids.

Que ton cœur à ce bruit de guerre ,

A ces éclairs , à ce tonnerre ,

Du Ciel reconnaisse la voix ,

Et que cet olivier paisible ,

Disparaisse à l'aspect terrible  
De ce laurier garant de tes exploits.

Tout ce qui est exprimé dans ces vers , arrive à mesure qu'on les chante ; les éclairs brillent , le tonnerre gronde , & l'olivier est changé en laurier. Samson rempli de l'esprit de Dieu , jette son carquois comme un indigne ornement , il se prépare à venger les Hébreux & à les tirer d'esclavage. Il combat & étouffe un Lion prêt à dévorer Dalila ; mais aussi modeste après sa victoire que vaillant dans le combat , il en rapporte humblement la gloire au Ciel.

SAMSON, à *Dalila*.

Le Ciel dont la faveur secondait mon courage ,

▲ voulu conserver son plus parfait ouvrage.

D A L I L A.

Ceux que le Ciel choisit pour de pareils exploits ,

Doivent s'enorgueillir de l'honneur de son choix ;

Et j'avouerai , Seigneur , que ma reconnaissance ,

Se partage entre vous & la Toute-Puissance.

Quand on a vu combattre avec tant de valeur ,

Pourrait-on refuser son hommage au Vainqueur ?

Que ne puis - je égaler en un jour si propice ,

La louange au Héros , & le prix au service !

Elle a reconnu l'objet de son amour dans celui qui vient de lui sauver la vie. Samson ne peut à son tour être insensible à sa beauté ; mais Dalila lui oppose son devoir & sa religion , elle lui apprend qu'elle doit épouser Achab, Général des Philistins ; Samson n'est pas effrayé de ces obstacles , qu'il espère de surmonter , & Dalila le quitte après lui avoir fait connaître qu'elle n'est que trop sensible à son amour. (1)

Au second acte le théâtre représente le Palais du Roi des Philistins. Dalila avoue ingénument à Achab , qu'elle aime Samson ; elle s'en excuse ainsi :

---

(1) Nous supprimerons toutes les scènes comiques qui font diversion à l'intérêt , parce que la Piece n'a pas besoin d'une épisode si monotoneuse.

Achab , de notre cœur les mouvemens rapides ,

Naissent des passions qui leur servent de guides ,

Sur nos faibles esprits leur empire absolu ,

Malgré tous nos efforts a toujours prévalu ;

Pour l'un , indifférens ; pour l'autre , pleins de flâmes ;

Nous ne disposons point du penchant de nos âmes ,

Sous les traits de l'amour , lorsque nous fléchissons ,

Ce Dieu nomme l'objet & nous obéissons.

A l'approche de Samson , Achab redouble sa colere contre un Rival aimé ; mais Dalila l'engage à se retirer en lui disant :

Suis mes pas , viens savoir ce que le sort t'apprête.

Emmanuel , pere de Samson , lui reproche son amour pour une Philistine ; mais Samson le rassure par ce ferment :

Oui , je jure , Seigneur , par vos jours précieux ,

De venger , de briser nos fers injurieux ,

Et si je ne remplis toute votre espérance ,

Puisse pour m'en punir la céleste vengeance,  
Me livrer en opprobre aux Philistins cruels,  
Que traîné par leurs mains au pied de leurs  
Autels,

Je serve de jouet à tout ce Peuple impie,  
Et que j'y meure enfin couvert d'ignomi-  
nie. (1)

Achab se plaint à Phanor, Roi des Philistins, qu'un Hébreu ose lui disputer le cœur de Dalila, & il l'avertit que les Israélites espérant tout de la valeur de Samson, sont prêts à se révolter.

### P H A N O R.

D'un Rival généreux respectez le courage,  
La vertu doit toujours s'attirer notre hom-  
mage,

Ma gloire ni l'Etat n'ont rien à redouter,  
Quel que soit cet Hébreu, je saurai l'arrêter,  
Et toute sa valeur ne pourra me contraindre  
Qu'à l'admirer, Achab, & non pas à le  
craindre.

Achab reproche encore à Dalila sa faiblesse pour Samson, dont il parle

---

(1) Ce serment n'est pas tout-à-fait vérifié à la fin de la Piece. Samson meurt comblé de gloire, & non pas couvert d'ignominie.

avec beaucoup de mépris , mais Samson qui était au fond du théâtre , indigné des menaces d'Achab , se présente à lui & le défie au combat. Phanor affectant une justice qu'il dément dans la suite , presse Dalila de se déclarer pour l'un des deux ; mais celle-ci n'écoulant que le zèle de sa religion , ôte toute espérance à Samson.

### D A L I L A.

Je n'épouserai point Samson, ... cruel devoir !

Sur un cœur vertueux connais tout ton pouvoir.

Samson croyant que Dalila n'a fait jusqu'ici que le jouer , s'abandonne à toute sa fureur , & court se venger sur les Philistins.

Le théâtre représente au troisieme acte le camp des Philistins. Achab pour consoler le Roi du carnage que Samson seul vient de faire de ses meilleures troupes , lui apprend que le Grand-Prêtre des Hébreux intimidé par ses menaces , lui a promis de le livrer. On amene Emanuel , pere de Samson , prisonnier. Ce généreux vieillard brave le Roi , & lui dit que si l'amour de son



fil pour Dalila a trop long-tems suspendu sa vengeance, la prison de son pere va le déterminer à la faire éclater. Phanor ordonne qu'on l'enferme dans une tour qui paraît au fond du théâtre. On amene, peu de tems après, Samson chargé de chaînes, & Phanor remet son sort entre les mains d'Achab son rival.

**SAMSON**, *à part.*

Pour punir mes Tyrans, ma haine a profité

D'un stratagème heureux, qu'eux-même ont inventé.

Traitres, qui n'avez pu me vaincre à force ouverte,

Votre propre artifice avance votre perte,

Puisqu'il m'approche enfin de ces lâches Soldats,

Que la peur de mourir dérobait à mon bras.

Achab commande à ses soldats de lui donner la mort; mais Samson leur dit que c'est à eux-mêmes à trembler. Achab le menace d'épouser Dalila en sa présence même. Ce dernier outrage pousse à bout la patience de Samson, il brise ses chaînes, & trouvant par hasard une mâchoire à ses pieds, il

met en fuite les Philistins avec ce vil instrument.

Les efforts que Samson vient de faire lui causent une soif si ardente, qu'elle lui annonce une mort prochaine. Il reconnaît alors que le bras du Seigneur s'appesantit sur lui, & punit son amour pour Dalila, il exprime ainsi ses remords.

Mais quel aveuglement suit la présomption !

Tu n'as pu surmonter ta folle passion,

Et tu veux ignorer, lâche, quels sont les crimes

Qui rendent aujourd'hui tes tourmens légitimes !

Souviens-toi que tu viens de combattre en ce lieu,

Pour venger ton amour, & non pas pour ton Dieu.

Malheureux ! tu croyais ne devoir qu'à toi-même

Le succès que tu tiens de sa bonté suprême ;

Appuyé de son bras tu faisais tout trembler ;

Mais sans lui, le plus faible aurait pu t'accabler.

La soif le presse de plus en plus.

Mon mal redouble, hélas ! mes sens s'évanouissent,

Mes yeux sont obscurcis , & mes genoux fléchissent ;

Je vois l'horrible mort errer autour de moi ;  
C'en est fait. . . Dieu puissant , j'espère encore en toi.

Sur les maux de Samson , jette un regard propice ,

Ta clémence toujours balança ta justice.

Indigne des honneurs que tu m'as présentés ,

Que je partage ici tes immenses bontés ;

Ah ! si le repentir fait descendre ta grace ,

Je ne saurais périr , & mon crime s'efface ;

Ce foudre destructeur de tant de Philistins ,

Produira , si tu veux , une source en mes mains ;

C'est toi qui me l'offris contre ce Peuple impie ,

Il lui donna la mort ; qu'il me rende la vie ,

Semblable à ce rocher dont Moïse autrefois ,

Vit jaillir un torrent sur ton Peuple aux abois.

Il sort une source d'eau de la mâchoire , & Samson après avoir étanché sa soif , force la prison de son pere. Chargé d'un fardeau si cher , il emporte encore sur ses épaules les portes de la prison qui sont énormes.

Le Roi instruit de la défaite de ses troupes , n'a dans ce moment d'autre

confident que la suivante de Dalila ;  
qui lui conseille d'employer l'artifice,  
puisque la force ne sert de rien contre  
Samson ; elle lui dit qu'il faut que sa  
maîtresse flatte l'espoir de ce terrible  
fléau de ses sujets , pour l'engager à  
lui déclarer d'où naît sa prodigieuse  
valeur ; Samson, continue-t-elle , a au-  
trefois brûlé pour Tamnatée , il faut  
faire croire à Dalila qu'il l'aime encore ,  
afin que son amant ne puisse calmer sa  
défiance qu'en lui révélant ce fatal  
secret. Le Roi dont le caractère est  
moitié vicieux, moitié vertueux , ne se  
détermine qu'avec peine à cette trom-  
perie qu'il justifie ainsi :

Qu'elle perde Samson ; mais dans cette en-  
treprise ,

Que l'amour du devoir , s'il se peut , la con-  
duise.

Dalila vient ; le Roi la presse d'em-  
ployer pour le salut de sa patrie , ces  
mêmes charmes qui ont triomphé de  
Samson.

La force dont Samson nous accable aujourd'hui ,

Consiste en un secret qui n'est su que de lui.

Flattez-le d'un Hymen , pour percer ce mys-  
tère.

Dalila

Dalila se refuse à la perfidie que le Roi exige d'elle. Achab effrayé vient lui annoncer que tout est perdu , & l'engage à fuir s'il veut conserver sa tête. Phanor ordonne à Dalila d'exécuter ce qu'il vient de lui proposer pour le bien de ses sujets. Armilla l'y dispose adroitement , en jettant dans son cœur des soupçons au sujet de Tamnatée , & lui persuade qu'elle ne peut s'assurer de la fidélité de Samson , que par cette marque de confiance. Il arrive sans appercevoir Dalila dont il se croit trahi en faveur d'Achab ; il jure de perdre ce rival , & le Roi même. Dalila paraît tout-à-coup devant lui & lui offre son cœur à percer. Elle se justifie facilement de l'infidélité dont il l'accuse , & l'ayant amenée au point qu'elle s'est proposée ; elle le presse de lui déclarer le secret fatal.

## S A M S O N.

Princesse , épargnez-vous un inutile effort ,  
Si ce fatal secret n'entraînait que ma mort ...  
Mais , Madame , à lui seul ma gloire est attachée.

Il la refuse , Dalila se retire indignée , & Samson la suit sans savoir ce qu'il doit faire.

*Tome III.*

O

Armilla apprend au Roi tout ce qui s'est passé dans l'appartement de Dalila, & lui dit que s'étant cachée de maniere à pouvoir tout voir & tout entendre ; elle a vu Samson se jeter aux pieds de Dalila, qu'il a long-tems trompée par de fausses confidences ; qu'enfin il lui a confié que sa force consiste dans ses cheveux ; qu'après avoir fait cet aveu il s'endormi, & qu'elle a conseillé à Dalila de profiter de cet instant, pour faire l'épreuve de sa sincérité. Le Roi promet à cette perfide les récompenses dignes du service qu'elle vient de rendre à sa patrie.

Le théâtre change & représente l'appartement de Dalila. Elle est allarmée du long sommeil de Samson, & commence à craindre qu'il n'ait été que trop sincere. Ses allarmes redoublent voyant arriver le Roi, suivi d'une troupe de soldats qui viennent saisir son Amant ; elle l'éveille, Samson veut se défendre, mais il tombe de faiblesse en reprochant à Dalila sa perfidie qu'il avoue n'avoir que trop méritée.

- Phanor ordonne qu'on lui crève les yeux sur le champ, & Dalila désespérée, se plonge un poignard dans le sein.



Le théâtre change encore & représente le temple de Dagon. Le roi & sa cour y sont assemblés, lorsqu'on y amène Samson, privé de la lumière. Il reconnaît son crime : il sent un repentir sincère, & prie le Seigneur de lui rendre sa première force, afin qu'il puisse employer ses derniers momens à délivrer les Hébreux de l'esclavage.

S A M S O N.

Rends leur première force à mes bras désarmés ;

Que ma mort soit utile aux Hébreux opprimés :

Anime de mes mains les secousses rapides,

Que je puisse ébranler ces colonnes solides,

Et que tes ennemis trouvent leurs monumens ,

Sous ces murs écroulés jusques aux fondemens.

Samson est exaucé ; il secoue les colonnes : le temple s'écroule, il est lui-même écrasé sous les ruines avec tous les Philistins, & la Tragédie finit par ce spectacle aussi terrible qu'admirable.

Cette Tragédie eut le sort de toutes les bonnes Pièces, elle fut autant critiquée

qu'appaudie ; on fit à Romagnesi ; qui en est l'auteur , beaucoup de reproches , les uns bien fondés , les autres ridicules. Ceux de la première classe , sont les négligences de style en quelques endroits ; le caractère de Phénor qui se pare d'un extérieur de générosité , & finit par une action atroce ; mais ce qui a généralement révolté les personnes sensées c'est l'aliage du bas comique avec le beau tragique qui se trouve dans la plupart des scènes ; le plus spécieux parmi ceux de la seconde classe , est la séduction de Dalila , qui toute vertueuse & toute fidelle qu'elle est , exige un secret qui coûte l'honneur & la vie à son amant ; mais il ne faut pour la justifier que faire observer que son cœur allarmé n'envisage point en ce moment les conséquences fatales de ce secret , dont les suites funestes n'arrivent que par la trahison d'Armilla. Ses craintes sont naturelles , & ceux qui les condamnent n'ont jamais éprouvé les persécutions d'une femme jalouse , ni même les inquiétudes d'une amante délicate.

On ne peut sans injustice disconvenir que ce drame n'ait mérité son succès , soit qu'il le doive à l'original

Italien, où qu'il ne le tienne que des talens de l'Auteur qui a sçu se l'approprier par une nouvelle forme, & dans une autre langue. Elle eut douze représentations avant Pâques, fut jouée très-souvent dans le cours de la même année, & a toujours attiré un grand nombre de Spectateurs chaque fois qu'elle a été reprise.

---

Les Comédiens Italiens firent la clôture de leur théâtre le 26 Mars, & l'ouverture le 17 Avril, par la Piece dont nous venons de donner l'extrait. Elle fut précédée du compliment qui fut prononcé par la Demoiselle Catine Thomassin, nouvellement reçue, & dont voici l'endroit le plus piquant.

Le Public applaudit une Piece nouvelle,  
Quoiqu'il ait reconnu de grands défauts en  
elle ;

Mais il voit ses beautés, fait les apprécier,  
Et quand il rit chez nous aux traits de la fa-  
tyre,

C'est qu'il a senti le premier,  
Tout ce que là-dessus les Censeurs pouvaient  
dire.

Cet usage d'ailleurs de tout tems établi,

Devrait-il offenser personne ?

De ces combats d'esprit que le bon goût or-  
donne,

On a vû tous les ans le Parnasse rempli ,

Et l'Auteur critiqué n'en est point avili.

Les grands succès enflent de trop de gloire ,

Il faut les mitiger par la restriction ;

Car un Auteur n'a pas de peine à croire ,

Qu'il a saisi le point de la perfection ,

Et la critique est nécessaire ,

Pour qu'il fasse au Public la restitution

Des complimens outrés qu'on aurait pu lui  
faire ,

Jusqu'au tems où l'impression ,

Fait voir combien l'ouvrage a mérité de  
plaire.

L'Auteur de ce compliment est M. Riccoboni fils : puisqu'il se montre si favorable à la critique, il ne doit pas trouver mauvais qu'en approuvant ce qu'il dit à ce sujet , on critique un peu sa versification , & qu'on lui reproche, le Parnasse rempli de combats d'esprit , des succès mitigés par la restriction , une restitution de complimens outrés , faite au Public par un Auteur : ces expressions & quelques autres join-

tes au tour un peu profaïque de tout l'ouvrage, pour se servir de ses termes, permettent d'en mitiger le succès par une restriction équitable, dont nous espérons qu'il ne s'offencera point.

On créa pendant cette quinzaine deux parts, l'une pour Madame Belmont, & l'autre pour Madame Deshayes, fille de Thomassin, & connue alors sous le nom de Catine.

---

## DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

*Comédie en trois actes en vers libres ,  
24 Avril 1730. (1).*

**D**A M A S I P P E & Criton, deux Payfans du village, s'entretiennent des prétendues folies de Démocrite, & le premier apprend à l'autre que Damastus, frere du Philosophe, travaille au sénat pour le faire exiler, & qu'il l'a mis auprès de lui pour épier ses actions.

---

(1) La scène est dans un village proche d'Abdere, & elle se passe dans un Peristille qui donne sur les Jardins de la Maison de Campagne de Démocrite.

## D A M A S I P P E.

C'est la leune, dit-on, qui le rend leunatique ;

Car à l'envifager trop fouvent, il s'applique :

Et puis il rit toujours, se gauffe d'un chacun,

Et lâche à tout moment quelque trait satyrique,

Même contre les gens les plus hors du commun.

## C R I T O N.

Encor ça vaut-il mieux qu'un fou méranco-lique.

## D A M A S I P P E.

Il rit même étant feul, marque de fa folie,

Ou bian se promenant au milieu des tombeaux,

Il va se goberger des morts mal à propos,  
Comme s'ils avient tort de n'être plus en vie.

## C R I T O N.

Oh ! pour le coup, c'est li-même qu'a tort ;  
C'est malgré foi qu'on deviant mort,

Aucun d'eux n'en avait envie.



Les figures géométriques qu'ils lui voyent tracer, leur font aussi croire qu'il est un peu forcier ; mais ce qui confirme le plus la folie de Démocrite, c'est le mépris des richesses.

Misis, la plus jeune des deux affranchies de Démocrite, soutient à Philolaïs, son amant, que le Philosophe est amoureux de Sophie, sa sœur aînée.

### M Y S I S.

Dès qu'il quitte l'étude,  
Il demande Sophie, & ne peut s'en passer ;  
De son front elle seule a le droit de chasser  
Ce qu'un trop long travail y peut laisser de  
rude.

Vient-elle à paraître ? Soudain  
De son air enjoué, le retour est certain,  
Plus de marque de lassitude . . .

Un des goûts de ma sœur est de parler morale,

Et volontiers il l'en régale ;

Mais d'un ton doux, d'un air humain,  
Point de grimace magistrale.

Tout au contraire, il aime à lui prendre la  
main ;

Le moindre petit soin près d'elle l'intéresse ;

Il rajuste un frison , il détourne une tresse

Qui lui couvre un peu trop le sein ,  
Sur lequel sein , quand elle se redresse ,  
( Ce que souvent elle fait à dessein )

Vous voyez de mon Sage une œillade traî-  
tresse ,

Se rabattre & tomber soudain ,

Tout en lui prêchant la sagesse ,

Et la leçon marche toujours son train ,

Et puis sous le menton doucement la caresse ,  
Quand elle a bien compris quelque trait un  
peu fin.

Myfis ordonne à Philolaüs d'aller  
voir Démocrite , & de ne rien oublier  
pour pénétrer son amour , par l'intérêt  
qu'ils y ont tous deux , la cadette ne  
pouvant raisonnablement être mariée  
qu'après l'aînée.

Damastus parlant à Philolaüs , par-  
court la vie de son frere. Il expose  
que Démocrite acheta à son retour  
d'Egypte trois Esclaves ; savoir *Egine* ,  
qui est la mere de *Sophie* & *Mifis* ses  
deux filles.

Dans un entretien que les deux freres  
ont ensemble , Damastus a du des-  
sous ; Démocrite exerce à ses dépens  
son talent de rire ; le raille vivement ,

& compare leur maniere de vivre  
d'une façon qui n'est pas avantageuse  
à Damastus.

D É M O C R I T E.

Vous vous levez avant l'aurore ,  
Pour compter , supputer avec un Intendant ;  
Votre femme est au bal encore ,  
Et vous l'attendez en grondant :  
Vous fremissez en lisant sa dépense ,  
Car c'est un article abondant.

D A M A S T U S.

Elle doit soutenir son rang & sa naissance.

D É M O C R I T E.

Cet article fini , nouveau chagrin commence ;  
On compte la recette , on s'y trouve en dé-  
faut ,

La dépense a monté plus haut ,  
Vos biens ont essuyé mille accidens étranges ,  
On ne reçoit rien des Fermiers ,  
Le blé moisit dans leurs greniers ,  
Ou le feu s'est mis dans leurs granges , &c.

Mais venons à présent au bonheur de ma  
vie.

D'abord pour Intendant , j'ai l'aimable So-  
phie ,

O v j

Qui paraissant le mémoire à la main ,  
Me trouve tous les jours l'œil gai, le front  
serein ;

Comme en elle je me confie ,  
Nos comptes sont aisés , d'autant plus qu'ils  
sont courts.

Après , selon mon habitude ,  
Le reste du matin je le donne à l'étude ;  
Délice de l'esprit , où pendant les beaux  
jours ,

Dans mes Jardins je fais deux ou trois tours ;  
J'y vois ma richesse renaître ,  
Tout y croit , y fleurit , tout y sent l'œil du  
Maître.

Et lorsque le soleil est au haut de son cours ,  
Un repas de mets domestiques ,  
Apprêté par de belles mains ,  
Vins de mon cru , fruits nés dans mes Jar-  
dins ,  
Y flattent mieux mon goût , que les plus ma-  
gnifiques.

### D A M A S T U S.

Je maigris au récit de vos repas rustiques.

( *Démocrite rit* ).

N'est-il point de remède à ce rire indo-  
cile ?

D É M O C R I T E.

Que voulez-vous ? C'est mon temperament.

D A M A S T U S.

Ah ! c'est folie assurément ,  
Et de ce pas je retourne à la ville ,  
Chercher un Médecin habile ,  
Qui vous compose un fort médicament.

DÉMOCRITE , *riant.*

Songez à purger seulement ,  
Et votre orgueil & votre bile.

Damastus se retire , Sophie paraît  
& Démocrite pour l'éprouver lui pro-  
pose un époux jeune & aimable , So-  
phie répond qu'elle aimerait mieux qu'il  
fût plus âgé , & voici la raison qu'elle  
en donne.

C'est que je veux qu'il m'aime.

Or afin qu'il m'aimât long-tems ,  
Je le voudrais au moins de quarante ans.

J'ai remarqué que la jeunesse  
Passe chez une femme avec plus de vitesse ,  
Qu'elle ne fait chez un mari ;  
Que dans le cours des ans , un époux à qua-  
rante.

Paraît encor jeune & fleuri,  
Et que notre éclat passe à trente.

Quand un trop jeune époux en paraît dé-  
goûté,

Je lui pardonne ce me semble;

Pour conserver l'amour, il faut que la beauté  
Marche d'un pas égal d'un & d'autre côté,  
Et qu'on ne les perde qu'ensemble.

Démocrite prie Sophie de lui préparer un repas pour des amis qu'il attend. Philolaüs vient, l'instruit de ce qui se trame contre lui dans Abdere, & lui annonce un essain de Savans qui doivent venir exprès pour l'examiner.

Démocrite fait connaître au commencement du second acte qu'il est instruit du sort de ses affranchies, & que c'est là ce qui l'empêche de s'opposer à l'hymen que Philolaüs souhaite de contracter avec Mysis. Criton vient lui rendre une lettre qu'il a oublié de lui remettre, & qui apprend à Démocrite tout ce qui se trame contre lui dans le sénat d'Abdere; mais il n'en est pas plus inquiet.

Dans la scène suivante Philolaüs apprend à Mysis que Démocrite est im-



pénétrable sur l'amour qu'elle lui suppose pour Sophie, ce qui engage Myfis à questionner sa sœur qui lui avoue ingénument le chagrin qu'elle a lorsqu'elle est éloignée de Démocrite, & tout le plaisir qu'elle ressent à son retour.

Démocrite veut à son tour éprouver Sophie, & savoir si elle ne lui est attachée que par de simples sentimens de reconnaissance, il a lieu d'être satisfait de ses réponses; il lui promet un sort heureux & lui recommande le secret sur la conversation qu'ils viennent d'avoir.

Sophie commente agréablement ce que Démocrite ne lui a dit que d'une manière obscure; mais Myfis vient troubler sa joie, en lui apprenant que le Sénat va bannir Démocrite pour le punir de l'amour qu'il a pris pour elle. Sophie accablée de cette affligeante nouvelle, ne peut plus garder son secret.

Les Philosophes qui ont été annoncés dès le premier acte arrivent.

Démocrite après leur avoir prouvé qu'il est plus sage qu'eux, les prie de résoudre une question sur laquelle une Bachelette de quinze ans est plus inf-

truite qu'eux. Si l'on doit aimer, on n'aimer point.

### D I O G E N E.

La chose à décider me paraît difficile.

Quand Laïs avec moi le prend du mauvais ton ,

L'amour m'échauffe trop la bile ;

Mais quand elle change de style

Et prend l'air un peu plus mouton ,

L'amour est bon, mais je vous dis fort bon.

### D É M O C R I T E.

Et qu'en dit le grave Straton ?

### S T R A T O N.

En aimant la raison s'oublie ;

Sans la raison l'homme est un sot ,

L'amour est donc une folie ,

Par force il faut lâcher le mot ;

Mais du moins c'est la plus jolie.

### D É M O C R I T E.

Vous Aristipe, à votre tour ,

Pensez-vous si mal de l'amour ?

### A R I S T I P E.

Moi ? J'accorde fort bien l'amour & la sagesse ,

J'en prends un peu selon l'occasion,  
Et ma raison n'y voit rien qui la blesse;  
Il est chez moi plaisir & jamais passion,  
La passion seule est faiblesse,  
Et voilà ma conclusion.

## DÉMOCRITE.

Il est peine & plaisir au sens de Diogène ;  
Il est folie à celui de Straton ;  
Chez Aristippe il est plaisir sans peine,  
Lequel des trois en croira-t-on ?  
Ou soyez sur l'amour d'accord tous trois en-  
semble,  
Ou laissez-moi , Messieurs , aimer si bon me  
semble.

Après cette thèse galante , la conversation roule sur les sciences , & Démocrite ne manque pas d'exercer avec succès son talent de rire. On annonce Hypocrate , qui ne paraît qu'au troisieme acte ; alors il reproche à Démocrite son amour pour une Esclave ; mais le Philosophe pour justifier les sentimens de son cœur , ordonne qu'on fasse venir Sophie ; à peine Hypocrate l'apperçoit , qu'il en devient amoureux ; Sophie se retire. Démocrite demande à Hypocrate ce qu'il

pense de son amour depuis qu'il en a vu l'objet. Hypocrate convient que Sophie est adorable , mais il lui dit comme rival , qu'elle ne convient pas à son âge. Démocrite lui répond qu'elle conviendrait encore moins au sien , attendu qu'il est beaucoup plus avancé dans la carrière ; Hypocrate se retranche sur l'excellence de son art , ce qui oblige Démocrite à lui lâcher ce trait.

Votre art souvent par trop de soin ,  
De la santé hâte bien la ruine ;  
Et quand l'amour prend Médecine ,  
C'est signe qu'il n'ira pas loin.

Démocrite demande à Hypocrate ce qu'il a fait d'Egine , sa première femme. Hypocrate lui répond que son pere ayant appris son hymen clandestin , le força de quitter sa triste famille , qui consistait en la mere & deux filles ; il ajoute qu'il apprit au retour de ses longs voyages que tout était mort , il conclut de-là que son veuvage le met en liberté d'épouser Sophie ; Démocrite feint d'y consentir ,

Myfis , qui du fond du théâtre a écouté leur conversation , ne manque pas d'apprendre à Sophie qu'elle va être Madame Hypocrate , & lorsque

Démocrite arrive , il la trouve toute en pleurs. Le Philosophe est touché de ses larmes , & la presse de lui expliquer le sujet de son chagrin.

### S O P H I E.

Une éternelle honte , un mortel repentir  
Suivraient l'aveu de ma faiblesse ,  
Je connais trop , Seigneur , votre austere sagesse ,  
Pour pardonner l'amour , il faut le ressentir.

Démocrite l'encourage , elle continue.

On ne pardonne point un amour téméraire ,  
Mais , hélas ! est-il volontaire ,  
Lorsque d'un mérite parfait ,  
Il est un effet nécessaire ?

### D É M O C R I T E.

Si là-dessus votre aveu ne m'éclaire ,  
Je ne puis décider de sa témérité ;  
Mais je ne prétends point pénétrer un mystère ,  
Que vous voulez couvrir de tant d'obscurité.

### S O P H I E.

Vous qui lisez si bien dans le fond de mon ame ,  
Ignorez vous l'objet d'une si juste flâme ?

## D É M O C R I T E.

Quand je pourrais ne le pas ignorer ,  
Oserais-je le déclarer ?

Non , je crains trop de m'y méprendre ;  
Soyez libre dans votre choix :  
Non , si jamais je veux l'apprendre ,  
Ce doit être par votre voix.

Sophie voyant que Démocrite lui  
reproche son silence, lui répond ainsi :

Je reçois l'exemple de vous ,  
Qui du Sénat me cachez la colere ,  
Quand je suis le sujet de ce juste courroux.

## D É M O C R I T E.

Devais-je vous parler d'une vaine chimere ?

## S O P H I E.

Vos secrets sont connus , Seigneur , je les fais  
tous ;

Je n'ai que trop appris votre péril extrême ;  
Mais je puis , grace au Ciel , vous en tirer  
moi-même ,

C'est pour me consoler un plaisir assez doux :  
Par vos leçons mon cœur est devenu capable  
De faire un généreux effort ,  
F'appris à respecter les volontés du sort ,



Pour vous le rendre favorable ,  
Daignez dans ce dessein me prêter du secours ;  
Chaque instant près de vous me rendrait plus  
coupable ,  
Il faut, Seigneur, il faut vous quitter pour  
toujours.

Démocrite au comble de la joie,  
se jette aux genoux de Sophie, & il y  
est surpris par Hypocrate qui lui re-  
proche sa trahison. Philoxene, Sénateur  
& ami de Démocrite vient lui appren-  
dre que le Sénat, loin de le bannir, lui  
envoie cinq cens talens pour prix d'un  
excellent livre sorti de sa plume. Ce  
même Sénateur annonce à Hypocrate  
que son épouse, EGINE, vient de lui  
déclarer son sort. Hypocrate par cette  
nouvelle apprend que son épouse est  
vivante & que Sophie & Myfis sont ses  
filles. Il consent au mariage de Démo-  
crite & de Philolaüs, & la Piece finit  
par un divertissement exécuté par les  
Habitans d'Abdere.

*V A U D E V I L L E.*

Dans Abdere, on voit régner

Sotise & malice,

Pourrions-nous les épargner

Sans quelqu'injustice ?

Faisons pleuvoir les bons mots  
La plaisanterie ,  
La médecine des fots ,  
C'est la raillerie.



Il a , ce brillant Commis ;  
La Fortune amie ,  
Aux emplois il est admis ,  
Sa femme est jolie ;  
Tombons-lui souvent à dos ,  
A la Comédie ,  
La Médecine, &c.



En Crésus tout frais éclos ,  
Notre ville abonde ;  
Les grands airs de ces Lourdaux ,  
Blessent le beau monde ;  
Attachons tous nos grelots  
Sur leur broderie ,  
La Médecine, &c.

Cette Comédie est une des meilleures qui soient sorties de la plume d'Autreau & une de celles qui ait eu le plus de succès au théâtre. On trouva le caractère de Démocrite bien mieux soutenu que celui de Regnard. Elle eut

vingt-quatre représentations. Elle avait cependant été refusée par les Comédiens Français ; c'est la dernière que l'Auteur ait donnée au Théâtre Italien. Il en avait composé deux autres depuis ; *Panurge à marier*, & *Panurge marié*, qui n'ont point été représentées.

Autreau avait près de soixante ans lorsqu'il commença à travailler pour le théâtre. Ses essais annoncèrent un talent décidé pour la Comédie, & ses succès ne furent point l'effet de la brigue ; né Philosophe ou Misanthrope, ce qui revient au même à présent, il fuyait la société par goût, & vivait dans la retraite par raison. S'il faisait peu de cas de ce que l'on estime dans le monde, il n'en faisait pas beaucoup plus de sa personne, & moins encore de ses ouvrages, ce qui est rare parmi les gens de lettres. Les intrigues de ses Pièces étaient simples, & ses dénouemens causaient plus de satisfaction que d'étonnement ; mais son dialogue était naturel & rapide : il avait de la justesse sans affectation & de la facilité sans négligence ; il était capable de la meilleure plaisanterie, & pour s'en convaincre, on n'a besoin que de lire la

Piece dont nous venons de donner l'extrait.

Le premier de ses ouvrages est le Port-à-l'Anglais, donné au Théâtre Italien le 25 Avril 1718. Le succès de cette Comédie eut la gloire de fixer à Paris ces Comédiens, qui méditaient alors leur retour en Italie; il leur donna depuis l'Amante-Romanesque, ou la Capricieuse, Comédie en trois actes en prose, représentée pour la première fois le 27 Décembre 1718.

Les Amans Ignorans, Comédie en trois actes en prose, le 14 Avril 1720.

La fille inquiète, ou le Besoin d'aimer, Comédie en trois actes en prose, le 2 Décembre 1723.

Démocrite prétendu fou, Comédie en trois actes en vers le 24 Avril 1730.

Au Théâtre Français, le Chevalier Bayard, Comédie héroïque en cinq actes en vers, le 23 Novembre 1731.

La Magie de l'Amour, Comédie Pastorale en un acte en vers; & les Faux Amis Comédie en cinq actes en vers non représentée; mais destinée au Théâtre Français.

Au

Au Théâtre de l'Opéra, Rhodope ou l'Opéra perdu, Poëme lirique en trois actes, non mis en musique.

Platée ou la Naissance de la Comédie, Opéra bouffon mis en musique par Rameau, représenté à Versailles le 31 Mars 1745, & à Paris le 4 Février 1749. Après la mort de l'Auteur cet Opéra fut retouché par M. Balot de Sauvot, & il a été repris le 5 Février 1750.

Les Fêtes de Corinthe, Comédie-Ballet en trois actes à mettre en musique.

Le Galant-Corsaire, Ballet à mettre en musique.

Mercure & Dryope, Pastorale en un acte, à mettre en musique.

On trouve encore dans le quatrième volume de ses Œuvres quelques chansons & pièces fugitives dans lesquelles il y a beaucoup de facilité.

Autreau joignait au talent de la Poësie celui de la Peinture. Parmi plusieurs tableaux, il en reste deux assez estimés, le premier représente dans une sale, Messieurs de Fontenelle, Lamoignon & Danchet, se disputant sur un ouvrage dont on a fait la lecture; le second est Diogene cherchant un homme.



me la lanterne à la main , & l'ayant trouvé dans la personne du Cardinal de Fleury , dont il montre le portrait dans un médaillon , au bas duquel est cette inscription : *Quem frustra quæsit Cynicus olim ecce inventus adest.* L'estampe de ce tableau que l'on trouve chez Odieuvre , annonce que la figure a été peinte par Rigaud ; & l'on reconnoît facilement la maniere de ce Peintre dans l'hermine dont il est drapé. Quoiqu'il en soit , il ne manquait pour faire beaucoup d'honneur à l'invention de celui qui l'a composée , que de mettre le Prince à la place du Ministre.

Autreau est mort en 1745 , âgé d'environ 86 ans , moins connu par lui-même que par ses ouvrages , qui ont été recueillis en 4 volumes par feu M. Pesselier , & qui se vendent chez Briasson.

---

### DEBUT DE M<sup>lle</sup>. DUPERIER.

Le 25 Avril , la Demoiselle Nardi Duperier , dite Gaetana , débuta par le rôle de Colombine , dans la Comédie des Deux Arlequins , Piece de l'ancien théâtre , & dans la Comédie du Fleuve d'Oubli ; mais sans succès & ne fut point reçue.



## LA FOIRE DES POETES.

*Piece en un acte, précédée d'un Prologue, & suivie de deux autres petites Comédies, intitulées: l'Isle du Divorce, & la Sylphide, toutes en un acte en prose, 11 Septembre 1730.*

## P R O L O G U E.

**T**RIVELIN rencontre un Acteur Français, & lui dit qu'il vient tâcher de raccomoder ses Camarades avec les Auteurs qui les ont abandonnés, & avec lesquels il avoue qu'ils en ont très-mal agi. L'Acteur Français répond à Trivelin, qu'il vient aussi chercher une Tragédie, parce que leur théâtre languit depuis la retraite de leurs Auteurs qu'ils n'ont pas mieux traités que les Comédiens Italiens. Il prie Trivelin de lui prêter de l'argent pour faire son emplette; mais celui-ci s'en excuse sur ce qu'il a besoin de deux Comédies & d'un Prologue. Il ajoute qu'il sera bien heureux s'il a de quoi payer une bonne scène, n'ayant sur lui que quinze francs. Il engage cependant l'Acteur Français

à le suivre, & il lui promet de le conduire à l'Hôtel des Poëtes, où ils tiennent une espece de Foire.

Le théâtre change & représente un Caffé rempli de Poëtes. Un d'eux chante l'éloge du café, & aussi-tôt il s'élève une dispute; les uns soutiennent que le café cause des insomnies, les autres qu'il fait dormir. Trivelin & l'Acteur Français s'avancent. Les Poëtes cessent leur dissertation & leur présentent leurs Marchandises; ils se retirent pour faire la lecture des Pieces qu'on leur offre, & une jeune fille vient demander à un Poëte, une chanson pour se moquer de son Amant qui est trop timide; le Poëte lui donne les couplets suivans, qu'elle chante sur l'air: *Daphnis m'aimait si tendrement.*

Quand mon Amant me fait la cour,  
Il languit, il pleure, il soupire,  
Et passe avec moi tout le jour  
A me raconter son martire.  
Ah! S'il le passait autrement,  
Il me plairait infiniment.



L'autre jour dans un bois charmant,  
Ecoutant chanter la fauvette,

Il me demanda tendrement ,  
M'aimes-tu, ma chere Lifette ?  
Je lui dis oui, je t'aime bien :  
Il ne me demanda plus rien.



Puisque j'ai fait naître tes feux ,  
Rien ne flatte plus mon envie ,  
Je suis, reprit-il, trop heureux ;  
O jour le plus beau de ma vie !  
Il répétait à chaque instant ,  
C'en est assez, je suis content.



De cet Amant plein de froideur ,  
Il faut que je me dédommage ,  
J'en veux un qui de mon ardeur ,  
Sache faire un meilleur usage ,  
Qu'il soit heureux à chaque instant ,  
Et qu'il ne soit jamais content.



La jeune fille satisfaite des couplets  
après les avoir payés au Poëte, s'en  
retourne en les chantant. Trivelin re-  
vient avec l'Auteur qui lui a proposé  
les deux Comédies, il lui dit qu'il les  
trouve assez jolies ; mais qu'il a besoin  
d'un Prologue, sur quoi l'Auteur lui  
répond : comme vous faites usage de

tout, voyez prendre leçon à nos Apprentifs Poëtes, peut-être vous servirez-vous de cette idée pour un Prologue. Trivelin y consent; aussi-tôt le Professeur de Poésie s'avance, & chante ces paroles :

Son Professor di Poësia,

Della divina frenesia.

Mon art inspire les transports,

I miei canti,

Sono incanti,

I dotti glignoranti.

Tout est charmé de mes accords,

Venite miei cari.

Scolari,

A prender lezione,

Dal dottor lanternone.

Les Apprentifs Poëtes forment une dante; le Professeur interroge un de ses Ecoliers; ils dialoguent en chantant.

**Le PROFESSEUR.**

Pour être Poëte à présent,

Quel est le talent nécessaire?

**L'ÉCOLIER.**

Il faut être plaisant,

Quelquefois médifant,

Et toujours plagiaire.

**Le PROFESSEUR.**

Non e questo ,  
Dite presto ,  
Cio che bisogna far ,  
Per ben versificar.

**L'ÉCOLIER.**

Rimar , rimar , rimar.

**Le PROFESSEUR.**

Bravo ; bene , bene , bene.  
De qui faites-vous plus d'estime ,  
De la raison ou de la rime ?

**L'ÉCOLIER.**

La rime sans comparaison ,  
Doit l'emporter sur la raison.

**Le PROFESSEUR.**

Pourquoi cette distinction ?

**L'ÉCOLIER.**

C'est qu'on entend toujours la rime ;  
Et qu'on n'entend point la raison.

**Le PROFESSEUR.**

Bravo ; bene , bene , bene.  
Pour faire une Piece lyrique ,  
Autrement dit un Opéra nouveau ;

Que faut-il pour le rendre beau ?

L' É C O L I E R.

De mauvais Vers & de bonne Musique.

Le P R O F E S S E U R.

Dans une Tragédie , ouvrage d'importance,

Que faut-il pour toucher les cœurs ?

L' É C O L I E R.

Un songe , une reconnaissance ,

Un récit & de bons acteurs.

Aussi-tôt on entend une symphonie brillante. Le Professeur dit que c'est Minerve qui descend ; la Folie paraît dans le moment , & chante en s'adressant aux Poètes.

Ingrats, me méconnaîsez-vous ?

N'est-ce pas moi qui vous inspire ?

Qui dans vos transports les plus fous ,

Ai soin de monter votre lyre.

Allons , allons , subissez tous ,

Je joue de mon aimable Empire ,

Et que chacun à mes genoux ,

S'applaudisse de son délire.

Viva , viva la Pazzia ;

La Madre dell'allegria.



Souveraine de tous les cœurs,

Et la Minerve des Auteurs.

La Folie conduit les Auteurs à Paris, qui est, dit-elle, leur vrai séjour; tous la suivent en chantant & dansant avec elle.

---

## L'ISLE DU DIVORCE.

1730. (1)

**V**ALERE & Arlequin son Valet; arrivent sur le théâtre d'un air triste, & après s'être regardés l'un & l'autre, Valere lui demande s'il s'ennuye autant que lui, à quoi Arlequin répond, que c'est à peu près la même chose; Valere soupire & témoigne les regrets que lui cause la perte de Silvia son épouse, qu'il a quittée malgré sa vertu & sa fidélité, pour se conformer aux Coutumes de l'Isle, qui autorise le divorce. Arlequin à l'imitation de Valere, marque le chagrin qu'il ressent d'avoir abandonné Colombine; ne suis-je pas un grand coquin, ajoute-t-

---

(1) La scène est dans l'Isle du Divorce.

il, d'avoir épousé une seconde femme, sans avoir du moins enterré la première. Après avoir opposé le caractère d'Orphise à celui de Silvia, la douceur de Colombine à l'humeur acariatre de Lisette, Orphise & Lisette arrivent; & comme Orphise de son côté n'a plus de goût pour Valere, elle s'adresse à Arlequin, & Lisette parle à Valere. Orphise & Lisette leur font des reproches, ils finissent par se quereller & par se trouver très-haïssables; ils promettent bien de se désunir s'ils en peuvent trouver l'occasion. Orphise demande sa parole à Valere, qui la lui donne très-volontiers. Silvia qui croit être seule avec sa Suivante, se plaint de la perfidie de Valere, qui l'a inhumainement abandonnée, en profitant de l'usage établi dans cette Isle. Colombine se repent de l'avoir imitée, & de ne s'être pas vengée du traître Arlequin. Valere touché des sentimens de son épouse, & charmé de sa constance, l'aborde en la priant de lui pardonner son indiscretion.

## V A L E R E.

—Je fais trop que ma présence ne peut qu'irriter votre juste colere, contre un

ingrat qui ne méritait pas le bonheur dont il a joui.

## SILVIA.

Il n'était pas sans doute d'un grand prix, puisque vous y avez si facilement renoncé.

Arlequin dit des douceurs à Colombine, qui affecte un air de fierté dont il n'est pas content. Valere prie avec instance Silvia, s'il se présente quelque favorable occasion de resserrer leurs nœuds, de ne point s'opposer à sa félicité; Silvia se rend enfin à ses prières, & lui dit que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il connaît son cœur. Valere veut rentrer avec elle; mais Silvia le lui défend.

## SILVIA.

Non, Valere, restez; la bienséance condamne jusqu'à l'entretien que nous avons ensemble, & je ne veux pas perdre l'estime d'un homme qui a été mon époux: si par quelque heureux événement vous pouvez briser la chaîne qui vous attache à ma Rivale, j'accepterai votre main, & je n'aurai d'autre reproche à me faire, que celui d'avoir trop aimé un ingrat.

Valere se retire content de l'assurance que lui a donnée Silvia ; Colombine veut suivre sa Maîtresse ; mais Arlequin l'arrête , en la priant d'avoir pitié d'un amour renaissant , qui peut-être n'a pas encore long-tems à vivre. Après une scène assez plaisante , Valere revient avec le Chef de l'Isle , qui lui dit que son espérance est vaine , & que pour donner lieu à un second divorce , il faudrait que des étrangers débarquassent dans l'Isle , & qu'ils consentissent à former d'autres engagements , que pour lors , non-seulement lui , mais tous les époux du pays pourraient à leur exemple se démarier. Arlequin lui dit que moyennant un si beau privilege , l'Isle doit être extrêmement peuplée , à quoi le Chef répond qu'elle n'est pas encore connue , que le hasard seul y fait aborder , & que quand ils y sont débarqués , il y avait cinquante ans qu'il n'y avait paru de Vaisseaux étrangers.

Orphise arrive & annonce à Valere , qu'il vient d'arriver un Vaisseau étranger ; Arlequin se réjouit de cette agréable nouvelle , en se mocquant du Chef de l'Isle. Un Insulaire donne avis à ce Chef , qu'il n'y a que deux femmes dans

le Vaisseau, que l'une est l'épouse d'un Marchand Drapier de Paris, & que l'autre est une veuve qui a été mariée quatre fois, & qui dit qu'elle n'en veut pas davantage. M. & M<sup>l</sup>. Droguet arrivent en déplorant leur sort, & en disant que les supplices les plus affreux, ne les forceront point à s'abandonner. Ils se rémoignent l'amour le plus violent, ce qui fait perdre aux autres l'espérance de se démarier; mais Valere fait tant par ses discours séducteurs, qu'il persuade à la vieille de quitter son mari. Orphise de son côté, engage M. Droguet à briser sa chaîne; M<sup>de</sup>. Droguet dans l'espérance d'épouser Valere, quitte son époux, & M. Droguet comptant s'unir avec Orphise, fait divorce avec sa femme.

Après ce Divorce, Silvia paraît; Valere la reprend, Orphise quitte M. Droguet, en disant qu'elle va offrir à Dorante, une main qu'il attend avec impatience; Arlequin épouse Colombine, & Lisette s'en va pour en faire autant avec Trivelin. M. & M<sup>de</sup>. Droguet restent très-surpris de cette aventure.



M. DROGUET.

Qu'allons-nous devenir?

Le CHEF DE L'ISLE.

Vous pouvez vous reprendre; mais cela vous sera compté pour un divorce.

M. & M<sup>de</sup>. DROGUET.

Oh! non, il vaut mieux attendre; nous ne sommes pas venus ici pour abolir les Loix.

Les maris & les femmes de l'Isle arrivent pour faire divorce; ils forment le divertissement, composé de danses & d'un Vaudeville.

### V A U D E V I L L E.

Femme suivant notre méthode,

Sans Factum, Mémoire & Placets,

Sitôt qu'un époux l'incommode,

Sait s'en défaire à peu de frais,

Et ce n'est point ici la mode,

De lui faire un mauvais Procès.



En est-il qui ne s'accommode

Des Loix de notre bon pays?

Il n'est rien de si commode,



Les femmes changent de maris ;  
Ah ! quel plaisir si cette mode  
Pouvait s'établir dans Paris !



Une naturelle inconstance  
M'avait fait briser mon lien ;  
Mais on trahit mon espérance ,  
Hélas ! je le mérite bien :  
Reprenons notre époux de France ,  
Car il vaut encor mieux que rien.



## LA SYLPHIDE.

1730. (1)

UNE Sylphide & une Gnomide y entrent dans le même moment. La première pose sur une table une corbeille de fleurs, & l'autre un panier de truffes. Elles se demandent l'une à l'autre ce qu'elles viennent faire en ce lieu. Elles se croient d'abord rivales; mais la Sylphide découvre ses tendres sentimens pour Erasfe, & la Gnomide avoue sa passion pour Arlequin. La Sylphide raconte qu'elle fut aux Tuileries, où elle se promenait avec deux autres de ses amies, lorsqu'elle fut charmée de la bonne grace d'Erasfe. Mais elle craint que l'une de ses compagnes n'ait fixé son cœur.

## La GNOMIDE.

Vous faites injure à vos attraits, pour moi je ne me suis point encore offerte aux regards de mon Amant,

---

(1) Le Théâtre représente l'Appartement d'Erasfe.

l'éclat de mes appas ne l'a point ébloui ; c'est dans une cave profonde où je le vis pour la première fois , & où il s'enivrait avec tant de grace , qu'il aurait charmé la plus insensible ; mais Eraste vient ici avec son Valet , écartons-nous pour les entendre.

Eraste en entrant apperçoit la corbeille ; il demande à Arlequin , qui la lui a envoyée. Arlequin répond qu'il n'en fait rien ; Eraste la découvre & voit qu'elle est remplie de fleurs.

### ARLEQUIN.

Il vaudrait mieux qu'elle fût pleine d'argent , cela servirait à merveille à raccommoder vos affaires , qui sont furieusement dérangées.

Arlequin apperçoit aussi l'autre corbeille qui est remplie de truffes , avec le nom d'Arlequin au-dessus ; il est fort en peine de savoir d'où vient ce présent ; & après avoir rêvé un instant : ces fleurs , ajoute-t-il , ont été sans doute envoyées par Clarice , votre épouse future.

### ERASTE.

Ne me parle point de Clarice.

## ARLEQUIN.

Comment avez-vous oublié que votre fortune dépend de ce mariage ; qu'il peut seul nous mettre à couvert des poursuites de vos créanciers & des miens ; car vous n'êtes riche qu'en espérance. Votre oncle est à la vérité entre les mains d'une demi douzaine de Médecins ; mais comme ces Messieurs ne sont jamais de la même opinion , ils ne sont point d'accord sur les remèdes, le malade n'en prend point, & par conséquent il peut encore aller loin.

Erasme lui dit qu'une passion violente s'est emparée de son ame , & que rien ne peut l'en arracher , qu'il a vu aux Tuilleries la plus adorable personne du monde ; Arlequin combat toutes ses raisons , la Sylphide qui est présente & invisible , le menace de coups de bâtons ; Arlequin croit que c'est son Maître qui lui parle , ce qui fait un jeu de théâtre des plus comiques. La Gnomide aussi invisible , donne des petits soufflets à Arlequin , qu'il croit recevoir de son Maître. Deux créanciers arrivent , Erasme les reçoit avec humeur , ils le menacent de le pour-

suivre en justice , & lorsqu'ils se retirent , la Sylphide & la Gnomide , toujours invisibles , leur donnent à chacun une bourse qui contient leur payement. Cependant l'un des deux après avoir compté son argent trouve quatre louis de plus qu'il rend à Erasme , en le priant d'excuser sa vivacité.

Erasme est fort étonné , & tandis qu'il demande à Arlequin ce que cela signifie , un Sergent & un Procureur arrivent. Le Procureur vient de la part d'Oronte sommer Erasme de la promesse qu'il lui a faite d'épouser Clarice sa fille , & le Sergent porte une assignation à Arlequin de la part d'un Cabaretier des Porcherons. Erasme & Arlequin ne leur donnent que de mauvaises raisons , & les Suppôts de la Justice les menacent de les poursuivre. La Gnomide donne un soufflet au Sergent qui s'abyme sous le théâtre , & la Sylphide fait voler le Procureur dans les airs. Ce Spectacle étonne Erasme ; mais Arlequin est moins surpris , & dit qu'il ne voit rien là que de très-naturel , un Procureur qui vole , & un Sergent qui va au diable.

La Gnomide fait encore quelques niches à Arlequin , qui sort tout épouvanté ; Erasme reste très-étonné de tout ce

qu'il vient de voir ; la Sylphide invisible soupire , & a une conversation avec Erasme , qui la prend pour un esprit , la Sylphide l'affure qu'elle l'aime.

### ERASTE.

Vous m'aimez. Est-ce que les esprits peuvent aimer ? Ils n'ont point de corps.

### La SYLPHIDE.

Cette question me fait bien voir que vous en avez un. Oui , Monsieur , ils aiment , & avec d'autant plus de délicatesse , que leur amour est détaché des sens ; que leur flamme est pure & subsiste d'elle même , sans que les desirs ou les dégoûts l'augmentent ou la diminuent.

### ERASTE.

Mais je m'étonne que sachant ce qui se passe dans mon cœur , vous me fassiez l'aveu de votre tendresse ; car enfin vous n'ignorez pas qu'il est rempli de la plus violente passion qu'un amant ait jamais pu ressentir.

### La SYLPHIDE.

Je suis une de ces trois Dames que



vous avez vues aux Tuilleries ; vous en aimez une.

## ERASTE.

Quoi ! ces Dames si charmantes sont des Sylphides ! eh peut-il y en avoir !

La Sylphide le prie de ne point faire comme le commun des hommes , qui doutent des choses , parce qu'ils ne les comprennent pas. Eraste la conjure de se montrer.

## La SYLPHIDE.

Je me rends & vais m'exposer à être la victime de votre obstination , allez aux Tuilleries , vous m'y verrez avec une des mes compagnes , ne m'y parlez point , & venez m'instruire ici de votre fort & du mien.

Eraste obéit & part. La Sylphide reste , & dit qu'Eraste ne trouvera aux Tuilleries que les deux Sylphides , ses amies , & que sans se commettre elle fera instruite de ses sentimens. Arlequin revient dans l'appartement de son Maître ; ne l'y trouvant point , il dit qu'il sera allé tenir compagnie au Sergent. La Gnomide survient & appelle Arlequin qui tremble de peur , ne voyant personne avec lui ; la Gnomide le rassure.

& lui fait l'aveu de sa tendresse , en lui disant qu'elle est une habitante de la terre , une Gnomide , qui éprise de ses charmes , a quitté sa patrie pour le rendre le plus heureux de tous les mortels ; elle lui dit qu'elle a de grands trésors à sa disposition , & qu'elle veut lui en faire part ; après quoi la Gnomide le quitte & l'assure qu'elle va prendre un corps & qu'elle s'offrira bientôt à ses yeux.

## ARLEQUIN.

Prenez-le bien joli , & sur-tout n'oubliez pas les trésors ; car sans cela je n'ai que faire de vous.

Erasme revient des Tuilleries , il est au désespoir de ce qu'il n'y a point vu l'objet qu'il adore. La Sylphide vaincue de l'amour d'Erasme , se rend visible , & paraît à ses yeux. Erasme transporté de joie , la reconnaît & l'assure de toute sa tendresse. Arlequin trouve les Sylphides fort jolies , mais il croit sa Gnomide bien plus belle , & la prie de paraître avec son teint de lys & de roses : la Gnomide se rend visible.

## ARLEQUIN.

Que vois-je ? C'est une taupe. Al-

lez ma mie, ce n'est point avec une pareille figure que l'on doit aspirer à ma possession. . . .

### La GNOMIDE.

Que je suis malheureuse d'être obligée d'étrangler un si joli petit homme. C'est notre coutume quand nous aimons un ingrat, nous l'étranglons d'abord.

Cette menace oblige Arlequin de se rendre, il lui demande les trésors qu'elle lui a promis. Dans le moment on voit sortir de la terre un vase rempli de richesses immenses. Arlequin ne résiste plus, & dit qu'il ne sera pas la première beauté que les richesses auront séduite.

### La SYLPHIDE, à *Erasfe*.

Je ne vous promets point de trésors, mais les douceurs que je vous promets vaudront bien les présens de la Gnomide: venez Erasfe, je vais dans l'instant vous transporter dans le palais dont vous devez être le maître.

La Gnomide s'abîme avec Arlequin. Le théâtre change & représente le palais de la Sylphide, il paraît placé dans les airs. Ce palais est rempli de Syl-

phes & de Sylphides, qui forment un divertissement qui finit par un Vaudeville.

Les trois Pièces, dont nous venons de donner l'extrait, composaient un Spectacle complet, dont Dominique & Romagnesi sont les Auteurs, & que le Public vit long-temps avec plaisir. Elles eurent trente - quatre représentations. La sylphide sur-tout fut aussi applaudie à la dernière qu'à la première fois ; c'est une des Pièces qui ont fait pendant long-temps les délices du Public & le fond du répertoire du Théâtre Italien.



## LE TRIOMPHE DE L'INTÉRÊT.

*Comédie en un acte , en vers libres , mêlée de Vaudevilles & suivie d'un Divertissement , 8 Novembre 1730. (1)*

### MERCURE.

C'EST ici le Palais que l'Intérêt habite ,  
Cette Idole du siècle à qui tout se soumet ,  
Qui fonde son pouvoir sur l'équité proscrite ,  
De tant de passions le mobile secret ,  
L'ame du monde enfin , & la source maudite  
De tout le mal qui s'y commet.

L'Intérêt arrive vêtu en riche Financier , il prie Mercure de le louer ;  
Mercure prend le ton ironique , que l'Intérêt reçoit comme de véritables louanges.

### L'INTÉRÊT.

On ne peut mieux louer.

### MERCURE.

N'en foyez pas plus vain ,  
Car mon encens critique ,

---

(1) Le théâtre représente le Palais de l'Intérêt.

Fait moins votre panégyrique ,  
Que le Procès du genre humain.

L'Intérêt porte son audace jusqu'à  
choisir Mercure pour son Substitut.

Toi cependant ici tu n'as qu'à recevoir  
Les mortels qui viendront révéler mon pou-  
voir ,  
Et me demander quelque grace ;  
Sers moi de Substitut , & remplis bien ma  
place.

Une jeune personne vient consulter  
l'Intérêt sur des vues de fortune , dont  
elle s'est fait un plan ; Mercure lui fait  
connaître son nouvel emploi de pre-  
mier Commis.

Je le double , & dans cette affaire ,  
Mercure seul vous conduira ,  
Comme Introduceur ordinaire  
Des Princesses de l'Opéra.

La jeune personne qui veut faire  
fortune au théâtre en tout bien & tout  
honneur , se regarde déjà comme une  
Actrice du premier ordre.

Au théâtre quelles délices !  
Sans cesse je reçois des applaudissemens ;



Dans les foyers des complimens ,

Et sans oublier les coulisses

Où l'on me conte cent douceurs.

Vous êtes , me dit l'un , la Reine des Actrices,

Et vous enlevez tous les cœurs.

Ah ! vous m'avez percé jusques au fond de  
l'ame ,

Ajoute un autre tout en pleurs.

Fanchon , unique objet de mes vives ardeurs ,

Vous m'attendrissez trop , finissez , je me  
pâme ,

S'écrie un Petit - Maître en ces instans fla-  
teurs ;

Grands Dieux ! quand elle songe à ce bon-  
heur extrême ,

Peu s'en faut que Fanchon ne se pâme elle-  
même.

Dans une autre scène Arlequin se  
présente à Mercure.

## ARLEQUIN.

Je suis un homme comme un autre.

Je bois , je mange , je dors bien ,

Je vis de peu de chose , & n'ai souci de rien.

Mercure lui demande s'il a beaucoup  
de joie.

Q ij

## ARLEQUIN.

J'en ai ma fourniture ,  
 Et de la bonne , & de la pure ,  
 Car je la tiens de la premiere main.

## MERCURE.

Au sein de l'indigence, eh ! qui vous la procure ?

## ARLEQUIN.

Belle demande ? La nature.  
 Elle m'a bâti de façon  
 Que tout me fait plaisir, & rien ne m'in-  
 quiere,  
 Je me passe de peu dans ma condition ,  
 Et je jouis d'une santé parfaite ,  
 Je puis me dire le garçon  
 De la meilleure pâte, en un mot, qu'elle ait  
 faite.

Mercure lui offre le choix de l'intérêt & de l'honneur, après lui avoir fait un portrait fidele de l'un & de l'autre ; mais Arlequin ne s'accomode d'aucun des deux, par cette raison, dit-il, que

*L'Intérêt est Normand , & l'Honneur est Gascon.*

Cette scène a passé pour un chef-

d'œuvre d'esprit ; cependant quand on considère que cet Arlequin se donne pour un Philosophe qui vit selon la nature , & qui paraît d'ailleurs un fort honnête homme , on est fort étonné de lui entendre dire :

Pour de l'honneur & pour de la vertu ,  
Tout bien calculé , j'en veux prendre  
Juste ce qu'il m'en faut pour n'être point  
pendu.

Voilà un sentiment bas , & très-indigne d'un honnête homme.

*Oderunt peccare boni virtutis amore ,*

*Oderunt peccare mali formidine pœnæ.*

On ajouta dans la suite une scène de Phedre & d'Hypolite , qu'on aurait pu oublier sans faire tort à l'ouvrage.

Cette Piece dans laquelle il y en a beaucoup d'autres agréablement écrites , est remplie d'une excellente critique , mais il ne serait pas possible de les extraire ; il vaut mieux renvoyer à la lecture de l'ouvrage même , que de le copier mot pour mot ; nous nous contenterons de dire que cette Comédie ingénieuse , qui est de Boissy , eut un très-grand succès , dont elle dut ce-

pendant une partie à des anecdotes arrivées depuis peu, & qu'on ne manqua pas d'y appliquer.

---

*Mort d'Alborgheti.*

Les Comédiens fermèrent leur théâtre le 4 & le 5 Janvier pour la mort d'Alborgheti leur camarade. Il était né à Venise; & avait toujours joué l'emploi de Pantalon avec beaucoup de succès en Italie, il n'en eut pas moins à son arrivée en France. Son jeu était naturel & plein d'action; il joignait à ses talens pour le théâtre, des mœurs irréprochables & beaucoup de vertu; mais son caractère un peu sévère lui faisait traiter quelquefois avec trop de dureté une épouse estimable. Un de ses amis, dans ses derniers momens, lui rappella les torts qu'il avait eus, il en convint avec lui, & voulut le charger de l'office de légataire universel dans son testament, à condition qu'il en userait bien avec sa femme. Cet ami refusa cet emploi, & le pria d'en charger Thomassin, son camarade, dont la probité était reconnue, & qui, en effet, après avoir fait consentir un frère d'Alborgheti à l'en-

tiere exécution du testament , en usa très-bien avec la veuve qui se loua beaucoup de ses bons procédés.

Alborgheti mourut le 4 Janvier , âgé de cinquante-cinq ans , & fut inhumé à Saint Eustache sa Paroisse.

---

B O L U S.

*Parodie de Brutus, en un acte en vers,  
24 Janvier 1731. (1)*

**P** LUSIEURS Médecins sont assis ,  
& Bolus leur adresse ainsi la parole.

B O L U S.

Illustres Médecins , dont les divines loix ,  
Disposent du salut des Peuples & des Rois ;  
Enfin notre ennemi commence à nous connaître ,  
Et cet Opérateur qui nous parlait en Maître ,  
Des fiers Chirurgiens le formidable appui ,  
Ce sot qui protégeait de plus grands sots que lui ,  
Qu'on a vu si long-tems sur les bords de la Seine ,

---

(1) La scène est dans l'Ecole de Médecine.

Exercer malgré nous une science vaine ;  
Exilé par l'Arrêt qu'obtint notre courroux ,  
Nous envoie un Frater pour traiter avec nous.  
La Sonde qu'il députe , en ce moment s'a-  
vance ,  
Comme un Ambassadeur il demande audience.  
Il est dans l'anti-chambre à croquer le mar-  
mot ,  
Voulez-vous lui parler , ou ne lui dire mot ?

## C O C L I C O L A .

Quoi qu'il vienne annoncer , quoi qu'on puisse  
en attendre ,  
Puisqu'il se porte bien , il ne faut point l'en-  
tendre ,  
Tel est mon sentiment, & notre auguste Corps  
Ne voit ses ennemis que malades ou morts.

Il conclut qu'il ne faut point lui par-  
ler ; mais Bolus n'est pas du même avis,  
& continue ainsi :

La Sonde croit peut-être aux enfans d'Hypo-  
crate  
Inspirer la pitié ; mais envain il s'en flatte.  
Nous avons tous juré de n'en jamais avoir ,  
Docteurs , c'est pour cela qu'il le faut rece-  
voir ;



Qu'il vienne contempler nos superbes her-  
mines ,

Et qu'il tremble à l'aspect de nos augustes  
mines.

Coclicola approuve l'avis de Bolus ,  
& ordonne que l'on introduise l'Envoyé  
des Chirurgiens.

Lafonde , Gascon , entre avec Si-  
rop , & commence ainsi :

Savante Faculté , qu'il m'est doux d'être admis  
Dans ce cercle fameux de sages ennemis.

L'ordre du grand Turquin , qui près de vous  
m'envoyé ,

N'a rien que d'agréable & fait toute ma joie ;  
Je viens offrir la paix à ces grands Médecins ,  
Du salut des mortels , arbitres Souverains ,  
Et dans ces lieux fumans de fréquentes fai-  
gnées ,

Qu'ils ont pendant l'hiver pour le rhume or-  
données.

Mais pour en revenir à mon Maître Tur-  
quin ,

Par où mérite-t-il cette fureur extrême ?

Et qui peut de ses droits le dépouiller ?

**B O L U S.**

Lui-même.

Q v

S'il ne s'en fut tenu qu'à l'opération ;  
Il n'aurait pas perdu notre protection.

## L A S O N D E.

Pourquoi le chicanner, le pourfuiyre aujour-  
d'hui,

Quand ceux qu'il a tués n'ont rien dit contre  
lui ?

Orgueilleux Médecins, quelle est votre ma-  
nie ?

N'ose-t-on s'affranchir de votre tyrannie ?

Un malade à nos soins n'ose-t-il recourir ?

N'est-il permis qu'à vous de le faire mou-  
rir ?

Bolus répond à Lasonde que ses  
pareils sont nés pour leur obéir, & in-  
digné des progrès de Turquin, il s'a-  
dresse ainsi à Esculape.

Si jamais parmi nous il se trouvait un traî-  
tre

Qui regretât Turquin, qui pût le reconnaî-  
tre ;

Que le perfide meure au milieu des tour-  
mens,

Et que son corps privé de nos médicamens,  
Languisse sans secours, & qu'au lieu d'émé-  
tique,

De la pierre infernale on lui fasse un topique.

Tous les Médecins se levent, jurent sur un grand livre, & Lafonde de son côté fait cet autre serment.

### L A S O N D E.

Et moi sur ces lancettes,  
Instrument bien plus sûr, sandis, que vos recettes,

Je vous jure la guerre au nom du grand Turquin,

Comme vous la jurez à tout le genre humain.

La scène délibérative finit, les Docteurs sortent & laissent Lafonde avec Sirop, auquel il demande le caractère de Massacra.

### S I R O P.

Incrédule à la fois, & sur la Pharmacie,

Et sur la Médecine, & sur la Chirurgie,

Il les détruit, les sert sans aucun fondement,

C'est un Pyrrhonien anté sur un Normand.

Massacra arrive, Lafonde lui apprend qu'il n'a pu rien gagner sur l'esprit des Médecins; il lui demande de quel œil Tetu voit l'injustice que les Médecins

lui font, en lui refusant le bonnet de Docteur. Massacra lui répond qu'il est tout plein de cette injure, & qu'il adore Tutie, la fille de Turquin.

## L A S O N D E.

Eh que ne parliez-vous ?  
Nous n'avions pas besoin de ce vain étalage, &c.

Il envoie Sirop chez Turquin ; & ils entrent tous deux chez Tutie pour pénétrer les secrets de son cœur.

Tutie apprend à Claudine sa Suivante qu'elle va bientôt partir, & que son pere l'a fait revenir pour lui donner un époux.

Tetu rentre, Tutie veut le fuir, mais elle ne peut s'y résoudre.

## T E T U.

Madame, pouvez-vous voir ici sans colere,  
L'ennemi déclaré de Monsieur votre pere.

Un grand Opérateur deviendra votre époux,  
C'est le seul Charlatan dont mon cœur soit jaloux.

Il se reproche de n'avoir pas plutôt déclaré sa passion à Tutie, qui lui répond.

Vous attendiez , Monsieur , pour me parler  
d'amour ,

Que de mon Hyménée on eut marqué le jour.

Elle sort. Massacra arrive & veut en-  
gager Tetu à entrer dans le parti de  
Turquin.

T E T U.

Que dis-tu ? Ce conseil est d'un fieffé maraut.

M A S S A C R A.

Vous ignorez sans doute  
Que déjà votre frere est de notre parti ?

T E T U.

A cette perfidie il aurait consenti !

Mais Lafonde paraît , adieu je me retire ;

Autre Maraut qui vient encor pour me sé-  
duire ;

Evitons les discours d'un fourbe mal-à-droit,  
Passons à l'intérêt , si tant est qu'il en soit.

Lafonde présente une lettre à Tutie  
de la part de Turquin.

T U T I E.

N'est-ce point une attrape ?

( elle lit. )

Je ne veux point troubler les jours de votre  
vie ,

Si vous aimez Tétu , j'en ferai votre époux ;  
Mais à condition que de la Chirurgie ,  
Il soutienne les droits & s'unisse avec nous.

Tutie reste avec Claudine & lui dit  
d'aller chercher promptement Tetu.  
Claudine sort pour exécuter ses ordres ;  
Tutie se livre à la joie , & Tetu arrive  
en lui adressant ces vers d'Oreste à  
Hermione, qui sont à-peu-près les mê-  
mes dans la Tragédie de Brutus.

Ah ! Madame , est-il vrai qu'une fois  
Je puisse en vous cherchant , obéir à vos  
loix ?

Avez-vous , en effet , souhaité ma personne ?

### TUTIE.

Vous me prenez sans doute ici pour Her-  
mione ,

Et pour parler ainsi que vous vous expri-  
mez.

### TETU.

Hé bien ?

### TUTIE.

Je veux savoir , Seigneur , si vous m'aimez.

Tout vous en assure , lui répond ten-  
drement Tetu , mon sort est en vos



main. Le mien dépend de vous, reprend Tutie.

Par cet heureux billet nos maux sont apaisés,

Seigneur, savez-vous lire?

T E T U.

Oui, Madame,

T U T I E.

Lisez.

Tetu prend la lettre & en la lisant change de visage: vous trouvez-vous mal, s'écrie Tutie?

T E T U.

Non, je me porte bien; Et puis vous épouser, mais je n'en ferai rien.

T U T I E.

Que prétendez-vous donc, Monsieur, faire de moi?

Je veux, répond Tetu, que vous deveniez la fille de Bolus. Tutie dit qu'elle se percera plutôt le cœur. Tetu ne pouvant résister à cette menace, consent de trahir Bolus & la Faculté.

Je ne le cache point, ce noir projet me choque,

La vertu le défend ; mais mon amour s'en  
mocque.

Tutie sort , Tetu reste & ordonne  
qu'on fasse venir Massacra , qui arrive  
bientôt , & lui apprend qu'il a fait une  
cabale dans un cabaret qu'on nomme  
la Porte-Royale & où Turquin les at-  
tend. Bolus arrive & dit à son fils d'al-  
ler guérir un malade , qui loge à la  
Porte-Royale , & de prévenir un Chi-  
rurgien qui doit l'aller traiter , Tetu ne  
peut cacher son trouble ; Coclicola ar-  
rive & prie Bolus de faire retirer son  
fils & Massacra ; ils sortent : Coclicola  
apprend à Bolus que les rebelles en-  
fans de la Faculté conspirent , & Fleu-  
rant , Apothicaire attaché à Bolus ,  
vient lui apprendre qu'il a découvert la  
conspiration.

Enfin j'ai découvert cette ligue fatale ,  
Ils étaient rassemblés à la Porte Royale.  
J'ai conduit avec moi vos fideles Bedeaux ,  
Qui portaient des bâtons en guise de fais-  
ceaux.  
J'apperçois Massacra , mon zèle me trans-  
porte ,  
Je le fais entourer soudain par mon escorte ;  
Ne pouvant plus cacher sa noire trahison ,

Il fouille dans sa poche , il en tire un poison ,  
Poison , qu'à vous Docteurs , il destinait peut-  
être ;

Et meurt en Médecin , quoiqu'indigne de  
l'être.

Bolus promet de punir les séditieux  
selon le serment qu'il en a fait , puis  
s'adressant à Fleurant.

O toi dont l'ignorance & l'aveugle destin ,  
Au lieu d'un Clistorel dût faire un Médecin ,  
Sois-le , prends ce bonnet , que ta tête le  
porte.

F L E U R A N T.

Je ne fais pas un mot de latin.

B O L U S.

Et qu'importe ?

Coclicola vient avec empressement  
présenter des tablettes à Bolus ; où les  
noms des conjurés sont écrits. Il lit le  
nom de Viperinus son fils , ensuite ce-  
lui de Tetu ; cependant il ne peut  
croire qu'ils soient coupables.

Pour me convaincre , il faut quelque chose de  
plus ;

Cela ne prouve rien , & l'on peut par malice ,

Avoir écrit son nom.

COCLICOLA.

Ecoutez l'autre indice.

Sans armes on l'a vu seul qui se promenait

Et qui ne parlait point , le fait est clair & net.

BOLUS.

Vous vous moquez de moi , quelle plaisante preuve !

Cette conviction est , ma foi , toute neuve.

COCLICOLA.

De plus Tutie.. . . .

BOLUS.

Eh bien , vous aura-t-elle dit ?

COCLICOLA.

Rien. Faut-il de sa mort vous faire le récit ?

Viendra-t-elle ici se tuer elle-même ?

Bolus l'en dispense & congédie les Médecins , qui lui envoient bientôt dire par Coclicola, que c'est à lui à prononcer le jugement de son fils. Il paraît & veut se jeter aux pieds de son pere.

T E T U.

... Permettez qu'un fils . . . .

B O L U S.

Alte là, traître.  
De deux fils que j'aimais, j'étais père peut-être,  
L'un ne l'est plus après sa noire trahison,  
M'en reste-t-il encor, dis, Tetu?

T E T U.

Ma foi non.

B O L U S.

Réponds donc à ton Juge, & non pas à ton  
pere.

Qu'avais-tu résolu?

T E T U.

Je n'ai résolu rien.

B O L U S.

Un tel discours renferme un sens impénétrable,  
N'ayant résolu rien, tu n'es donc pas coupable.  
Si je n'ai plus de fils, tu n'es pas innocent?

Ergo. . . ceci pour moi devient embarrassant.

Eh bien voici le fait , répond Tetu : Massacra & Lafonde par leurs mauvais discours , secondant les transports de Tutie , m'ont débauché pour un seul moment. Honorez-moi , continue-t-il , de vos embrassemens.

### B O L U S.

Pour te les refuser , serais-je assez barbare ? ...  
Qu'on mene de ce pas mon fils à Saint Lazare.

( *seul.* )

Ah ! puisqu'on me dictait un Arrêt si cruel ,  
On devait rendre au moins mon<sup>s</sup> fils plus criminel.

Coclicola s'avance , Bolus lui dit qu'on ne voit que lui , & lui demande s'il vient de la part des Médecins pour le complimenter ? Non , reprend-il , c'est pour vous garotter.

La sage Faculté , pour de bonnes raisons ,  
Vous envoie à l'instant aux Petites-Maisons.

### B O L U S.

Aux Petites-Maisons !



COCLICOLA.

Oui, vous dis-je, & pour cause.

BOLUS.

Rendons graces aux Dieux !

COCLICOLA.

C'est bien prendre la chose.

Cette Parodie de Brutus est de Dominique & de Romagnesi. Elle fut très-bien reçue du Public, & eut quinze représentations, même nombre que la Tragédie ; ce qui ne prouve cependant pas que l'une & l'autre soient d'un mérite égal ; mais ce qui montre au moins que l'on aime bien autant rire que pleurer.



## ARLEQUIN PHAETON.

*Parodie en un acte en prose , mêlée de  
Vaudevilles , 23 Février 1731. (1)*

**L**YBIE, fille de Merops , roi d'Égypte , ouvre la scène en regrettant son cœur qu'elle a perdu. Théone, fille de Protée, vient au même lieu , conduite par le même dessein ; elle ne cache point à Lybie qu'elle aime.

## THÉONE.

Il faut aimer pour éprouver

Le plaisir de rêver.

Avouez que vous en tenez aussi-bien  
que moi.

Le fils de Jupiter vous aime.

## LYBIE.

Je ne serais qu'à lui si j'étais à moi-même.

Mais vous êtes plus heureuse que  
moi , le fils du Soleil vous plaît , vous  
jouissez d'un plein repos.

---

(1) Le Théâtre représente la Mer dans le fond.

*Ensemble.*

Ah ! Madame Anroux ,  
Que l'Amour est fou ,  
Et qu'il fait de folles !  
Ah ! Madame Anroux ,  
Combien de paroles  
Ici perdons-nous !

Phaëton arrive tout rêveur , Théone  
lui fait des reproches , il lui répond :

La Reine tourne ici ses pas.

THÉONE.

C'est fort bien répondre.

Climène demande à Phaëton , son  
fils , quel est le sujet de son chagrin , &  
il lui apprend que c'est le choix que le  
Roi va faire d'Epaphus pour son Gen-  
dre & son Successeur. Il lui demande  
s'il n'est pas vrai qu'il soit le fils du So-  
leil ; Climène l'en assure.

PHAETON.

AIR : *Vous avez beau faire la fiere.*

Comment avez-vous pu faire

Pour engager votre foi ,

Et de vous , ma chere mere ,

Que pense notre bon Roi ?

Avez-vous passé pour neuve  
Dans l'esprit de ce butor ?

CLIMÈNE.

Il m'a prise comme veuve.

PHAËTON.

Mais le Soleil n'est pas mort.

Climène lui dit de se taire , & qu'il ne faut pas être ainsi un épilogueur.

Prothée paraît avec ses moutons , & Triton , frere de Climène , l'endort par une longue chanson. Lorsqu'il est réveillé , Triton veut se saisir de lui , mais il se change en âne , ensuite en cochon , puis en vendeur de ptisanne , il les arrose tous , & enfin en pluie de feu , afin , dit-il , de les sécher ; lorsqu'il est à bout de tous ses déguisemens , il reprend sa premiere forme , & prédit que le règne de Phaëton ne sera pas de longue durée.

Merops , suivi des Rois tributaires , déclare qu'il a fait choix de Phaëton pour lui succéder , & qu'il lui accorde sa fille.

Théone arrive & reproche à ce dernier son infidélité ; mais Phaëton tâche de la rassurer en lui jurant qu'il n'est point

point amoureux de Lybie, & qu'il n'épouse que ses ducats. Théone se retire en pleurant. Phaëton va rendre hommage à la Déesse Isis, & se persuade qu'elle le recevra à merveille, puisqu'elle est la mere de son Rival; mais lorsqu'il veut entrer, une Furie sort du Temple pour l'épouvanter.

Epaphus en sort, & lui demande ce qu'il prétend. Phaëton lui répond qu'il veut y entrer pour son argent.

EPAPHUS.

AIR: *Ami, ne parlons plus de guerre.*

Votre attente sera trompée.

PHAËTON.

Ça, commençons.

Par ôter chacun notre épée

En bons poltrons.

Ils ôtent leurs épées. Phaëton continue:

Voilà nos mesures bien prises,

Et nous pouvons

Nous dire toutes les sottises

Que nous voudrons.

EPAPHUS.

Songez que Jupiter est mon pere.

Tome III.

R

PHAETON.

Et qu'est-ce que cela me fait ? le Soleil est le mien.

Epaphus paraît en douter, & le plaisante sur sa naissance.

PHAETON.

Osez-vous attaquer ma gloire ?

EPAPHUS.

Défendez-là, si vous pouvez.

Aulieu de se battre, ils se quittent en se faisant de grandes révérences.

Celimene arrive, & Phaëton se plaint à elle, en pleurant, de l'insulte qu'Epaphus vient de lui faire ; elle le console & l'assure toujours que Phébus est son pere. En effet, des vents descendent & enlèvent Phaëton.

Le théâtre change & représente le Palais du Soleil. Il paraît assis sur un trône éclatant & environné des heures du jour, qui dansent & qui chantent les couplets suivans :

Je suis l'heure des rendez-vous ;

Aux doux instans je m'abandonne,

J'aime à tromper les jaloux,

C'est pour les Amans que je sonne,



Et jamais pour les époux.

2<sup>e</sup>. H E U R E.

Je suis l'heure des bons repas,  
Toujours la foule m'environne ;  
Que pour les Gascons j'ai d'appas,  
Quand par hasard pour eux je sonne !

3<sup>e</sup>. H E U R E.

Je suis l'heure des emplettes,  
Que l'on entend toujours carillonner.

4<sup>e</sup>. H E U R E.

Moi, celle de payer les dettes,  
On ne m'entend jamais sonner.

Le Soleil après avoir reconnu Phaëton pour son fils, lui dit que pour preuve de son affection paternelle, il n'a qu'à lui demander tout ce qu'il voudra, & que tout lui sera accordé. Il en jure par le Styx.

Effroyable serment,  
Que ne pourrait pas même enfreindre un Bas-Normand.

Phaëton demande à conduire le char de son pere, qui lui fait des observations prudentes ; mais Phaëton lui répond que ce n'est seulement que pour

aller de Paris à Chaillot. Le Soleil voyant qu'il ne peut faire abandonner à son fils son projet , il lui accorde sa demande.

## Le S O L E I L.

A I R : *A la santé de la folie.*

Allez répandre la lumière ,  
 Puissiez-vous dans votre carrière  
 Ne trouver aucune ornière  
 Qui vous fasse un mauvais tour ,  
 Allez répandre la lumière :  
 Nous vous donnons le bon jour.

Le théâtre représente une campagne  
 & un soleil levant.

## C L I M E N E.

A I R : *O réguingué.*

Mon fils , éclaire ses jaloux ,  
 C'est lui qui brille aux yeux de tous.

## M E R O P S.

Par quel courrier le savez-vous ?  
 Pour moi je ne saurais le croire.

## C L I M E N E.

On l'a vu de l'Observatoire.

Phaëton paraît dans le char de son

pere , & va haut & bas sans pouvoir  
conduire ses chevaux.

CLIMENE.

*AIR: Je ne suis pas si Diable.*

Quelle effroyable flâme  
Se répand dans les airs !

THÉONÉ.

La peur saisit mon ame ,  
Phaëton , tu te perds.  
Devais-tu , misérable ,  
Jouer un si gros jeu ?

MEROPS.

Quelle chaleur de Diable !  
Au feu , au feu.

Le CHŒUR.

Quelle chaleur de Diable !  
Au feu , au feu.

CLIMENE.

*AIR: Réjouissez-vous, bon Français.*

Peuples qui chantiez à l'instant ,  
Sa gloire & son sort éclatant ,  
Songez qu'il est très-ridicule  
De crier , parce qu'il vous brûle.

PHAETON, *dans son char.*

Arrêtez , Messieurs les Chevaux ,

Ces Animaux

N'ont point de bouche ,

Vous vous pressez trop ,

Hola , ho , dia , huriau.

J U P I T E R.

*A I R : Laissez-moi m'enivrer en paix.*

Malheureux , quel dégât tu fais !

On ne pourra plus boire au frais.

Culbute , culbute , culbute à jamais.

Il le foudroie , & tous crient : ah !  
que c'est bien fait.

Cette Parodie qui est de Dominique & Romagnesi , eut le même sort que l'Opéra , c'est-à-dire , qu'elle eut plus de succès qu'elle n'en méritait. Elle eut dix représentations avant Pâques , & fut encore reprise dans le courant de l'année ; elle fut faite à la sixième reprise de Phaëton , dont les paroles sont de Quinault , & la musique de Lulli.



*Mort de Rufca.*

Les Comédiens fermerent leur théâtre le premier Mars , à cause de la mort de la Signora Rufca, femme de Thomassin , connue au théâtre sous le nom de Violette. Elle était née à Boulogne en 1691 , & mourut à Paris le 28 Février 1731 : elle avait toujours joué les Soubrettes dans la Comédie Italienne avec plus de vivacité que de talent. Les Comédiens fermerent encore leur théâtre le 9 du même mois pour la clôture de Pâques , & le rouvrirent le 3 Avril par Timon le Misanthrope , & l'Isle des Esclaves.

Le 12 Mai suivant un ordre de la Police empêcha la premiere représentation du Dissipateur , & l'on ne joua point pendant trois jours. Cet événement imprévu empêcha les Comédiens de donner aucune nouveauté avant leur départ pour Fontainebleau , qui fut le 18 Juin , & leur retour le 13 Août.



---

## LE JE NE SAI QUOI.

*Comédie en un acte en vers, suivie  
d'un Divertissement, 10 Septembre  
1731. (1)*

**V**ENUS , Apollon & Momus cher-  
chent par-tout le Je ne sai quoi, qui est  
disparu ; ils regrettent sa perte , & se  
promettent de mettre tout en usage  
pour le retrouver.

### M O M U S.

Ce que j'y vois pour vous de plus triste aujourd'hui,

C'est que depuis le jour que ce Dieu s'est en-  
fui ,

L'ennui mortel a pris sa place ,

Et l'on bâille à Cythere aussi fort qu'au Par-  
nasse ;

L'Amour ne fait plus que languir ,

De vains amusemens on a beau le remplir ,

Le cœur demeure toujours vuide ,

Et l'ennui d'un vol rapide ,

Vient s'y nicher au milieu du plaisir.

---

(1) La scène est dans un désert.



Apollon & Vénus se flattent chacun  
de leur côté, de ramener le Je ne fai  
quoi, & de le fixer auprès d'eux.

M O M U S.

Des coquettes elle est la Reine,  
Il l'est des beaux-esprits,  
Je ne suis nullement surpris  
Si l'amour propre les entraîne.

Arlequin qui' est le Je ne fai quoi,  
arrive, & trouve Apollon & Vénus  
bien changés depuis qu'il ne les a vus;  
il reçoit fort mal leurs éloges & leurs  
caresses affectées, il les congédie brus-  
quement; mais comme il ne peut s'en  
défaire, il prend le parti de s'en aller.

APOLLON, *l'arrêtant.*

Arrêtez, charmant Je ne fai quoi,  
Nous avons traversé les airs, Vénus & moi,  
Pour venir vous rendre visite.

ARLEQUIN.

Adieu, je prends la fuite  
Dès qu'on court après moi.

Un Géometre qui ne peut com-  
prendre le Je ne fai quoi, prie Arle-  
quin, lorsqu'il sait que c'est lui, de lui  
permettre de l'analyser, ou du moins

R v

d'en prendre la profondeur & la surface.

## ARLEQUIN.

Je suis un don de la nature,  
Qu'on ne peut concevoir par l'art ni par le  
tems,

Et qu'on ne vit jamais briller dans la figure  
Ni dans le cabinet de Messieurs les Savans.

Un Petit-Maître succède au Géo-  
metre, & vient remercier Arlequin des  
présens dont il prétend qu'il l'a com-  
blé. Arlequin l'assure qu'il ne lui doit  
pas la moindre reconnoissance.

## ARLEQUIN.

Apprenez mieux à vous connaître,  
La nature jamais ne fit un Petit-Maître;  
Le plus aimable est toujours apprêté,  
Et c'est en le louant autant qu'il puisse l'être,  
Le chef-d'œuvre de l'art & de la vanité.

Un Officier Suisse est envoyé par  
Bacchus, ainsi que le Petit-Maître  
l'est par l'Amour, pour engager le Je  
ne sai quoi à revenir à leur suite.

## Le S U I S S E.

Il manque à mon moustache encor un acré-  
ment,

Qui de Monsir dépend ;

C'est que son petit main rempli de chentille,  
 lelle,

Li tonne un tour patin , & sti chene fai qu'est-  
 ce

Qui me rente charmant

Aux yeux de mon Maîtreſſe.

Il a une diſpute plaiſante avec le  
 Petit Maître , ſur lequel il prétend l'em-  
 porter ; mais Arlequin les met tous  
 deux d'accord , en diſant à l'un qu'il  
 fait trop l'aimable , & à l'autre qu'il ne  
 l'eſt pas aſſez.

Le Public féminin leur ſuccède ,  
 Arlequin le méconnaît d'abord.

ARLEQUIN.

Vous êtes le Public , vous ?

Le PUBLIC *féminin.*

Oui.

ARLEQUIN.

Le véritable ?

Le PUBLIC *féminin.*

Oui , je ſuis le Public délicat & choiſi ,

R vj

Qui détermine l'autre , & qui s'en voit suivi.

## ARLEQUIN

Le Public en cornette ! il est méconnaissable.

Le Public féminin se plaint au Je  
ne sai quoi qu'il ne goûte plus le plaisir  
depuis qu'il est disparu.

## ARLEQUIN.

Le plaisir me ressemble , il est un peu malin ,  
Quand on croit le tenir , il échappe soudain.

## Le PUBLIC féminin.

Ce qui me désespère ,  
Comme lui l'agrément affecte de me fuir ,  
J'ai de la peine à croire  
Que je ne puis me divertir.

A mon secours j'appelle l'art flatteur ,  
Pour ramener cet éclat séducteur ,  
Plus d'une habile main s'applique & s'étudie

De m'avoir rendu ma beauté ,  
On s'applaudit déjà , mon cœur en est flatté ,  
Quand par une boucle indocile ,  
Tout l'ouvrage est gâté ;

On fait pour la réduire un effort inutile ,  
J'y mets la main moi-même & n'y puis réus-  
sir ;

L'art me rend ridicule au lieu de m'embellir ,  
Et par malheur , la chose est sans remede.  
Le chagrin que j'en ai , me rend encor plus  
laide.

ARLEQUIN.

Vous méritez votre laideur ,  
Et c'est pour vous apprendre  
A vouloir employer l'artifice trompeur.

Le PUBLIC.

Pour mettre enfin le comble à ma mauvaise  
humeur,  
Un Abbé douxereux à force d'être tendre ,  
Précédé d'un Robin , & suivi d'un Auteur ,  
A ma toilette vient se rendre.

ARLEQUIN.

Quel amusant trio de toutes les façons !

Le PUBLIC.

L'Abbé m'endort en me prêchant fleurette ,  
Et l'Avocat m'assomme en plaidant ses rai-  
sons ;  
L'Auteur un peu moins sot , sans en être  
plus sage ,  
Se taît en m'offrant un ouvrage  
Qu'il s'empresse de publier.  
Je le lis ; mais je sens dès la première page ,

Quoiqu'on m'ait fait l'honneur de me le dé-  
dier ,

Et que de mon mérite il fasse l'étalage ,

Je sens qu'il n'a pas moins le don de m'en-  
nuyer.

Le Public féminin prétend qu'il n'é-  
prouve pas moins d'ennui au Spec-  
tacle.

### Le PUBLIC.

Je ne puis m'empêcher d'envier  
L'heureuse liberté dont jouit le Parterre ,  
Et l'avantage qu'a mon frere ,  
De siffler quand il veut pour se désennuyer.

### ARLEQUIN.

Si les Dames sifflaient en pleine Comédie ,  
J'irais exprès pour voir cela.  
Elles feraient, je crois, une mine jolie.

Le Public féminin passe ensuite en  
revue les promenades , les fêtes , &  
les soupers sur lesquels il ne manque  
pas d'exercer son humeur. Arlequin  
tâche de l'adoucir , & lui promet de  
revenir bien-tôt , à condition que l'art  
aura disparu.

### Le PUBLIC *féminin*.

A votre aspect l'ennui va disparaître ,



Les graces vont s'y rétablir,  
Et tous les plaisirs vont renaître ;  
Quel favorable changement !  
L'Abbé va devenir piquant,  
Le Financier , léger , aimable ,  
Le Robin, amusant & railleur agréable ,  
L'Auteur, plein d'agrément,  
Et jusqu'à mon mari, tout va m'être char-  
mant.

Un Acteur Français vient à son tour  
prier le Je ne sai quoi de lui être fa-  
vorable.

### L' A C T E U R.

Une juste fureur de mon ame s'empare ,  
Je jette mon chapeau & descends au tartare ,  
Je marche à la lueur du flambeau d'Alecton ,  
J'embrasse Proserpine en dépit de Pluton.

### A R L E Q U I N.

Dites-moi, Roi des foux , pourquoi tout ce  
tapage ?

Pourquoi vous tourmenter avec tant de fu-  
reur ?

### L' A C T E U R.

Pour exciter en vous une noble terreur.

## ARLEQUIN.

Que la peste t'étouffe avec ce bruit terrible !  
Tu n'excites en moi qu'un mal de tête horrible.

## L'ACTEUR.

Applaudissez du moins à mes gestes choisis,  
Et de mon jeu muet, sentez bien tout le prix ;  
Vous vous armez envain d'un front sauvage & rude,  
Vous ne sauriez tenir contre cette attitude.

## ARLEQUIN.

Campé de la manière , ô Prince sans égal,  
Il ne vous manque plus vraiment qu'un piédestal.

L'Acteur voyant qu'il n'a pas pu séduire le Je ne sais quoi , ni par ses gestes , ni par sa fureur , essaye de l'attendrir par une Scène touchante , à la fin de laquelle le Je ne sais quoi lui répond :

Prince , n'avez-vous rien à me dire de plus ?

## L'ACTEUR.

Non , d'en avoir tant dit , je suis même confus.

Il se retire en prononçant cette im-  
précation :

Je vais , dit-il ,

Remplir tous nos Etats , des horreurs que je  
sens ,

Pour premiere victime , immoler le bon sens ,  
Et signalant mes coups par des débris illus-  
tres ,

Poignarder le Souffleur & briser tous les lustres.

Une Danseuse & un Musicien ne  
sont pas mieux reçus que l'Acteur ;  
mais Silvia paraît & plaît d'abord à  
Arlequin à qui elle apporte un brevet  
de la Calotte de la part de Momus.  
Son air naïf & enjoué le détermine en  
sa faveur , & sa victoire est complète.

### ARLEQUIN.

J'irai partout en votre compagnie ,

Et l'on nous verra , vous & moi ,

Ce soir même à la Comédie ;

A tous les cœurs je donnerai la loi ,

On vous applaudira sans cesse ,

Moi je serai Je ne sai quoi ,

Et vous serez je ne sai qu'est-ce.

Momus , qui a eu recours à Silvia  
pour ramener le Je ne sai quoi dans

Paris , s'applaudit de sa ruse , & ordonne qu'on célèbre son retour.

Le théâtre change & représente une sale ornée de tout ce qui peut caractériser l'agrément & la folie réunis ensemble.

On mene en triomphe Arlequin avec Silvia. Tous les Officiers de la Calotte vont leur rendre hommage , & présentent la Marotte à Arlequin qui la reçoit comiquement. On forme des Danses agréables , & la Piece finit par le Vaudeville suivant.

### *V A U D E V I L L E .*

A l'Univers rendons justice ,  
En dépit même qu'il en ait ,  
De quelque façon qu'on agisse ,  
On est digne du brevet.

Que la marotte  
Passe soudain  
De main en main ;  
Que la calotte  
Couvre la tête falotte  
Du genre humain.



Un Noble mange , pour paraître ,  
Principal & revenus.

Un riche heureux, s'il voulait l'être,  
Meurt de faim sur ses écus.

Que la marotte, &c.



Un Pédant né désagréable,  
Prétend faire le galant :  
Un Marquis ignorant, aimable,  
Veut se donner pour Savant.

Que la marotte, &c.



Cette ingénieuse Comédie, qui est de Boissi, eut quatorze représentations; elle méritoit ce succès indépendamment de la circonstance qui y donna lieu. Je ne crois pas avoir besoin de rappeler l'histoire de la Calotte qui a fait l'amusement de la France, comme les Pantins l'ont fait depuis, & comme le font aujourd'hui les querelles des Philosophes.



---

*Mort de Rauzini.*

Jacques Rauzini , originaire de Naples , était un Intrus dans la troupe des Comédiens Italiens. Cent pistolles qu'il donna à celui qui avait été chargé de la part de Lelio d'envoyer un bon Scaramouche , firent obtenir la préférence à Rauzini , qui n'était qu'un très-médiocre Comédien , & qui avait été Huissier de la Vicairerie de Naples. Il aimait le jeu , le faste & la dépense : il avait pris un carrosse , tenu table ouverte , par conséquent fait beaucoup de dettes. Riccoboni le pere fut obligé de solliciter un ordre de la Cour , qu'il obtint pour arrêter les poursuites des Créanciers de son Camarade ; mais comme il était plein de probité , il obligea Rauzini de leur céder les trois quarts de sa part ; ce qui fut exécuté jusqu'à la mort de ce Comédien , qu'une attaque d'apoplexie surprit dans l'Eglise de Saint-Eustache , où il mourut le 24 Octobre , & fut enterré le lendemain aux frais de la Troupe , qui se chargea de ses funérailles.



## L E P H E N I X.

*Comédie en un acte en vers libres ,  
suivie d'un Divertissement , 5 No-  
vembre 1731. (1)*

**I**SABELLE ayant appris que Cinthio son mari a fait naufrage , le croit mort , & se retire dans un Château pour y passer le reste de ses jours ; mais après une longue absence , il revient suivi d'Arlequin son valet. Blaise son Jardinier le prend pour un revenant ; mais enfin rassuré & convaincu que c'est son Maître , il lui apprend que sa femme a fait divorce avec le monde , pour se livrer toute entiere à la douleur que sa mort prétendue lui cause. Cinthio n'est pas tout-à-fait content de cette marque d'amour & de fidélité , il veut mettre le cœur d'Isabelle à de nouvelles épreuves : il ordonne au Jardinier de tenir son retour secret , & prie Mario , son ami & son compagnon de voyage de se travestir en Prince, & de mettre tout en usage pour tenter

---

(1) La scène est dans le Château d'Isabelle.

la fidélité de son épouse. Mario blâme sa défiance , & ne consent qu'à regret à jouer le personnage qu'il lui propose ; il s'y résout enfin , il se présente à Isabelle avec toute la magnificence qui doit accompagner le rang qu'il se donne. Il fait étaler à ses yeux tout ce que la fortune peut avoir de plus séduisant ; tous les gens du village viennent voir les trésors du Prince Mario , parmi lesquels voici ce qu'il y a de plus remarquable.

ROSETTE, *tenant une pomme d'or  
enrichie de pierreries.*

Rien n'est si beau que cette pomme d'or.

TRIVÉLIN.

Je le crois bien , elle est l'ouvrage  
D'un Enchanteur habile & sage ,  
Il l'a faite pour les époux  
Qui vivront sans querelles ;  
Il l'a faite aussi pour les belles  
Qui verront sans dépit jaloux ,  
Des objets plus aimables qu'elles.

ARLEQUIN.

Cet article est un tour de Contrebandier fin ,  
Qui veut frauder les droits du Bureau féminin.

TRIVELIN.

*Item*, pour les amis dans le malheur fideles ,

*Item*, pour les Savans exempts de vanité ,

Pour les Robins que la finance

N'engage pas à véxer l'innocence ,

Plus , pour les Médecins qui rendent la santé ,

Plus , pour l'Amant dont la félicité

Ne fatigue pas la constance.

ARLEQUIN.

Pour finir , ajoutons , un compte parfait ,

Un *item* pour le Petit- Maître ,

Qui ne se vante pas de ce qu'il n'a point  
fait.

ROSETTE, *tenant une Médaille.*

A quoi , parmi ces bijoux rares ,

Sert cette Médaille , où je voi

Tant de caractères bizarres ?

TRIVELIN.

C'est un beau talisman , ma foi !

Sa propriété souveraine

Recrépit l'austere pudeur ,

Et sur l'affront qui suit une tendre fredaine ,

Répand une couche d'honneur.

Mario presse Isabelle d'une maniere

d'autant plus persuasive que la feinte ; chez lui est devenue une vérité. Rien n'ébranle la fidélité de cette épouse ; il en rend un bon compte à son ami , & après lui avoir avoué qu'il est véritablement devenu amoureux de sa femme , il lui conseille de s'en tenir à une épreuve si forte , & le prie de trouver bon qu'il le quitte pour toujours , pour se guérir par l'absence des impressions que les charmes d'Isabelle ont fait sur son cœur ; Cinthio n'est pas encore satisfait ; il veut faire une dernière tentative , il se travestit en Corsaire , & prétend obtenir par la force ce qu'on a refusé à l'amour & au rang prétendu de Mario. Enfin cette dernière a le sort de la précédente , & Cinthio satisfait , se découvre à sa femme ; la Piece finit par un divertissement de Matelots , & par les Couplets suivans.

Femme , dont la persévérance  
Brave les caprices du sort ,  
Et qui pour un époux que lui ravit la mort ,  
Brûle toujours avec constance ,  
C'est un phénix , c'est un oiseau charmant ;  
Mais on le trouve rarement.

Mari

Mari qui pour sa tourterelle,  
Montre un attachement parfait,  
Et qui fasse éclater dans l'époux satisfait,  
Les transports de l'Amant fidele.  
C'est un phénix, &c.



Fillette, tendre sans faiblesse,  
Vertueuse sans dureté,  
Et qui joigne à l'éclat d'une extrême beauté,  
Un cœur plein de délicatesse.  
C'est un phénix, &c.



Ami, dont la main secourable  
Nous soutienne dans nos malheurs,  
Et qui mette sa gloire à calmer les douleurs  
Dont la fortune nous accable.  
C'est un phénix, &c.



Courtisan, dont le cœur sincere  
S'explique avec naïveté,  
Et qui n'ose jamais couvrir la vérité  
D'un fard honteux & mercenaire.  
C'est un phénix, &c.



Le sujet de cette Piece est roma-  
nesque. L'intrigue commune, & le  
*Tome III.* S

style très-négligé ; d'ailleurs la seconde épreuve que Cinthio fait subir à Isabelle , est bien plus faible & moins intéressante que la première , l'Auteur lui-même n'a pu se le dissimuler : mais il en avait besoin pour son dénouement. Cette Comédie est de Duperon de Castéra , ce fut sa première , & le Public voulut l'encourager sans doute en y venant pendant dix représentations.





---

LA VÉRITÉ FABULISTE.

*Comédie en un acte en prose, mêlée  
de fables en vers, avec cette épi-  
graphe.*

---

*Sic temperat ignes blandâ luce micans.*

---

27 Décembre 1731. (1)

LA Vérité dit à Mercure qu'elle ne veut plus rester dans cette solitude depuis qu'elle a appris les désordres où les hommes sont livrés, elle veut encore se présenter à leurs yeux pour tâcher de les ramener. Mercure lui observe la difficulté, & peut-être l'inutilité de cette démarche. La vérité lui répond qu'elle ne se présentera pas nue comme autrefois, qu'elle saura s'envelopper d'un voile à travers lequel elle pourra leur faire voir leurs erreurs. Elle prétend que de cette ma-

---

(1) La scène est dans un bois consacré à la Vérité.

niere on peut offrir la vérité aux Monarques , même les plus absolus. Ce qu'elle prouve par la Fable suivante.

Le SULTAN & le VISIR, *fable.*

Un Sultan furieux portait partout la guerre ,  
Et n'était pas content si les lointains climats  
Ne sentaient l'effort de son bras ;

Il ravageait sa propre terre ,  
Ruinaît ses propres Etats ,

Son Visir déplorait ce funeste ravage ,  
Sans oser lui rien témoigner ;

Et quand il l'aurait fait , qu'aurait-il pu gagner ?

Il ne l'eût qu'aigri davantage.

Il arriva pourtant un jour

Que tous deux étant à la chasse ,

Et loin du reste de la Cour ,

Le Visir s'avisa d'un tour ,

Qui sçut colorer son audace.

Sire , je fais , dit-il , la langue des oiseaux ,

Rossignols , fauvettes , moineaux ,

J'entends clairement leur langage ;

Un habile Dervis , Cabaliste & demi ,

Honnête-homme & fort mon ami ,

M'a procuré cet avantage.

Si votre Majesté veut en voir des effets ,

Ses vœux vont être satisfaits.

Le Sultan à cette merveille,

Prêtait une attentive oreille.

Le soir en s'en allant, ils virent deux hiboux ;

Perchés sur un arbre en présence ;

Hé bien, Visir, nous direz-vous,

De ces deux animaux quelle est la conférence ?

Le Visir s'approcha de l'arbre, & quelque tems

Fit semblant d'écouter ce qu'ils paraissaient dire,

Puis rejoignant son Maître, ah ! Sire,

Je ne redirai point ce que ces insolens,

Sur Votre Majesté viennent de faire entendre.

Parle, dit le Sultan, & ne me cache rien,

Mot pour mot je veux tout apprendre,

Hé bien, dit le Visir, voici leur entretien.

Ils parlent d'unir leur famille,

L'un est pere d'un fils, & l'autre d'une fille,

Qu'ils veulent ensemble établir ;

Et voici ce que l'un disait à l'autre pere :

Ecoutez, je prétends mon frere,

Que nos enfans soient bien, qu'ils ne puissent faillir,

Et pour que leur état soit durable & tranquille,

Je n'accorderai rien si vous ne leur donnez

Trente villages ruinés ,

Item , quelque petite ville.

Oh ! frere , a répondu l'autre hibou , d'accord ;

Cinq cent si vous voulez , allez , je vous proteste ,

Que si le Sultan vit , nous en aurons de reste ,

Il est pour les hiboux , d'un merveilleux rapport ,

Que son regne soit long , nous aurons pour aziles ,

Tous les Villages & les Villes.

Le Sultan avait de l'esprit ,

Il sentit bien le trait , & le mit à profit.

Mercure se rend aux raisons de la vérité , & lui promet d'aller apprendre aux Mortels qu'elle a banni sa rigueur , & qu'ils trouveront dans la douceur de ses conseils , des moyens infailibles pour devenir heureux.

Cette nouvelle favorable ne tarde pas à être annoncée par Mercure. Un instant après son départ on voit arriver un de ses Gentilshommes de Province qui passent leur vie à tourmenter leurs Vassaux. Il est conduit par un ami qui prie la Vérité de lui faire

connaître ses torts ; ce qu'elle fait par la fable suivante , dans laquelle elle lui offre l'histoire d'un Lion furieux qui annonce ses ordres par ses rugissemens , & qui dévorait ses Sujets au lieu de les gouverner. Un Renard trouva le moyen de le punir de sa cruauté , il s'y prit de la maniere suivante :

Sire , dit-il , votre pouvoir suprême  
Doit par tout l'univers , vous faire respecter  
A l'égal de Jupiter même ;  
Je fai pourtant qu'on y veut attenter ,  
Et je ne puis plus vous le taire ;  
Certain animal téméraire  
Vient roder autour de ces bois ,  
Et voulant s'ériger en Maître de la terre ,  
Il doit vous déclarer la guerre ,  
Et vous faire subir ses loix.  
Je ne fais pas trop bien encor comme on le  
nomme ,  
Je crois pourtant qu'on l'appelle homme ;  
Mais je l'ai vu tout comme je vous vois ,  
Il s'est même deux fois approché de l'enceinte ,  
Où Votre Majesté repose quelquefois ,  
Et même votre garde a marqué de la crainte :  
Misérables Sujets , dit le Lyon en feu ,  
Je dois seul , il est vrai , suffire à ma défense ;  
Mais c'est assez , viens me montrer le lieu ,

Où de mon ennemi je puis tirer vengeance.

Mais je vois l'homme enfin ; serviteur , je  
vous laisse.

C'était un Chasseur très-adroit ,  
Bien monté , bien armé , plein de force &  
d'audace ,

Qui d'un dard lancé ferme & droit ,  
Etend le Lyon sur la place.

Quelle atteinte , dit le Lyon !

Ma puissance est évanouie ,

L'homme est le maître de ma vie ,

Je le confesse à ma confusion.

Méchans , sachez donc vous connaître ,

Il n'en est point qui dans l'occasion ,

Ne puisse rencontrer son maître.

### Le GENTIL-HOMME.

Ah ! Déesse , de quels traits de lu-  
mière mon esprit se sent frappé ! quelles  
graces j'ai à vous rendre !

L' A M I.

Quel triomphe pour l'amitié !

La VÉRITÉ , à l'amî.

Le piege où vous avez conduit le  
Lion ne lui fera que salutaire... Allez ,  
Monsieur , retournez dans vos terres ,



& faites y votre bonheur de celui que vous procurerez aux autres.

Un Ambitieux succède au Gentilhomme brutal , & la vérité lui raconte inutilement la fable d'un Oiseau , qui après avoir passé des jours heureux & tranquilles dans une retraite écartée , voulut aller à la Cour. D'abord il trouva une grande abondance.

Le millet , le biscuit , rien ne fut épargné ;  
Mais pour quelqu'un né libre , & qui même a  
regné ,

Qu'est-ce qu'une cage dorée ?

Chaque esclave de la maison ,

Maint perroquet , mainte perruche ,

Lui cherche querelle & l'épluche ,

Tous jaloux du nouveau mignon ,

Il eut même plus d'un lardon

De la Pie & de la Guenuche ,

Est-ce tout ? Un chat du complot

Un beau matin en fit pâture :

A quoi le vieux matois donna telle tournure ,

Que le Maître n'en sonna mot.

( à l'ambitieux. )

Etes-vous curieux de pareille aventure ?

L'Apologue ne persuade point l'Ambitieux qui va tenter fortune , & à qui

succède une femme capricieuse , elle montre un de ces caracteres qu'un rien aigrit , & qu'un rien calme ; & elle est aimée d'un Amant qu'elle caresse & qu'elle défespère tour-à-tour. Comme son humeur n'est que momentanée , elle craint dans ses accès de raison que son Amant ne se lasse à la fin des tourmens qu'elle lui fait éprouver , & c'est pour le conserver qu'elle vient demander un conseil à la Vérité qui le lui donne de cette maniere.

Une corme brillante & fraîche ,  
D'une jeune fillette avait charmé les yeux ;  
Mais ce fruit qui semblait un fruit délicieux ,  
Au goût parut dur & revêché.

Quoi ! lui dit la fillette , un si beau coloris

Cache une amertume effroyable ?

Et pour te trouver agréable ,

Il faut que par le tems tes appas soient flétris !

Que ton injustice est extrême !

Lui répondit la Corme , eh ! n'es-tu pas de même.

Par l'effet seul de ton humeur ?

Te voila jeune , fraîche , belle ,

Ton Amant est tendre & fidele ,

Et loin d'avoir cette douceur

Qu'annonce de tes traits la grace naturelle ,

Tu n'as qu'amertume & qu'aigreur :

Crois-moi , n'attends pas que les rides

Amortissent ton apreté ,

Les injures du tems ne sont que trop rapides ,

C'est un cruel moyen de perdre sa fierté.

La Capricieuse promet de se bien souvenir de cette Fable à la Déesse , qui lui répond que ce n'est pas assez , qu'il faut encore en profiter.

La Vérité est encore visitée par un Chevalier de la Garonne qui la prie de lui apprendre à donner un air de vérité à ses gasconnades. On ne trouve dans cette scène que des choses déjà trop répétées , & la Fable qui la termine , ne mérite pas plus d'être rapportée.

Nous passerons à celle d'un Poète présenté à la Déesse par un Protecteur qui avoue que son crédit n'a pas toujours sauvé du naufrage les chef-d'œuvres de son Protégé. Si la Vérité a eu raison de se servir de l'Allégorie pour ne pas révolter la vanité humaine , c'est en cette occasion qu'elle doit en faire usage. Aussi l'employe-t-elle très-adroitement en parlant au Poète & au Protecteur. Voici comme elle s'adresse au premier. Un Oiselier avait pris un ros-

signol , & l'avait mis parmi d'autres oiseaux dont il avait déjà gâté le ramage naturel , en apprenant à l'un à siffler , à l'autre à parler.

Le lendemain dès le matin ,  
Sa troupe ailée avec emphase ,  
Fit bruire l'un son refrain ,  
Et l'autre sa méchante phrase ;  
Ce bruit du Rossignol redoubla le chagrin ,  
Il en fit à l'Aurore une plainte si tendre ,  
Que l'Oiselier dans le moment ,  
Vit les autres gosiers se taire pour l'entendre ;  
Lui-même fut saisi d'un doux ravissement.

L'Oiseau flatté de ce silence ,  
Fait encor de nouveaux efforts ,  
Et soutient ses divins accords ,  
D'une plus brillante cadence.  
Le Public vint en foule à ces concerts nouveaux ,  
Et le Marchand convint qu'avec sa tablature ,  
Il eut gâté des chants si beaux.  
Les plus parfaits accens sont ceux de la nature.

### Le PROTECTEUR.

Je vous garantis que Monsieur sera dans peu le Rossignol de votre Fable , je vais d'avance l'annoncer pour tel ,

& en même-temps dire merveille de vous.

## La VÉRITÉ.

Croyez-moi , Monsieur , attendez sur cela l'aveu du Public. Laissez-lui la liberté d'en juger , & retenez bien la Fable que je vais vous dire.

### L'AURORE & le COQ.

Un Coq au lever de l'Aurore ,  
Se signalait par ses clameurs ,  
La Déesse qui vient arroser de ses pleurs ,  
Les aimables présens de Flore ,  
Dit au Chantre importun , à quoi bon tous ces cris ?

Pourquoi troubles-tu mes mysteres ?  
J'annonce , dit le Coq , aux mortels endormis ,

Votre lever & leurs affaires ,  
Et d'ailleurs , en Sujets soumis ,  
Je vous rends par mes chants des hommages sinceres ;

Laisse , lui dit l'Aurore , & ma gloire & tes soins ,

Les mortels savent leurs besoins ,  
Leurs avides desirs les éveillent de reste ,  
Celui qui vit heureux , par toi le devient moins ,

Et le malheureux te déteste ;  
Quant à ma gloire je proteste  
Que j'y renonce pour jamais ,  
S'il faut la tenir de tes faits.  
J'en dis autant que la Déesse ,  
Vos clameurs me font tressaillir ,  
Je desire un laurier d'une plus noble espèce ,  
Le Public a le seul que je cherche à cueillir.

### Le PROTECTEUR.

Vous pouvez m'épargner cette comparaison ; mais je m'en vengerai , & Monsieur & moi nous allons faire une bonne brochure contre la Vérité fa-buliste.

Ils quittent la Vérité qui remarque qu'il est plus facile de détruire les vices, que de corriger les ridicules ; elle ne reste pas long-temps seule , elle est bientôt abordée par un Fastueux qui arrive avec toute sa suite , & qui vient demander une paix dont il ne sauroit jouir. La Vérité lui répond dans son langage ordinaire.

### Le CHATEAU & la FERME.

Sur la cime d'une montagne ,  
Qui commandait au loin une vaste campa-  
gne,



Un orgueilleux Château s'élevait dans les  
Cieux,

Les dehors présentaient aux yeux

Cette admirable architecture,

Dont la Grèce autrefois nous traça la struc-  
ture ;

Les dedans étaient pleins d'ornemens gra-  
cieux,

Tableaux choisis, belle sculpture,

Meubles galans & précieux,

Jardins fleuris & spacieux,

Où l'art faisait en Maître obéir la nature,

Art qui souvent la défigure,

Car le simple est toujours le mieux.

Là, dans le sein de la molesse,

Des habitans de toute espece,

Se renouvelaient nuit & jour,

Et venaient varier l'yvresse,

Ou de Bacchus ou de l'Amour.

Un Peuple de Valets, grand bruit & longue  
chere,

Faisaient qu'on n'y reposait guere.

Une Ferme au contraire, au bas de ce Vallon,

Se tenait humblement, & bordait la Prairie.

Un Cellier servait de Sallon,

Et le soir quand la Compagnie

Revenait du travail, un repas apprêté

Par la seule frugalité ,  
Répandait ce sommeil précieux pour la vie ,  
Qui tempere & qui fortifie ,  
Et dont jamais Château n'éprouva la bonté .  
Ici c'était la Laiterie ,  
Où régnait la fraîcheur avec la propreté ,  
Là , de nombreux Troupeaux dans une Berge-  
rie ,  
Qui faisaient du Pasteur toute la volupté ,  
Et dans la Cour l'espece utile  
De mainte & mainte volatile .  
Un soir le Château glorieux  
De représenter dans la fête  
Que l'on donnait à deux beaux yeux ,  
( Dont son Maître en payant avait fait la  
conquête )  
Voyait de toutes parts ses murs illuminés ,  
Attirer des Passans les regards étonnés ;  
Il contemple la Ferme , & d'un ton ironique ;  
Tu vas , dit - il , cacher aux yeux du Specta-  
teur ,  
L'éclat de mon ordre ionique .  
Tu m'offusques par ta hauteur ;  
Ferme , ma douce amie , es-tu si tyrannique ,  
Que tu veuilles toujours briller à mes dépens ?  
Superbe , lui répond la Ferme , je t'entends ;  
Plus que moi tu te crois illustre ,

Mais un faux orgueil te séduit ;  
Apprend que c'est à mon produit  
Que tu dois l'éclat de ton lustre.

Ces fertiles Guerets, qui les a cultivés ?  
Qui moissonne ces grains dont mes Granges  
sont pleines ?

Ton Maître & ses Valets labourent - ils mes  
plaines ?

Font-ils venir le vin dont ils sont abreuvés ?

C'est mon éternelle abondance

Qui fit jusqu'ici ton soutien ;

Mais ton fastueux entretien ,

De ton Maître & de toi fera la décadence.

Cette menace , hélas , eut bien-tôt son effet ,

Le Château fut mis en décret ,

Je crois qu'aisément on devine

Que cela veut dire en ruine ;

Tandis qu'en sa simplicité ,

Par un travail toujours utile ,

La Ferme acquit encor plus de solidité ,

Et voulut bien donner azile

Au Maître du Château , dans son adversité.

### Le FASTUEUX.

Oh Ciel ! quelle image effrayante  
pour moi !

La VÉRITÉ.

Dites , consolante.

## MERCURE.

Eh bien Déesse , je viens favoir où vous en êtes ?

La VÉRITÉ.

Vous le voyez , ce Mortel était livré aux plus grandes erreurs , & il s'est rendu à la Vérité.

## MERCURE.

Je vous amene aussi les Sujets du Gentilhomme que vous avez corrigé ; ils viennent en foule vous rendre grace du changement de leur Seigneur.

La VÉRITÉ.

Qu'ils entrent , je les verrai avec plaisir.

## Le FASTUEUX.

Je veux me joindre à eux avec ma suite.

La VÉRITÉ, *au Public.*

C'est à vous maintenant , Messieurs , à prononcer

Sur la Vérité Fabuliste :

Approuvez-vous qu'elle persiste

Dans le genre nouveau qu'elle vient d'embrasser ?

Elle aurait bien encor d'autres Fables à faire,  
C'est à vous à l'encourager,  
Et nous avons dans cette affaire ;  
Moi , le seul désir de vous plaire,  
Vous , le droit de me corriger.

On ajouta à la sixieme représentation de cette Piece , la Scène de l'Ambitieux dont nous avons parlé , & celle d'un Faux-Politique , qui ne mérite pas qu'on en parle.

Cet ouvrage dont de Launay est l'Auteur , ne peut pas être regardé comme une Comédie ; mais l'idée en est ingénieuse , le style en est naturel ; & les Fables que la Vérité y débite , méritent de sortir de sa bouche. Il est étonnant que l'Auteur n'y ait pas ajouté un vaudeville , il n'y a point de sujet plus capable de fournir des couplets remplis de finesse & de morale. Cette Piece fut jouée en même-temps que la Parodie d'Amadis , & eut ainsi qu'elle treize représentations.



---

## ARLEQUIN AMADIS.

*Parodie en un acte en prose , mêlée de  
Vaudevilles , 27 Novembre 1731. (1)*

**A**MADIS arrive avec Florestan son frere. Celui-ci lui demande la cause de sa tristesse.

A M A D I S.

A I R : *De l'Opéra.*

J'aime hélas ! c'est assez pour être malheureux.

Il ajoute qu'il aime Oriane , & qu'elle l'a condamné à ne le jamais revoir. Florestan lui représente qu'il doit se consoler avec la gloire.

A M A D I S.

A I R : *De tous les Capucins.*

J'ai choisi la gloire pour guide ,  
En marchant sur les pas d'Alcide ,  
Je cours imiter sa valeur ,  
Je n'imité que sa folie ,

---

(1) Le théâtre représente un Palais.



En cela seul j'ai le bonheur,

D'être sa fidelle copie. ]

Amadis se retire , Florestan reste ,  
& Corisande parait. Ils témoignent  
tous deux le plaisir qu'ils ont de se  
revoir. Oriane survient qui loue la fi-  
délité de Florestan , & se plaint de  
l'inconstance d'Amadis qui aime Brio-  
lanie. Florestan veut la désabuser en  
lui disant le couplet suivant,

AIR : *Tu n'as pas le pouvoir.*

Il est l'ennemi redouté

De l'infidélité ,

Et puisqu'il punit les ingrats ,

Sans doute il ne l'est pas.

### O R I A N E.

Vous contez une belle histoire ,

Ce Héros suivant son desir ,

Punit les ingrats pour sa gloire ,

Et les imite pour son plaisir.

Corisande annonce des Guerriers  
qui viennent se battre pour divertir  
Oriane. Cette Princesse demande qui  
les envoie ? A quoi on répond qu'on  
ne le fait pas.

## O R I A N E.

Eh bien on n'a qu'à les renvoyer, je ne veux point d'un divertissement anonyme. Suivez-moi.

Le théâtre change & représente une forêt dont les arbres sont chargés des dépouilles de ceux qu'Arcalaüs a vaincus. On y voit au milieu un grand pont. Arcabonne sœur d'Arcalaüs chante, sur l'air : *j'ai rêvé toute la nuit.*

Amour que veux-tu de moi,  
Mon cœur n'est pas fait pour toi,  
Je veux inspirer l'effroi,  
C'est-là mon emploi.

Amour que veux-tu de moi,  
Mon cœur n'est pas fait pour toi.

Arcalaüs arrive & demande à sa sœur quel est le sujet de sa mélancolie ?

## A R C A B O N N E.

AIR : *Ah ! Pierre, ah ! Pierre.*

Par sa vertu guerrière,  
Un Héros très-poli,  
Contre un monstre en colere,  
Un jour prit mon parti ;  
Mon frere, mon frere,  
J'étais morte sans lui.

ARCALAUS.

Bon, les Enchanteurs craignent-ils  
les monstres ?

ARCABONNE.

AIR : *Le masque tombe & l'on voit la Coquette.*

En rendant grace au vaillant personnage,  
Je m'informai de son nom vainement ;  
Mais remarquez le bel événement,  
Son casque tombe, & je vois son visage.

Arcalaüs l'invite à montrer plus de  
fermeté.

ARCABONNE.

Ah que le nom d'Amadis m'inspire  
de rage !

*Tous deux.*

AIR : *Lucas pour se gauffer de nous.*

Un jour pour se mocquer de nous,  
Le perfide assomma notre malheureux frere ;  
Mais à son tour il doit sentir nos coups :

Nos coups,

Livrons-nous à notre colere,

Ma chere,

Mon frere,

Oui, qu'il périsse le pendard,

Ah qu'il est doux d'exercer la vengeance !

Punissons plutôt que plus tard.  
 Pour nous mocquer de lui , frappons , frappons  
 sa pance ;  
 Frappons , morbleu , perçons à grands coups  
 de poignard.

## ARCALAUS.

Laissez-moi l'engager dans mes enchantemens.

Arcabonne se retire , Arcalaüs au son de la symphonie , forme avec sa baguette plusieurs cercles magiques , & dit voyant venir Amadis : il faut qu'il soit bien malheureux pour tomber ainsi dans les pièges que je lui dresse.

Amadis & Corisande se cherchent dans le bois : ils s'appellent & se reconnaissent.

ARCALAUS , *s'opposant au passage d'Amadis.*

AIR : *Du Chasseur.*

Ce passage est en ma puissance ;  
 Vois ce magnifique attelier ,  
 Il est le prix de ma vaillance ,  
 Je dépouille ici tout Guerrier.

AMADIS.

A M A D I S.

Voyez quelle insolence !

J'ai toujours passé sans payer,

Sur tous les Ponts de France.

A R C A L A U S.

Tu ne passeras pas sur celui-ci.

A M A D I S.

Nous allons voir.

Arcalaüs repousse Amadis ; Cori-  
fande demande du secours à celui-ci.  
Arcalaüs le fait saisir par des diables  
qui l'enlèvent. Amadis outré de colere  
rosse Arcalaüs.

Une troupe de Nymphes & de Ber-  
gers viennent former une danse pour  
enchanter Amadis , qui prend une  
Danseuse pour Oriane.

A M A D I S.

Tenez, mignonne, vous avez si bien  
danfé, que je vous fais présent de mon  
épée. Bon, je suis bien bête !

Et lon, lan, la,

Que fais-je là,

Est-ce avec cela

Qu'on régale les Danseuses ?

*Tome III.*

T

La Nimphe emmene Amadis avec elle. Le théâtre change & représente un Palais ruiné & des cachots.

Florestan, Corisande & les Captifs qui sortent de leurs cachots, se plaignent des maux qu'ils souffrent.

## CORISANDE.

AIR: *Tarare pompon.*

Sont-ce là les liens que l'Hymen nous prépare ?

Encor si l'on était dans la même prison,  
On pourrait ( sort barbare ! )  
Se faire une raison.  
Mettez-nous y.

## Le GÉOLIER.

Tarare

Pompon.

Arcabonne sous la figure d'un chat monstrueux, se rend dans la prison, & chante :

AIR: *On n'aime plus dans nos Forêts.*

Sortez, traînez ici vos fers,  
Cessez vos plaintes ennuyeuses.

## Les CAPTIFS.

Des maux que nous avons soufferts,



Terminez les rigueurs affreuses.

ARCABONNE, *d'un air doux.*

Vous allez cesser de souffrir,  
Mes enfans, vous allez mourir.

CORISANDE, *à Florestan.*

Avec vous la mort même  
A pour moi des appas.

FLORESTAN.

C'est aussi mon système.

ARCABONNE.

Ne vous le dis-je pas.

Florestan & Corisande chantent encore un duo très-langoureux.

ARCABONNE.

C'est trop entendre  
Ce maudit refrain,  
J'ai le cœur tendre,  
Il me met en train;  
C'est trop entendre  
Ce maudit refrain.

Arcabonne évoque l'ombre de son frere.

AIR: *Oh! oh! tourlouribo.*

Toi qui n'es plus qu'un reste de cendre,  
Oh! oh!

Dans ce noir tombeau,  
Reçois, & sans plus attendre,  
Oh! oh!

Le joli cadeau  
Du sang que je vais répandre.

L'OMBRE, *très-fort.*

Oh! oh! oh!  
Tourlouribo.

A R C A B O N N E.

Quel hurlement! Je jure, mon frere;  
que dans un instant vous ferez satisfait.

L' O M B R E.

'Tu vas trahir ton serment,  
Menteuse, menteuse,  
Tu vas trahir ton serment,  
Menteuse, en ce moment.

A R C A B O N N E.

Ne vous fâchez pas mon frere, j'ai juré, cela doit vous suffire.

## L' O M B R E.

A I R : *Je suis toujours prêt à danser.*

Ah ! tu vas trahir tes sermens ,  
Le jour me blesse , je retombe ,  
Le grand air me fait mal aux dents ,  
Je me trouve mieux dans ma tombe ,  
Tu me suivras dans peu de tems ,  
C'est aux Enfers que je t'attends ,  
Que je t'attends ,  
C'est aux Enfers que je t'attends.

## A R C A B O N N E.

Allez - y toujours devant.

On lui amene Amadis qu'elle veut immoler à sa vengeance ; mais elle le reconnaît aussitôt pour le Héros qui lui a sauvé la vie, les armes lui tombent des mains. Il n'est pas juste , dit-elle , que je tue un homme à qui j'ai tant d'obligation. Exigez la récompense de vos services , & j'y souscris.

Amadis demande qu'on donne la clef des champs à tous ces malheureux : il est dans l'instant obéi. Florestan , Corisande & tous les Captifs sont mis en liberté. Arcabonne dit à Amadis de la suivre.

A M A D I S.

Que j'aïlle seul avec vous ! je n'ose.

A R C A B O N N E.

Allons , marchez petit garçon.

A M A D I S.

*A I R : Tandis que je dresse.*

Elle veut me faire

La bonne Sorciere

Elle veut me faire

Payer leur rançon.

A R C A B O N N E.

Le joli garçon ,

Il est formé pour plaire !

A M A D I S.

Elle veut me faire

Payer leur rancon.

Les Captifs se réjouissent de sortir d'esclavage. Le théâtre change & représente la mer. Arcalaüs dit qu'il vient encore de faire un enchantement qui leur livre Oriane, & demande à sa sœur si elle a eu bien du plaisir à tuer Amadis.

Arcabonne soupire , & lui dit in-

généusement qu'elle a trouvé dans son ennemi même l'objet de son amour, & qu'à sa considération elle a donné la liberté à tous les Captifs. Mais elle change bien-tôt de pensée & ajoute :

Je sens que la fureur l'emporte sur l'amour : voici ma Rivale , vous allez voir tous les tours que je vais lui jouer.

Oriane paraît, Arcalaüs lui vient dire qu'il a vaincu ce vainqueur invincible , & que puisqu'elle le hait , elle doit être bien contente. Il fait venir Amadis qui paraît mort. Oriane se désespère.

O R I A N E.

A I R : *J'entends déjà le bruit des armes.*

J'entends Amadis qui m'appelle,  
Pour gage certain de ma foi ,  
Mon cher , dans la nuit éternelle ,  
Je me précipite avec toi.

( *Elle tombe évanouie.* )

A M A D I S , *sur un gazon.*

Ah ! ventrebleu , que ne vient-elle  
S'évanouir auprès de moi !

Arcalaüs & Arcabonne se réjouissent du désespoir de ces deux Amans.

Aussitôt on voit sur la mer un rocher enflammé, & ensuite la grande serpente d'où sort Urgande, avec plusieurs femmes qui sont avec elle.

ARCALAUS.

AIR: *Je ne suis flatteur ni menteur.*

D'où part ce spectacle nouveau ?

ARCABONNE.

D'un pouvoir plus grand que le nôtre.

ARCALAUS.

Est-ce un Serpent ? Est-ce un Vaisseau ?

ARCABONNE.

Non, non, ce n'est ni l'un ni l'autre.

ARCALAUS.

Ma sœur, qu'est-ce donc que cela ?

ARCABONNE.

Le magasin de l'Opéra.

Urgande enchante Arcabonne & Arcalaüs, & désenchante Oriane & Amadis, qu'elle emmene avec elle ; après avoir rendu à Arcabonne & à Arcalaüs l'usage de leurs sens. Ces derniers appellent les Démons de la terre à leur secours, qui combattent contre les



Démons de l'air , qui obligent ceux de la terre à leur céder la victoire. Arcalaüs & Arcabonne se retirent.

Le théâtre change & représente l'arc des loyaux Amans. Urgande conduit avec elle Oriane & Amadis qu'elle a raccommodés ensemble.

A M A D I S, à *Oriane*.

Si vous voulez je passerai sous l'arc des loyaux Amans , pour vous prouver ma fidélité,

U R G A N D E.

Non, non, cela serait trop ennuyeux, passons vite à la Chaconne.

Les loyaux Amans forment avec leurs Amantes une danse qui finit la Piece.

Cette parodie qui est de Domīnique & Romagnesi , eut douze représentations, & quoiqu'elle eût pu faire autant de plaisir à la lecture, les Auteurs n'ont pas jugé à propos de la faire imprimer ; elle fut faite à la sixieme reprise d'Amadis de Gaule , Tragédie lyrique , dont Quinault a fait les paroles & Lulli la musique.

T v

## D A N A U S.

*Tragi-Comédie en trois actes , en vers ,  
mélée d'intermedes comiques , & sui-  
vie d'un Divertissement , avec cette  
épigraphe.*

---

*Quidquid delirant Reges plectuntur achivi.*

Les passions des Rois font les malheurs  
des Peuples.

---

22 Janvier 1732. (I)

C R E O N ancien Capitaine du Roi Gelanor , & cru pere d'Argée , ouvre la Scène avec Ilas ancien Officier , aussi attaché au même Roi : ce dernier revient de l'exil que sa fidélité pour son Prince lui avait attiré.

Ces deux amis se retrouvent dans Argos après une longue absence , & dans le détail de leurs aventures , ils exposent le sujet de l'histoire de Gelanor & de Danaüs , celle d'Argée , son amour pour Hypermnestre , & le

---

(1) La scène est dans le Palais de Danaüs , & se passe pendant la nuit.

mariage de cette Princeſſe avec Lincée qui détruit toutes les eſpérances d'Argée.

Danaüs accompagné d'Antenor ſon confident. & ſacrificateur, apprend que ſes Neveux viennent d'être égorgés il ſe livre à tous les remords dont il eſt agité, rappelle à Antenor que ce ſont ſes conſeils qui l'ont déterminé à ces forfaits, il appréhende que le Soleil ne découvre bientôt à ſes Peuples les horreurs que les ténèbres de la nuit cachent encore; il prévoit que ſon frere va bientôt arriver avec toutes les forces de l'Egypte pour venger la mort de ſes fils, & il ajoute qu'il veut, eu couronnant la tendreſſe d'Argée qu'il a fait venir, oppoſer ſa valeur aux efforts d'Egiptus.

Argée arrive en effet, Danaüs lui apprend qu'il eſt prêt à le rendre heureux; ce jeune Prince en eſt fort ſurpris, parce qu'il ſait qu'Hypermneſtre eſt en ce moment dans les bras de ſon époux.

Danaüs lui rappelle l'hiſtoire de ſa vie & celle d'Egiptus, les raiſons qui le firent ſortir d'Egypte, celles de la haine qui étoit entre ſon frere & lui, & enfin comme il eſt parvenu au royaume

me d'Argos où il se voit encore menacé par de nouveaux périls.

Argée étonné de ce qu'il vient d'entendre, répond à Danaüs que l'alliance qu'il vient de contracter avec Egyptus le met au-dessus de tous les efforts que ses ennemis pourroient tenter. Danaüs lui apprend enfin que l'Oracle l'a menacé de périr par la main d'un de ses Neveux. Que c'est pour prévenir ce malheur que sous les noms de paix & d'Hyménée, il les a attirés dans Argos, & que ses filles viennent de les égorger tous.

Argée épouvanté, demande à Danaüs si Hypermnestre a été coupable d'un si noir attentat; Danaüs lui répond qu'il doit s'en féliciter, puisque c'est par ce moyen qu'elle lui rend son cœur.

Argée déteste encore dans un Monologue le crime de Danaus; il frémit de ce qu'il veut lui rendre une Amante teinte du sang de son époux. Il préfère la mort à un tel Hymen, & fait connaître toute l'horreur qu'il ressent pour Hypermnestre; elle arrive, & lui apprend qu'elle a sauvé son époux contre les ordres du Roi, elle dit à Argée qu'elle compte assez sur sa générosité pour le prier de sauver son rival.

Argée content de savoir que son Amante n'est point criminelle, se livre au plaisir de penser qu'elle est toujours digne de lui ; il lui promet de seconder sa vertu aux dépens de son amour & de sa vie , & part pour exécuter ce généreux dessein.

Le premier intermede est épisodique , & absolument détaché du sujet de la Piece : Arlequin & Euphrosine sa future épouse , viennent au lever de l'aurore , dans un bois consacré à l'Hymen. Le père d'Euphrosine choisit ce jour favorable déjà consacré par l'Hymen des Princes d'Egypte avec les filles de Danaüs. On se livre aux plaisirs , on chante , on danse ; mais dans le plus fort de la joie , la mere d'Euphrosine vient apprendre que les fils d'Egyptus ont été tués par leurs épouses. Arlequin fait divers lazzi de frayeur & prend la fuite.

Argée arrive au second acte , accompagné de Créon : ce Prince lit l'acte public , par lequel Gelanor le reconnaît pour son fils , Créon lui apprend les raisons qu'il a eu de lui cacher sa naissance , & l'exhorte à profiter du crime de Danaüs pour remonter sur le Trône ; il l'avertit que tous ses amis assiègent

les portes du Palais , & qu'ils n'attendent que lui pour punir le tyran.

Argée surmontant l'ambition , comme il a dompté son amour , répond à Créon que Danaüs n'a point eu de part à l'exil de son pere , qu'il doit toujours reconnaître en lui le pere d'Hypermnestre , & qu'il se déshonorerait en lui ravissant avec la vie les biens que ce Prince veut lui rendre avec son Amante.

Créon admire la grandeur d'ame d'Argée , & voulant le conserver pour le bien de sa patrie , il sort pour donner le signal de l'attaque.

Danaüs entre avec un Officier qui lui apprend que Lincée est échappé ; qu'on l'a vu escorté du seul Argée , & que le bruit se répand que ce dernier est le fils de Gelanor. Danaüs ordonne qu'on les arrête tous deux , qu'on cherche Hypermnestre , & frappé de ces circonstances , dès qu'il est seul il se livre à ses craintes & à ses remords.

Hypermnestre paraît. Son pere lui demande si son époux est mort , & cette Princesse lui répond fièrement qu'elle l'a sauvé. Danaüs furieux , lui demande quel prix elle attend de sa désobéissance , la mort , lui dit-elle. Danaüs la lui promet d'abord ; mais arrêté par



la crainte , il tâche adroitement de la séduire en lui faisant envisager que l'action généreuse dont elle s'applaudit , entraîne nécessairement la mort de son pere & les malheurs de sa Patrie , par les efforts qu'Egiptus ne manquera pas de tenter pour venger la mort de ses fils.

Antenor veut apprendre à Danaüs que son Palais est attaqué, sa Garde forcée , & que Lyncée est à la tête des Conjurés assemblés par les soins de Créon.

Hypermnestre allarmée du péril qui menace son pere, le conjure d'avoir recours à la valeur d'Argée ; Danaüs furieux , lui dit que pour épouvanter les rebelles , il va le faire immoler à leurs yeux , & qu'elle même va être sacrifiée sur l'autel des Eumenides. Il commande à ses Gardes de l'y traîner, & sort pour aller s'opposer aux rebelles.

Dans l'intermède du second acte , Arlequin tremblant de peur, paraît armé de toutes Pieces , & muni d'une bouteille de vin pour se rassurer. Il fait des réflexions poltrones, comiques & satyriques sur ce qui se passe en ce moment dans Argos ; mais tandis qu'il boit pour prendre courage , un bruit

de guerre & les clameurs des Soldats se font entendre , il veut prendre la fuite ; mais il en est empêché par l'entrée des Combattans qui arrivent de chaque côté du théâtre , & qui font un combat dans lequel le parti de Danaüs est vaincu , & celui d'Argée célèbre sa victoire par de nouvelles danses.

Un Soldat apperçoit Arlequin caché dans un coin du théâtre où il contrefait le mort. Il lui enlève sa bouteille , & l'oblige à le suivre au combat. Il témoigne sa peur d'une manière comique , & dit que s'il rencontre la victoire en chemin , qu'il ne manquera pas de la suivre.

Hypermetre ouvre la première Scène du troisième acte. Elle s'abandonne à sa douleur en songeant qu'Argée va être immolé pour elle , que son époux est armé & que son père va périr ; elle ne sait pour qui faire des vœux lorsqu'Idas arrive, il lui apprend qu'Argée est sauvé, & que tout a changé de face. La Princesse demande d'abord ce que son père & son époux sont devenus ; Idas qui les a laissés engagés dans le combat , ne peut lui apprendre rien de certain , sinon qu'Argée s'est avancé

avec précipitation & suivi d'un grand nombre de ses amis , il s'est mêlé parmi les combattans.

Hypermnestre craint d'abord que ce ne soit dans le dessein de se venger de son pere ; mais sa générosité la rassure. Elle ordonne à Idas d'aller rejoindre Danaüs dans un si grand péril.

Antenor arrive suivi d'une troupe supérieure qui se rend maître du Temple , & dit à la Princesse qu'elle doit expier par son sang l'infidélité qui cause son malheur. La Princesse se détermine généreusement à la mort. Elle se jette aux pieds de l'Autel pour être immolée. Antenor fait une invocation , & au moment qu'il leve le bras pour la frapper, Danaüs arrive blessé à mort , soutenu par Argée & par Créon , il dit qu'un sang plus criminel doit appaiser les Dieux , & ordonne aux Prêtres de sacrifier Antenor ; afin , dit-il , de finir sa vie par un trait de justice. Il apprend à Hypermnestre que son époux qui l'a blessé , est mort de sa main , & qu'Argée l'a retiré de celles qui alloient lui arracher ce reste de vie. Il dit enfin à sa fille qu'elle est libre par la mort de Lyncée. Il l'exhorte à épouser Argée , & il expire avec tous les re-

mords que ses crimes doivent lui causer.

Arlequin revient du combat & raconte ses exploits avec fierté ; Euphrosine sa Maîtresse le vient rejoindre , leur mariage s'acheve & termine la Piece par des danfes & par un vau-deville.

### Le PERE D'EUPHROSINE.

Ecoutez ce conseil , mon gendre ,  
L'Hymen est un joug bien pesant ,  
Pour l'adoucir , mon cher enfant ,  
Soyez toujours fidel & rendre ,  
Pour vous faire un heureux destin ,  
De peur que l'amour ne s'envole ,  
Tenez-vous tous les deux parole ,  
Et signez-la soir & matin.

Ce Poëme est de Delisle ; quoiqu'il soit conduit avec art , & écrit avec feu , il n'eut qu'un très-médiocre succès , & seulement trois représentations. Il est étonnant qu'avec de légers changemens , les Comédiens n'aient jamais essayé de remettre cette Piece qui est estimée des connoisseurs.



*Retour de Riccoboni.*

Riccoboni , sa femme & son fils revinrent d'Italie au mois de Novembre , sa femme rentra au théâtre & y fut accueillie avec beaucoup d'applaudissemens , ainsi que son fils qui y fut reçu d'abord à quart de part , & à part entière à la rentrée suivante ; mais Riccoboni pere ne voulut point absolument remonter sur le théâtre , & se refusa aux empressemens du Public , & aux sollicitations de ses Camarades.



---

## L'AUTEUR SUPERSTITIEUX.

*Prologue en vers, de la Comédie intitulée: la Critique, 8 Février 1732. (1)*

**C**LITANDRE, Auteur d'une Piece nouvelle, communique ainsi ses craintes à Damon son ami, qui tâche de combattre sa faiblesse superstitieuse.

### CLITANDRE.

L'intérêt, la gloire avec l'amour !

Ils m'occupent tous trois, & dans ce même  
jour

On juge mon affaire, on doit jouer ma  
Piece,

Et je suis sur le point d'épouser ma Maî-  
tresse. . . .

Tous mes sens sont émus d'une façon ter-  
rible

Pour l'intérêt, ami, j'y suis très-peu sensible,

Si je perds mon Procès comme je le crois fort,

Je m'en consolerais sans faire un grand effort.

---

(1) La scène se passe dans la Chambre de l'Auteur.



Pour l'amour & la gloire il n'en est pas de  
même ,

Tous deux me font sentir leur ascendant su-  
prême ,

Tous deux d'un feu pareil enflâment mon de-  
sir ,

Et font en même-tems ma peine & mon plai-  
sir.

Plaire à l'objet que j'aime & me voir son  
époux ,

Offre à mon cœur sensible un triomphe bien  
doux ;

Mais la crainte de perdre un bien si plein de  
charmes ,

Y porte au même instant les plus vives allar-  
mes ,

Par un brillant ouvrage assembler tout Paris ,

Réunir tous les goûts , charmer tous les es-  
prits ,

Malgré tous les efforts que tente la critique ,

Captiver par son art l'attention publique ,

Forcer deux mille mains d'applaudir à la fois ,

Et s'entendre louer d'une commune voix.

Présente à mon esprit la plus haute victoire ;

D'un Guerrier qui triomphe on égale la  
gloire ;

Mais si l'honneur est grand, le revers est affreux,

Du Parterre indigné, les cris tumultueux,  
La fureur qui maudit & l'Auteur & l'Ouvrage,  
La tristesse & l'ennui peints sur chaque visage,

Tous les brocards malins qu'on vous donne  
en sortant,

Et votre nom en butte aux mépris éclatans,

Le désert qui succede à la foule écartée  
Accablent à leur tour mon ame épouvantée.

Je crains de deux côtés d'avoir un sort fâcheux,

D'être Amant traversé comme Auteur malheureux.

Damon le rassure, l'encourage, &  
Clitandre continue ainsi :

Tout ce que vous direz ne servira de rien,  
Et pour finir le cours d'un pareil entretien,  
Né superstitieux je ne suis pas mon Maître,  
Je pense comme vous qu'il est honteux de  
l'être.

Ma raison me le dit, mais elle perd ses soins;

J'en sens le ridicule & ne le suis pas moins.

Contre les préjugés envain on se rébelle,

La superstition à l'homme est naturelle,

Et le hasard malin pour la fortifier,  
Se plaît incessamment à la justifier.

Clitandre paraît éprouver toutes les tranfes qui s'emparent d'un Poëte aux approches de la premiere représentation de son ouvrage , & toutes les allarmes d'un esprit livré à la superstition. Il donne un soufflet à son valet Arlequin qui l'aborde en sifflant, non pour le punir de son manque de respect, mais parce qu'il craint que ce coup de sifflet ne porte malheur à sa Piece. Il a aussi fait un songe qui l'inquiète beaucoup , & dont il fait un recit tragique, qu'il termine par ce vers parodié du songe de Thieste.

Et mon songe finit par trois coups de sifflets.



---

 LA CRITIQUE.

*Comédie en un acte en vers libres , suivie  
d'un Divertissement , 9 Février 1732.*

**A**POLLON & Thalie ouvrent la  
scène; la Muse commence ainsi.

Seigneur , malgré la brigue & la clameur pu-  
blique ,

Parmi les doctes sœurs , vous venez de pla-  
cer

La juste & la saine Critique.

Elle vient s'établir dans l'état poétique ,

Pour y maintenir l'ordre & pour le policer ,

Je ne saurais pour moi qui préside au comi-  
que ,

Et qui tiens de ses traits mon plus grand  
agrément ,

Donner à votre choix trop d'applaudissement ;

Quel bonheur de la voir gouverner le Par-  
nasse ,

Elle qui par le vrai se regle uniquement ,

Et ne fait à personne injustice ni grace !

**A P O L L O N.**

Dans le monde on a d'elle une autre opinion ;

Par

Par un injuste effet de la prévention,  
De tout le genre humain on la croit l'enne-  
mie ;  
On croit que sans égard & sans distinction,  
Elle condamne tout par une basse envie ;  
Pour détruire les faux portraits,  
Qu'a fait d'elle en tous lieux la noire calom-  
nie ,  
Il faut aux yeux de tous qu'elle se justifie,  
Et dévoile au grand jour ses véritables traits ;  
Chacun viendra lui rendre hommage,  
Et la féliciter sur ses honneurs nouveaux ,  
Elle doit faire voir que son goût toujours  
sage ,  
Sait approuver le vrai comme blâmer le  
faux ,  
Qu'elle reprend sans fiel, & que son badi-  
nage ,  
Sans blesser la personne, attaque les défauts.  
Elle ne prétend plus sur-tout qu'on la con-  
fonde  
Avec la Satire sa sœur ,  
Qui sous son nom s'affichant dans le monde,  
Lui fait partager sa noirceur.  
Elle sent trop qu'il est de son honneur ,  
De démasquer cette même Satire ,  
Qui, dans sa maligne fureur ,

Ne reprend point par le desir d'instruire ;  
Mais par le noir plaisir qu'elle prend à mé-  
dire,

Et de désavouer tous ces Auteurs obscurs ;

Dont la plume anonyme,

Jusques sur la vertu répand ses traits impurs ;

Et qu'inspire en secret sa sœur illégitime ;

Je dois moi-même les punir,

Et pour jamais bannir

Cette engeance coupable ;

Pour la gloire de l'art qu'elle rend mépri-  
sable.

Un certain Crisante , homme singu-  
lier , a entrepris un ouvrage dont il  
s'appaudit , & dont il fait part à Apol-  
lon. C'est la critique du Public.

### A P O L L O N.

Le projet est nouveau ; mais voudriez-vous  
bien

Et me détailler & m'apprendre

Ce que dans le Public vous trouvez à repren-  
dre ,

Soit dans ses actions , soit dans son entretien.

### C R I S A N T E.

Mille travers, mille bevuës ,



Son goût pour le clinquant dont il est le soutien ,  
Et pour la nouveauté qu'il porte jusqu'aux nues ,  
Ou qu'il mêt au-dessous de rien ,  
Car jamais il ne garde un milieu raisonnable ;  
Chez lui tout est divin ou tout est misérable.  
Sa fureur pour la mode & pour tout Charlatan ,  
Tous les usages foux dont il est partisan ,  
Toutes ses politesses fades ,  
Ses visites , ses embrassades ,  
Et ses saluts du premier jour de l'an ,  
Du Carnaval ses Mascarades  
Du Mardi gras son transport calotin  
Et son air sot le lendemain ,  
Son exercice aux Tuileries ,  
Ses caracols , ses lorgneries  
Aux Spectacles , ses flots , ses vertiges frêquens ,  
Ses battemens de mains donnés à contre-tems ,  
Toutes ses moucheriès ,  
Ses bâillemens , ses crachemens  
Aux endroits les plus beaux , les plus intéressans ,

Son ridicule étrange  
 De recevoir avidement  
 La plus insipide louange,  
 Et d'applaudir toujours le banal compliment,  
 Qu'on lui retourne incessamment;  
 Sa rage opiniâtre,  
 De crier presque à tout moment  
 Place aux Dames, place au théâtre;  
 Parlez plus haut, l'habit noir chapeau bas,  
 Paix M. l'Abbé, haut les bras,  
 Annoncez, *bis*, la capriole,  
 Et pour tout dire enfin, l'insupportable rôle  
 Qu'il fait, dès qu'*au Parterre il se trouve*  
*pressé.*  
 Ce qui révolte l'ame & fait hausser l'épaule  
 A tout homme de goût, à tout homme sensé. (1)

## A P O L L O N.

Vous peignez là la multitude,  
 Mere du tumulte & du bruit,  
 Que n'arrête aucun frein, que l'exemple séduit,  
 Qu'entraîne la coutume ou l'aveugle habitude

---

(1) Cette critique directement adressée au Public, est très-ingénieuse & très-juste; mais pour le persuader & le corriger, elle a eu besoin d'être soutenue par un détachement des Gardes Françaises.

Et non le vrai public que la raison conduit ,  
D'où part ce grand corps de lumière  
Qui me guide moi-même & sans cesse m'é-  
claire ,  
Ce public , en un mot , avec choix assemblé ,  
Tel qu'on le voit paraître  
Aux jeux d'un théâtre réglé ,  
Quand il écoute en sage & qu'il prononce en  
Maître ,  
Ses Arrêts qui le font si dignement connaître ,  
Et dont nul avant vous n'a jamais appelé.

La critique & la médifance person-  
nifiées paraissent sur la Scène , & la  
dernière félicite la première de son  
avénement, au Parnasse.

### La MÉDISANCE.

Madame , je prends part , comme votre pa-  
rente ,  
À votre fortune éclatante.

### La CRITIQUE.

Pardon , j'ai de la peine à remettre vos traits ;  
J'ai beau vous regarder de près.

### La MÉDISANCE.

J'ai pourtant avec vous assez de ressemblance ;  
La Critique ne devrait pas

Méconnaître la Médifance ,  
Et de moi dans le monde on fait assez de  
cas ,  
Pour m'avouer d'abord sans nulle répugnance.

### La CRITIQUE.

Si je vous méconnaiss , il n'est pas surprenant ,  
Le chemin que je tiens , est différent du  
vôtre ,  
La raison & le vrai me guident constamment ;  
Et vous plaidez le plus souvent  
Aux dépens de l'un & de l'autre.

Il y a encore beaucoup d'autres  
Scènes ingénieuses qu'on ne peut extraire , & que la forme de cet ouvrage  
ne permet pas de transcrire. Nous nous  
contenterons de donner le Vaudeville,  
qui mérite de l'être.

### VAUDEVILLE,

Le ton fait plus que le discours ,  
On se laisse prendre toujours  
Par les dehors frivoles ;  
Et dans le monde ainsi qu'à l'Opéra ,  
C'est l'air , ô gai lon la ,  
Qui fait passer les paroles.



Un Grand, priez-le d'un plaisir,  
S'excusera de vous servir  
Par des raisons frivoles,  
Et son refus encor vous charmera;  
C'est l'air, &c.



Dorante a seul le droit charmant  
De pouvoir dire impunément  
Les choses les plus folles,  
De ses discours, la plus sage rira;  
C'est l'air, &c.



Nous ennuyons avec bon sens;  
Une femme parlant rubans,  
Pompons & babioles,  
Plus qu'un Savant cent fois amusera;  
C'est l'air, &c.



Brusquez d'abord un jeune cœur,  
Vous allarmerez sa pudeur,  
Par vos manieres folles,  
Prenez un ton plus doux, il se rendra;  
C'est l'air, &c.



Cette Comédie à Scènes détachées  
fut très-applaudie & fort goûtée, ce  
V iv

qui arrive plus ordinairement à la critique qu'à l'apologie. Celle-ci est de M. de Boissi, ainsi que le Prologue qui la précède, & qui eurent l'un & l'autre treize représentations.

---

### DEBUT DE BENOZZI.

Bonaventure Benozzi Venitien & frere de la célèbre Silvia, debuta le 3 Mars pour les rôles de Scaramouche dans Colombine, Avocat pour & contre, Canevas de l'ancien Théâtre ; il fut accueilli du Public, & reçu au Théâtre Italien, sur lequel il joua depuis le rôle de Docteur.





## LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

*Comédie en trois actes en prose ,**12 Mars 1732.*

**H**ERMOCRATE, Philosophe, a élevé dès sa plus tendre enfance un jeune Prince opprimé, afin de le dérober au péril qui menaçait sa vie, s'il la passait dans l'état convenable à sa naissance. Léonide, jeune Princesse amoureuse de ce Prince, nommé Agis, se travestit & s'introduit chez Hermocrate sous le nom de Phocion. Le Philosophe a une sœur appelée Léontine, qui est d'une humeur encore plus austère que lui; mais le prétendu Phocion commence par la mettre dans ses intérêts, en lui faisant croire qu'il l'aime, & que c'est le bruit de ses perfections qui l'a attiré dans cette retraite.

L'austérité de la prude est d'abord effarouchée; elle ne saurait consentir à laisser entrer & demeurer chez elle un jeune homme dont elle est aimée; mais l'amour qui triomphe bientôt de son cœur lui fait insensiblement oublier ce qu'elle doit à sa gloire; elle promet à

son jeune Amant de faire consentir Hermocrate, son frere, à le recevoir chez lui, & à l'y souffrir quelques jours par droit d'hospitalité.

Ce premier obstacle vaincu, la Princesse Léonide n'a pas beaucoup de peine à lier un commerce d'amitié avec Agis son Amant. Cependant comme tout est suspect aux yeux d'Hermocrate, ce Philosophe qui craint toujours qu'Agis ne soit reconnu, ne peut consentir à recevoir Phocion dans sa retraite, ce qui jetterait ce dernier dans un nouvel embarras, si cet incident n'avait été prévu. Léonide a eu soin de se faire voir à Hermocrate dans la forêt prochaine sous les habits de son sexe, & ce Philosophe ne manque pas de la reconnaître malgré son déguisement.

Loin de lui en faire un mystere, Léonide apprend au Philosophe qu'elle n'a eu recours à ce travestissement, que pour se procurer le plaisir de le voir, & se livre à la douceur de son entretien, sans compromettre sa gloire; enfin elle joue aussi adroitement le rôle d'Amante sincere auprès du Philosophe, que celui d'Amant passionné auprès de sa sœur. La sagesse du bon

Hermocrate ne fait pas une plus longue résistance que l'austérité de Léontine, & la Princesse se voit également l'objet de l'amour de la Prude & de celui du Philosophe.

Il ne lui reste plus qu'à inspirer une égale passion à son cher Agis, elle se découvre à lui avec autant de bien-séance que de tendresse. L'amitié du jeune Prince se change facilement dans un sentiment plus tendre; il en éprouve un plus violent & moins agréable, lorsqu'il apprend qu'Hermocrate aime Léonide; mais ce sentiment jaloux n'est pas de longue durée, & ne sert qu'à prouver à la Princesse, que la passion d'Agis n'est pas moins vive que la sienne.

Léonide pour écarter le Philosophe & sa sœur, leur dit de l'aller attendre à Athènes, où elle doit les épouser solennellement; ils se font une confiance réciproque de leur amour qu'ils cessent d'envisager comme une faiblesse. Léontine nomme son vainqueur au Philosophe, qui ne lui répond que par un grand éclat de rire; il lui dit que Phocion est une fille, & que c'est l'amour qu'elle a pour lui qui l'a obligée à déguiser son sexe; mais le pau-

vre Philosophe est confondu à son tour, quand il apprend de la bouche d'Agis, que c'est lui qui est l'Amant favorisé & qui doit devenir son heureux époux. Hermocrate a beau vouloir s'y opposer & prendre le ton de Maître; on vient lui dire que sa maison est entourée de soldats, commandés par le Capitaine des Gardes de la Princesse. Léonide vient, se fait reconnaître pour la Princesse de Sparte, & rend à son cher Agis, fils de Cléomene, le trône que son pere avait usurpé sur lui.

Cette Comédie qui est de M. de Marivaux, n'eut aucun succès quoique bien intriguée, purement écrite, & vivement dialoguée; mais le Public fut avec raison révolté de voir une Princesse de Sparte se déguiser pour venir chercher un jeune homme dont elle n'est point sûre d'être aimée, & tromper un Philosophe, par une fourberie digne de Scapin.

La clôture du Théâtre Italien se fit le 29 Mars par Samson; & l'ouverture le 21 Avril par la premiere représentation des Amusemens à la mode, précédés d'un compliment qui fait partie du Prologue.

## P R O L O G U E.

Silvia est assise dans un fauteuil. Romagnesi vient interrompre sa profonde rêverie, dont il lui demande la cause; elle lui dit qu'elle pense très-sérieusement à la sottise qu'ils vont faire de donner une si mauvaise Piece au Public, Piece qu'ils n'auraient jamais dû recevoir. Romagnesi lui dit que c'est à juste titre qu'on l'a reçue, & la première raison qu'il en donne, c'est qu'il en est l'auteur. Silvia témoigne sa surprise, attendu le peu de bon sens qui regne dans tout l'ouvrage. Romagnesi ne croit pas pouvoir mieux imposer silence à sa critique, qu'en ajoutant qu'elle est intéressée plus qu'elle ne pense à épargner l'ouvrage, puisque son parent Riccoboni, y a travaillé conjointement avec lui. La Piece n'est donc pas si mauvaise, répond Silvia; elle fait plus, elle se charge de faire un compliment au Public, pour le prévenir en faveur de l'ouvrage.

Elle s'exprime ainsi :

Messieurs, c'est vainement qu'il pense

Que j'ose me charger du soin

De lasser votre patience,



Quelle que soit votre indulgence ;  
Ce serait la pousser trop loin ,  
De la mesurer au besoin  
Qu'en aura notre insuffisance ;  
D'ailleurs je tenterais des efforts superflus ;  
Et c'est envain qu'on se propose  
D'adoucir un Public que l'ouvrage indispose ;  
Il ne le siffle point , mais il n'y revient plus ,  
C'est à peu près la même chose .  
Il faut pourtant vous demander ,  
Car vous savez que c'est l'usage ,  
Et si vous daignez m'accorder  
Le bien dont je me fais la plus flatteuse image ,  
Tout autre sort au nôtre doit céder ,  
C'est d'être convaincus de notre ardent hom-  
mage ,  
De croire que le soin qui peut seul nous gui-  
der ,  
N'a pour but que votre suffrage ,  
Que dis-je , il est notre unique partage ,  
En douter un moment , c'est nous dépouiller  
Des droits d'un si juste héritage .





---

**LES AMUSEMENS A LA MODE.**

*Comédie en trois actes , en vers libres.*

*21 Avril 1732. (1).*

**M**ONSIEUR & Madame Oronte ouvrent la scène. Oronte veut marier sa fille à M. Rigoler , parce qu'il déclame bien. Madame Oronte qui a autant d'aversiion pour le talent de déclamer , que son mari y a de penchant , s'oppose à son choix ; M. Oronte lui dit qu'elle ferait d'accord avec lui , s'il penchait du côté d'Erasme , par la seule raison qu'il chante bien & qu'elle aime le chant.

Oronte se plaint de l'indocilité de sa femme , Lucile vient suivie de Spinette ; elle demande à son pere d'où peut venir sa colere. Celui-ci lui répond que ce n'est rien , qu'il vient de quereller avec sa femme , qui selon sa coutume n'est pas de son sentiment ; qu'il s'agit d'un mariage qu'il vient de lui proposer. Lucile lui demande quel

---

(1) La scène est dans la Maison de Monsieur Oronte.

choix il a proposé à sa mere ; l'éloge qu'Oronte fait de l'époux qu'il veut lui donner persuadant à Lucile que ce ne peut-être qu'Erasme , elle y donne un plein consentement ; mais dès qu'elle est mieux éclaircie , elle lui dit qu'elle ne saurait aimer Rigolet. Oronte fait valloir l'autorité de pere , & prétend absolument qu'elle épouse celui qu'il lui destine.

Lucile témoigne sa douleur à Spinette , qui lui conseille de ne point obéir à son pere. Erasme survient , Lucile lui apprend son malheur : Valentin , Valet d'Erasme , leur promet de parer ce coup fatal , par un stratagème qu'il vient d'imaginer.

Erasme pour remercier Lucile des bontés qu'elle a pour lui , se jette à ses pieds , Valentin se jette à son tour aux pieds de Spinette. Oronte rentre & surprend le Maître & le Valet dans cette posture tendre & suppliante. Valentin lui veut persuader que c'est une scène de Tragédie que Lucile & Erasme répètent & qu'il vient lui-même d'y ajouter un troisieme personnage , c'est-à-dire , celui de César-surprenant Antoine aux pieds de Cléopatre. Ce faux-fuyant plaît d'abord à M. Oronte , par

rapport au penchant qu'il a pour le théâtre , mais il ne change pas de résolution ; il dit à Madame Oronte , qui survient , la situation où il a trouvé Erasfe.

Madame Oronte trouve très-mauvais qu'Erasfe soit entré sans se faire annoncer. Valentin lui répond que M. Oronte vient de faire de même. Madame Oronte les congédie tous.

Valentin reste & lui fait entendre que la victoire qu'elle prétend remporter sur son mari n'est pas assez complete , si elle ne fait voir qu'elle est la Maîtresse absolue , en mariant sa fille à Erasfe , dont il rejette le choix. Madame Oronte lui dit qu'elle n'acceptera jamais pour gendre un homme qui scachant qu'elle aime le chant , va chanter autre part que chez elle. Valentin jugeant par-là que Madame Oronte est piquée de la préférence qu'Erasfe donne à une autre , lui dit que si son Maître chante chez sa tante , plutôt que chez elle ; c'est parce qu'elle l'a menacé de le déshériter , s'il ne lui consacre tous ses concerts ; il ajoute que le péril de l'exhérédation ne l'a pas empêché de se livrer enfin à son inclination , & qu'il était venu chez elle

pour la prier d'entendre un Opéra qu'il voulait faire représenter chez elle. Au nom d'Opéra, Madame Oronte est transportée, & dit à Valentin d'aller faire revenir son Maître ; Valentin qui ne croyait pas être pris au mot, paraît très - embarrassée , il dit à Madame Oronte qu'il craint qu'Erasme au désespoir, n'ait déjà contremandé tous les Acteurs. Madame Oronte le presse de les aller rassembler ; Valentin enrage de s'être embarqué si avant ; mais il se détermine enfin à s'en tirer comme il pourra.

Erasme est fort irrité contre Valentin, de ce qu'il a promis un Opéra à Madame Oronte, & lui dit que puisque c'est lui qui l'a mis dans cet embarras, ce sera lui-même qui l'en tirera ; Valentin convient de tout & fort avec son Maître pour aller chercher des Musiciens, qu'il compte de trouver tous assemblés chez Dupuy.

M. Oronte vient suivi de son gendre futur prétendu, de Lifidor & de Coqueluche, l'un Comédien & l'autre Auteur. Il se promet beaucoup de plaisir à entendre déclamer par Rigolet des stances de Coqueluche,

Madame Oronte survient avec Lu-

cile & Spinette, elles se préparent bien toutes trois à rire de ces originaux qu'elles trouvent avec Oronte.

Rigolet fait son compliment à Lucile, qui loin d'y prêter attention, écoute l'éloge que Coqueluche fait de son savoir. Rigolet déclame les stances de Coqueluche, dont le sujet est Marius se plaignant du fort qui l'a abandonné pour se ranger du parti de Sylla; mais il gesticule si mal, que Coqueluche ne pouvant souffrir qu'on gâte son ouvrage, se met en état de faire les gestes à mesure que Rigolet prononcera.

Valentin déguisé en Comédien, vient donner un plat de son metier; il embrasse Rigolet comme un de ses plus chers camarades, & quelque chose que celui-ci puisse dire, il le fait passer pour un Comédien de Campagne, & congédier par M. Oronte, qui est si fâché de s'être laissé tromper, qu'il ne veut plus désormais se mêler de marier sa fille. Madame Oronte se charge de ce soin, & se déclare pour Erasme: cet incident pourrait faire finir la Piece avec le second acte; mais Madame Oronte ne veut pas tenir quitte Valentin de l'Opéra qu'il lui a promis, & qu'il lui donne dans le troisieme acte qu'on s'est



avisé d'intituler : *Les Catastrophes lyri-tragi-comiques.*

Bucmeque & Amphigourie se font une confidence réciproque de leurs sentimens : la premiere destinée à épouser le Roi, craint qu'il ne devienne volage après l'Hymen, & s'exprime ainsi.

Le plus fidele Amant,  
Du nœud le plus charmant,  
Quelquefois se dégage ;  
Et le plus tendre époux,  
Dans un lieu moins doux ;  
Peut devenir volage.

La seconde dit qu'elle craint d'avoir fait une folie en donnant son cœur au fils de cette même Bucmeque à qui elle parle, elle assaisonne ce petit aveu de cette maxime.

Quand ! l'Amour de ses traits nous blesse,  
Nous ne sentons que son poison,  
S'il pouvait suivre la raison,  
Aurait-il le nom de faiblesse ?

Un bruit de trompettes annonce le retour & la victoire du Roi & d'Albuzar ; ce sont les deux Héros pour lesquels ces deux Amantes s'intéressent ; après la fête le Roi ordonne à tout le



monde de se retirer , comme au commencement du troisieme acte de Jephthé ; le seul Albumazar reste ; autre confiance réciproque de sentimens. Ils sont tous deux consternés , l'un , par un serment indiscret a promis aux Dieux de leur immoler sa fille Bucmeque , ce qui travestit la scène de Jephthé & d'Iphise ; l'autre par l'ordre de l'ombre de son pere , doit donner la mort à sa mere , ce qui parodie la situation d'Alcmeon avec Eriphile.

Après qu'ils se sont réciproquement accusés de barbarie , on entend un bruit affreux.

**A L B U M A Z A R.**

Ces murs retentissent.

**C R O X.**

Ces voûtes frémissent.

**A L B U M A Z A R.**

Ces marbres gémissent.

*Ensemble.*

C'est l'enfer qui vient en ces lieux ;

Nous presser d'obéir aux Dieux.

Des furies paraissent , forment une danse , & chantent ensuite en chœur.

Nous vous demandons notre proie,  
 Vos douleurs nous comblent de joie.

**CROX & ALBUMAZAR.**

Hâtons-nous, hâtons nous  
 De porter de funestes coups.

**Le CHŒUR de Furies.**

Nous vous demandons, &c.

**C R O X.**

Ce sacrifice affreux pourrait nous étonner,  
 Dansez Monstres, dansez, pour nous déterminer.

Les Monstres dansent, & deux Diab-  
 les donnent la main aux deux Prin-  
 cesses. Les deux Princes veulent ac-  
 complir leur serment, & chacun d'eux  
 empêche l'autre de sacrifier celle pour  
 laquelle il s'intéresse. Les Princesses veu-  
 lent bien mourir, mais les Princes ne  
 le veulent pas, & la scène ne finirait  
 jamais, si Vénus n'arrivait accompa-  
 gnée de sa suite.

**V É N U S**

Bannissez de vos cœurs une fureur cruelle,  
 Tendres Amans unissez-vous,  
 Cessez de redouter le céleste courroux;  
 Vénus prend tout sur elle.

C R O X.

Quel charme !

BUCMEQUE.

Quel plaisir !

ALBUMAZAR.

Quel secours !

AMPHIGOURIE.

Quel bonheur !

C R O X.

Que ne devons-nous point, ô Déesse char-  
mante,

A vos heureux secours !

Par vous tout brille, tout enchante,

Et nous passons du sein de l'épouvante,

Dans les bras de l'Amour.

Vous allez désormais partager ma puissance,

Tout sera soumis à nos loix ;

Voyez combien ce Peuple est docile à ma voix,

Admirez son obéissance.

Cherchons de glorieux travaux,

Peuple, courez aux armes.

Le PEUPLE.

Aux armes, aux armes.

C R O X.

Cependant la paix a des charmes,  
Goûtons un tranquille repos.

C H Œ U R.

Goûtons un tranquille repos.

C R O X.

Mais doit-on oublier une juste vengeance?  
Vengeance, vengeance.

C H Œ U R.

Vengeance.

C R O X.

Non, épargnons des malheureux,  
Rien n'est si beau que la clémence.

C H Œ U R.

Rien n'est si beau que la clémence.

C R O X.

Quoique l'amour soit dangereux,  
Livrons nos cœurs à sa puissance.

C H Œ U R.

Livrons nos cœurs à sa puissance.

C R O X.

Que chacun chante.

CHŒUR

**CHŒUR.**

Que chacun chante.

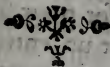
**CROX.**

Que chacun danse.

**CHŒUR.**

Que chacun danse.

En effet, chacun chante & danse; ainsi finit cette Piece, qui est de Romagnesi & Riccoboni le fils. Le Prologue qui amene le Compliment fut trouvé ingénieux. Le premier acte parut froid; mais le second fit tout le plaisir imaginable, le troisieme qui n'est qu'une critique mediocre des Tragédies de Jephté & d'Eriphile, fut cependant assez bien reçu; & le tout eut dix huit représentations.



---

**DEBUT DE M<sup>lle</sup>. ROLAND.**

La Demoiselle Roland, née à Venise, & fille de Roland, fameux Danseur, débuta le 30 Juin par le rôle de Colombine dans la Comédie qui a pour titre, Colombine Avocat pour & contre; elle joua avec intelligence, dansa avec grace, & fut reçue à quart de part; mais elle quitta quelque tems après, revint ensuite, & eut un second début, dont nous parlerons dans son tems.

---

**L'ÉCOLE DES MÈRES.**

*Comédie en un acte en prose, suivie d'un Divertissement; 26 Juillet 1732. (1)*

**E**RASTE, travesti en Valet, paraît sous le nom de Laramée, avec Lisette qui le fait passer pour son parent, afin de lui ménager un entretien avec Angélique, qu'il aime autant qu'il en est aimé.

---

(1) La scène est dans l'Appartement de Madame Argante.



Frontin, Valet de Madame Argante, se défie de cette prétendue parenté du faux Laramée avec Lisette, dont il est amoureux. Les soupçons & la jalousie qu'il montre à cette Sou-brette l'obligent à le mettre dans cette confiance. Il se charge de ménager l'entrevue qu'Erasme demande pour empêcher le mariage que Madame Argante est prête de conclure entre Angélique & le vieux Damis.

Ce Damis n'est autre que le pere d'Erasme, qui a pris ce nom pour dérober à tout le monde, & sur-tout à son fils la connaissance de son prochain mariage, quoiqu'il ignore encore qu'Erasme soit son rival.

Madame Argante trouve le faux Laramée s'entretenant avec Frontin, qui fait passer Erasme pour un de ses cousins qui cherche condition.

Madame Argante se trouve bien fait, lui ordonne de rester dans la maison, & lui promet de le faire entrer au service de M. Damis. Madame Argante s'entretient ensuite avec Lisette des dispositions où la fille est sur ce mariage.

M<sup>de</sup>. A R G A N T E.

M. Damis est un peu vieux à la vérité, mais doux, complaisant, attentif, aimable.

L I S E T T E.

Aimable ! prenez donc garde , Madame , il a soixante ans.

M<sup>de</sup>. A R G A N T E.

Il est bien question de l'âge d'un mari avec une fille élevée comme la mienne.

L I S E T T E.

Oh ! S'il n'en est pas question avec Mademoiselle votre fille , il n'y aura guère eu de prodige de cette force là.

M<sup>de</sup>. A R G A N T E.

Qu'entendez-vous avec votre prodige ?

L I S E T T E.

J'entends qu'il faut le plus qu'on peut mettre la vertu des gens à son aise , & que celle d'Angélique ne le sera pas sans fatigue.

M<sup>de</sup>. A R G A N T E.

Vous avez de fortes idées , Lisette ;  
les inspirez-vous à ma fille ?

L I S E T T E.

Oh que non , Madame ; elles les  
trouvera bien sans que je m'en mêle.

M<sup>de</sup>. A R G A N T E.

Eh ! pourquoi , de l'humeur dont  
elle est , ne ferait-elle pas heureuse ?

L I S E T T E.

C'est qu'elle ne sera point de l'hu-  
meur dont vous dites ; cette humeur là  
n'est nulle part.

M<sup>de</sup>. A R G A N T E.

Il faudrait qu'elle l'eût bien difficile ;  
si elle ne s'accommodait pas d'un hom-  
me qui l'adorera.

L I S E T T E.

On adore mal à son âge.

M<sup>de</sup>. A R G A N T E.

Qui ira au-devant de tous ses de-  
sirs.

## L I S E T T E.

Il s'en feront donc bien modestes ?

L'arrivée d'Angélique interrompt la suite de cette conversation.

M<sup>r</sup>. A R G A N T E.

Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous ; ne tenez-vous pas compte à ma tendresse du mariage que je vous procure ?

ANGÉLIQUE, *faisant la révérence.*

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma mere.

M<sup>r</sup>. A R G A N T E.

Je vous demande si vous me savez gré du parti que je vous donne ?

## A N G É L I Q U E.

Mais. . . .

M<sup>l</sup>e. A R G A N T E.

Quoi ! mais, je veux qu'on me réponde raisonnablement ; je m'attendais à votre reconnaissance & non pas à des mais.

ANGÉLIQUE, *saluant.*

Je n'en dirai plus, ma mere.

**M<sup>le</sup>. ARGANTE.**

Je vous dispense des révérences, dites-moi ce que vous pensez.

**ANGÉLIQUE.**

Ce que je pense ?

**M<sup>le</sup>. ARGANTE.**

Oui ; comment regardez-vous le mariage en question ?

**ANGÉLIQUE.**

Mais. . .

**M<sup>le</sup>. ARGANTE.**

Toujours des mais !

**ANGÉLIQUE.**

Je vous demande pardon, je n'y songeais pas.

Lorsqu'Angelique est avec Lisette elle se dédommage bien de la contrainte qu'elle a éprouvée avec sa mere, & sa timidité fait place à sa vivacité naturelle, qui cependant n'est pas moins naïve.

**LISETTE.**

Eh bien, Mademoiselle, à quoi en êtes-vous ?

## ANGÉLIQUE.

J'en suis à m'affliger, comme tu vois.

## LISETTE.

Qu'avez vous dit à votre mere?

## ANGÉLIQUE.

Hé! tout ce qu'elle a voulu.

## LISETTE.

Vous épouserez donc M. Damis?

## ANGÉLIQUE.

Moi, l'épouser! Je t'assure que non, c'est bien assez qu'il m'épouse.

## LISETTE.

Oui, mais vous n'en ferez pas moins sa femme.

## ANGÉLIQUE.

Eh bien, ma mere n'a qu'à l'aimer pour nous deux; car pour moi je n'aimerai jamais qu'Erasme; c'est lui qui est aimable, qui est complaisant, & non pas ce M. Damis, que ma mere a été prendre je ne sais où, qui ferait bien mieux d'être mon grand-pere, que



mon mari, qui me glace quand il me parle, & qui m'appelle toujours ma belle personne, comme si on s'embarraissait beaucoup d'être belle ou laide avec lui; au lieu que tout ce que me dit Erasme est si touchant; on voit que c'est du fond du cœur qu'il parle; & j'aimerais mieux être sa femme huit jours, que de l'être toute ma vie de l'autre.

On vient annoncer à Angélique qu'un Laquais d'Erasme a une lettre à lui rendre de la part de cet Amant si tendrement aimé; elle marque un vif empressement; mais son activité éclate bien plus quand elle voit Erasme même à ses pieds.

La scène qui se passe entr'eux est très-naïve & très-intéressante.

Le faux Damis, pere d'Erasme, vient pour épouser Angélique; il prie Madame Argante de lui permettre un moment d'entretien avec sa future épouse. C'est dans cet entretien qu'Angélique lui avoue avec sa naïveté ordinaire qu'elle ne l'aime pas; il apprend même qu'elle en aime un autre, & à la faveur d'un rendez-vous nocturne, il reconnaît cet Amant aimé pour son fils. Cette nuit donne lieu à beaucoup de méprises, qui finissent par des lu-

mieres que Madame Argante fait apporter. Le pere se rendant justice , & d'ailleurs attendri pour son fils , conseille à Madame Argante de rendre ces deux amans heureux , elle y consent. On commence une fête que Damis avait fait préparer pour lui-même ; il consent qu'elle serve pour le mariage de son fils avec Angélique ; Lisette est aussi récompensée pour avoir contribué au mariage d'Erasme. Madame Argante consent qu'elle épouse son cher Frontin. La Piece finit par des danses & des divertissemens , & par un Vaudeville dont voici quelques couplets.

### VAUDEVILLE.

Si mes soins pouvaient t'engager ,  
Me dit un jour le beau Silvandre ,

D'un air tendre ,

Que ferais-tu , dis-je , au Berger ?

Il demeura comme un idole ,

Et ne répondit pas un mot ;

Le grand sot !

Il faut l'envoyer à l'école.



L'autre jour à Nicole il prit

Une vapeur auprès de Blaise ,

Sur sa chaise ,

La pauvre enfant s'évanouit ;

Blaise pour secourir Nicole,

Fut chercher du monde aussi-tôt ;

Le nigaur !

Il faut l'envoyer à l'école.



Cette Piece est, digne de M. de Marivaux qui en est l'Auteur ; son succès fut semblable à celui de la plupart des autres ouvrages sortis de sa plume. Elle eut treize représentations & c'est une de celles que le Public a revu le plus souvent & avec le plus de plaisir.

Tous les rôles en sont également bien faits, & celui d'Angélique est un de ceux que Mademoiselle Silvia jouait avec cette naïveté qui faisait le prix de ses talens.

---

*Mort de Thevenau.*

Thevenau qui avait été reçu à pension en 1717, comme Chanteur, & comme Acteur en 1730, mourut à Fontainebleau le 10 Novembre 1732. Il était né à Paris en 1695, & fils du Limonadier de la Comédie Italienne, sa figure était agréable, & sa voix plus gracieuse qu'étendue ; il chantait avec

goût & jouait avec vérité. Quelques années avant sa mort il était devenu l'idole du Public, qui ne l'avait d'abord goûté que médiocrement. Sa grande réputation commença par le rôle du Joueur, qu'il rendit avec un très-grand succès dans la Parodie de l'Intermede Italien, connu sous le nom de Baioco; il soutint sa réputation dans le Triomphe de l'Intérêt, dans la Critique & dans les autres Pieces qu'il joua depuis. On fit courir plusieurs anecdotes sur sa mort, qui n'eut cependant d'autre cause qu'un abcès qu'il avait au foye, & elle suivit l'opération de l'empyème, qui lui fut faite par M. de la Fosse, en présence de M. Maréchal, & de beaucoup d'autres personnes qui ont certifié la vérité de ce fait. Il joignait aux talens de la déclamation & de la danse celui de la peinture, & excellait pour le portrait; il en a surtout fait un de Dominique, occupé à composer l'Agnès de Chaillot, qui mérite d'être estimé.



## LA VIE EST UN SONGE.

*Comédie héroïque en trois actes , en vers  
libres , 12 Novembre 1732. (1)*

**B**AZILE, Roi de Pologne , apprend à Ulric son confident , que cette Tour renferme Sigismond , son fils unique , qu'il y fait garder depuis son enfance , pour prévenir les malheurs que le destin a prédits , si jamais ce jeune Prince , d'un naturel farouche , régnait sur ses Peuples ; cependant Bazile , pressé par ses remords , craint d'avoir trop légèrement condamné son fils à une captivité perpétuelle : il veut le tirer quelques instans de sa prison , afin d'essayer son caractère ; il se retire à l'écart , & Sigismond paraît enchainé. Il se plaint avec amertume de la rigueur du sort qu'il éprouve depuis vingt ans. Depuis ce temps , à peine il a vu le jour , & il ne connaît qu'un seul hom-

---

(1) La scène est en Pologne , le théâtre représente un lieu désert & des rochers escarpés , au milieu desquels on voit une tour.



me qui est l'instrument des maux auxquels il est livré.

Il me parle souvent de la terre & des Cieux ;  
Il m'apprend à connaître, à respecter les  
Dieux ,

Mais il me vante envain leur justice suprême ;  
Le sort que je subis , sans l'avoir mérité ,  
Dément cette justice & détruit leur bonté.

Qu'ai-je commis contr'eux pour subir l'esclavage ,

Et pour me voir ainsi durement enchaîné ?

Me font-ils expier le crime d'être né ?

Il apperçoit Clotalde , son gardien ,  
la présence de cet homme redouble  
ses maux , il l'interroge , & veut savoir  
qui il est.

Clotalde, je suis homme en cette qualité ,

Je mérite de me connaître.

C L O T A L D E.

Ah ! vous ne l'êtes plus par votre cruauté.

S I G I S M O N D.

Tes affreux traitemens font ma férocité ,

Et si je suis cruel , tu m'enseignes à l'être.

Sur les parens qui m'ont fait naître ,

Une éternelle obscurité ,



Des fers , une prison sauvage ,  
Sans nul espoir de liberté ,  
Barbare , voilà mon partage ,  
Et tes leçons d'humanité.

Il s'empporte contre Clotalde , qui le fait saisir & entraîner au fond de la tour qui se referme.

Le Roi reparait plus touché des malheurs de son fils , & plus effrayé de l'emportement de son caractère que ses malheurs ont encore aigri ; mais pour l'éprouver sans compromettre le bonheur de ses Sujets , ni la gloire de son Trône , auquel sa vieillesse l'oblige de nommer bientôt un Successeur , il imagine de lui faire prendre un breuvage somnifere , & pendant son sommeil , de le faire transporter au milieu de sa Cour , au risque de le faire reporter dans la Tour , par le même moyen , s'il abuse de son autorité , il charge de cet ordre Clotalde , qui l'exécute.

Au second Acte le théâtre représente la chambre du Roi. Sigismond y paraît richement vêtu & endormi sur un Trône. Plusieurs Officiers sont prêts à le servir , il s'éveille & est étonné du changement prodigieux qui frappe sa

vue ; Ulric lui présente une épée. Il demande quel est cet ornement ?

## U L R I C.

Prince illustre , c'est votre épée ;  
C'est le soutien de votre Etat ,  
Et le foudre vengeur qu'en votre main terrible ,  
Les immortels ont mis ,  
Pour vous rendre un Prince invincible  
Et pour punir vos ennemis.

## S I G I S M O N D.

Puisque ce fer brillant rend un Roi formidable ,  
Puisque par lui je dois vaincre & punir ,  
De vos présens , grands Dieux ! c'est le plus agréable ,  
Mon bras déjà brûle de s'en servir.

Clotalde vient lui rendre son hommage , & lui représente ses devoirs ; mais son aspect rappelle à Sigismond tous les maux qu'il lui a fait souffrir , & indigné qu'il ose se présenter à ses yeux , il en fait la première victime de son pouvoir. Il veut le percer de sa propre main ; Ulric l'arrête , & Sigismond , pour prix de cette témé-

rité, ordonne à Arlequin de le précipiter du haut en bas de la fenêtre. Celui-ci se met en devoir d'exécuter les ordres du Prince; mais le Roi arrive, & l'arrête. La nature parle au cœur farouche de Sigismond, il se sent saisi de respect & même de tendresse à l'aspect de ce Viellard vénérable. Le Roi de son côté éprouve délicieusement cette situation touchante; & ne pouvant contenir les mouvemens de la nature, & les transports de sa joie, il se nomme, & court embrasser son fils; mais au nom de Bazile, Sigismond révolté ne voit dans son pere que son tiran, il lui jure une haine éternelle. La plus accablante tristesse succède aux plus doux sentimens, & le Roi ne voit que trop dans la férocité de son fils, l'accomplissement des malheurs dont les destins l'ont menacé; pour les prévenir il se résout à le faire renfermer pour jamais dans la Tour.

Sigismond reste seul avec Arlequin, à qui il demande qui il est? Celui-ci lui répond qu'il est Arlequin, un Gentilhomme bouffon, ou Gentilhomme qui fait rire.

SIGISMOND, *d'un air farouche.*

Fais-moi rire.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà pour m'interdire.

SIGISMOND.

Veux-tu me faire rire.

ARLEQUIN, *à part.*

Il me le dit d'un ton

A me faire trembler. . . .

SIGISMOND.

Fais-moi rire au plus vite, ou je te fais sauter  
Du haut de ce balcon.

ARLEQUIN, *à part.*

Il est homme à le faire.

C'est ainsi qu'à la Cour on se voit baloté,

J'étais tantôt jetteur, je vais être jetté.

(*haut.*)

Riez-vous aisément, dites-moi je vous prie?

SIGISMOND.

Non, je n'ai jamais ri depuis que je suis né.

Arlequin effrayé fait plusieurs lazzis  
qui ne font point rire le Prince ; ne  
sachant plus comment s'y prendre, il

le chatouille. Le Prince irrité de cette insolence , le menace de lui faire perdre la vie. Arlequin se jette à ses pieds , & il obtient sa grace , à condition qu'il nommera à Sigismond tous les Grands de l'Empire. Arlequin tire un Almanach de sa poche , & après avoir nommé Frédéric , Grand Duc de Moscovie, il vient à Sophronie, nièce du Roi, & en fait un portrait avantageux que cette Princesse vient confirmer par sa présence. Sigismond est frappé de sa beauté, il en devient subitement amoureux , lui offre de partager avec elle le Trône qu'elle mérite par sa naissance & par sa beauté. Sophronie lui répond que le don de sa main dépend de son pere , & le quitte après lui avoir fait entendre qu'elle n'est insensible , ni à ses offres , ni à son amour.

## S I G I S M O N D.

Elle a dans un instant changé mon caractère,  
 Le seul son de sa voix a dompté ma fureur,  
 La douceur de ses yeux a passé dans mon cœur,  
 Elle vient de verser dans mon ame charmée,  
 Le desir de la gloire & l'oubli de mes maux,  
 Pour la seule vertu je la sens enflammée,  
 Et d'un Tyran en moi , l'Amour fait un Héros.



Mais la fureur reprend bientôt la place de ces sentimens si doux , lorsqu'Arlequin lui apprend que Frédéric doit épouser Sophronie. Ce Prince paraît & vient offrir son hommage à Sigismond , qui le traite avec le dernier mépris , & lui apprend qu'il est son rival. Il est prêt à se porter aux derniers excès lorsque le Roi paraît ; c'est en vain , que ce Prince veut ramener son fils à la douceur. Ce dernier lui jure une haine éternelle , & lui déclare une guerre qui ne finira qu'avec sa vie.

Le théâtre représente la Tour , & le Prince Sigismond , chargé de sa première chaîne , paraît endormi devant la porte. Sa fureur le tourmente jusques dans son sommeil , il s'écrie en rêvant.

Meure , meure Clotalde , & tous mes ennemis ,  
Tombe le Roi Bazile au pouvoir de son fils.

Il se réveille cependant , & Clotalde veut lui persuader que tout ce qui a frappé ses sens , n'est que l'effet d'un songe.

S I G I S M O N D.

Un feu nouveau qui circule en mes veines ,  
Qui charme en même-tems & redouble mes  
peines ,



De mon bonheur détruit, prouve la vérité.  
Je le sens cet amour dont je brûle pour elle,  
Et pour la démentir, ma flâme est trop réelle.

Il raconte à Clotalde tout ce qui a frappé ses yeux, & ce fidèle sujet saisit cette occasion pour lui reprocher l'abus odieux qu'il a voulu faire de sa puissance; il lui dit qu'un Roi ne doit jamais avoir de pensées, même en songes, qui puissent faire rougir sa vertu.

**SIGISMOND**, *accablé de douleur.*

Il faut donc vaincre ma fierté.

Par ta voix comme un trait de flâme,  
La vérité, Clotalde, a pénétré mon ame;  
Je ne ferai plus rien, même dans le sommeil,

Dont je puisse jamais rougir à mon réveil;  
Mais tout l'éclat de ces richesses,  
Dont j'ai cru jouir cette nuit?

**C L O T A L D E.**

Est un ardent qui trompe & qui s'évanouit.

**SIGISMOND.**

Et ces grandeurs enchanteresses  
Dont les attraits m'avaient séduit?

**C L O T A L D E.**

Leur jouissance est un éclair qui fuit.

SIGISMOND.

Et la faveur avec la renommée ?

CLOTALDE.

Un vent qui change, une vaine fumée.

SIGISMOND.

Et l'espérance ?

CLOTALDE.

Un appas séducteur.

SIGISMOND.

Et la vie ?

CLOTALDE.

Et la vie est un songe trompeur.

La vertu seule est constante & réelle ,

Le vrai bonheur est dans le bien ,

Tout le reste est compté pour rien.

Sigismond reconnaît la vanité des Grandeurs humaines , il y renonce aisément ; mais il ne peut étouffer de même l'amour qui s'est emparé de son cœur. Il rentre dans la Tour, décidé à perdre plutôt la vie qu'une si douce erreur.

Ulric vient apprendre à Clotalde que tout l'Etat est en combustion, que

les Polonais se sont révoltés , que Frédéric leur est en horreur , & qu'ils se sont tous rangés du parti de Sophronie qui refuse d'épouser le Grand Duc de Moscovie. Cette courageuse Princesse s'est mise à la tête des rebelles qui sont allés attaquer le Palais du Roi. Clotalde effrayé du péril qui menace son Maître , court se ranger auprès de lui. Arlequin que l'on a mis dans la même tour que Sigismond , passe la tête à-travers une lucarne , afin , dit-il , de prendre l'air.

Roderic à la tête d'un parti de séditieux , arrive en criant , vive le Prince Sigismond. Il demande à Arlequin s'il est le Prince. Arlequin lui répond que c'est selon ce qu'il a à lui dire. Roderic lui apprend que l'Illustre Sophronie , armée en sa faveur , vient de le proclamer Souverain de l'Empire , & qu'elle l'a chargé de briser ses fers.

## ARLEQUIN.

En ce cas-là , je suis le Prince Sigismond.

Les portes de la prison sont enfoncées ; les chaînes d'Arlequin sont rompues , & tous les Soldats se prosternent à ses pieds.

## RODERIC.

Seigneur, le tems est cher, & la gloire vous  
presse

De joindre au plutôt la Princesse,  
Elle conduit le Peuple qui doit vaincre pour  
vous,

Nous allons sur vos pas nous disposer aux  
coups.

## ARLEQUIN.

Je suis trop prudent pour vous croire ;  
Allez, quand vous aurez remporté la victoire ;  
Vous viendrez me le faire savoir.

Sophronie arrive à la tête d'un autre parti de Soldats, & éclaireit la méprise à laquelle Arlequin a donné lieu. Le véritable Sigismond paraît, & il se passe entre lui & la Princesse une Scène où l'amour, la valeur, & la générosité brillent également dans les conseils que Sophronie donne à son Amant, & dans la soumission que celui-ci montre pour ses volontés. Il en fait bientôt voir le fruit. Le Roi paraît & lui parle ainsi :

Fils coupable, assouvis toute ta cruauté ;

Le sort te livre ta victime :

Acheve

Acheve d'accomplir sur ton pere & ton Roi ,  
Ce que les Cieux trop vrais lui prédirent de  
toi.

S I G I S M O N D.

Je vais , en dépit d'eux , me montrer magna-  
nime ,  
Et convaincre mon pere en un jour si fa-  
meux ,  
Que les astres malins n'ont sur nous de puis-  
sance ,  
Qu'autant que notre cœur est d'accord avec  
eux ,  
Que notre volonté regle leur influence ,  
Et qu'on est à son gré , cruel ou généreux.

Il se jette aux pieds du Roi , & le  
presse d'ordonner le châtiment que sa  
révolte mérite ; mais ce Prince au con-  
traire , vivement touché du repentir  
de son fils , & des sentimens magna-  
nimes qu'il fait paraître , s'accuse d'a-  
voir trop légèrement ajouté foi aux  
prédictions des astres que la vertu fait  
toujours démentir. Il cède le Trône  
à Sigismond ,

Et ne veut se livrer dans sa douce vieillesse ,  
Qu'au bonheur d'être pere & d'avoir un tel  
fils.

## SIGISMOND.

Seigneur, à vos bontés votre fils trop sensible,

Ne prend en main les rennes de l'Etat,  
Que pour en soutenir tout le fardeau pénible,  
Et pour vous en laisser & la gloire & l'éclat.

Et vous, illustre Sophronie,  
Vous qui m'avez appris à triompher de moi,  
C'est pour vous couronner que je veux être  
Roi.

Il s'adresse aussi à Clotalde, & l'assure de toute sa faveur.

## Le R O I.

Mon fils, cette conduite aussi sage qu'auguste,  
Annonce à vos Sujets le regne d'un Roi juste.

## SIGISMOND.

C'est l'heureux fruit de vos rigueurs,  
Elles m'ont convaincu que toutes les grandeurs  
Ne sont qu'une chimere où le sommeil nous plonge,  
Excepté la vertu, tout n'est rien que mensonge,



Et notre prévoyance est un tissu d'erreurs ,  
Notre esprit un phantome , & notre vie un  
songe.

Cette Comédie héroïque & morale  
est tirée de l'Espagnol de Calderon ;  
les Comédiens Italiens la donnerent  
en cinq actes en prose en 1717. Elle  
fut alors traduite en Français par M.  
Gueulette ; mais Boissi qui l'a mise en  
vers , a su l'embellir encore , & la rap-  
procher des regles de notre théâtre ;  
cependant le Public accoutumé à des  
Parodies , ne lui fit d'abord qu'un ac-  
cueil médiocre , elle n'eut que six re-  
présentations ; mais il lui rendit plus  
de justice , & depuis elle en a eu plus  
de cinquante.

---

### *DEBUT DE HAMOCHE.*

Hamoche qui avoit joué avec quel-  
que succès sur le théâtre de l'Opéra-  
Comique ; débuta sur celui du Théâtre  
Italien le 29 Novembre , dans les Paï-  
sans de qualité , le Tour de carnaval ,  
& le Triomphe de l'intérêt ; mais il  
éprouva moins d'indulgence de la part  
du Public , & fut refusé.

---

---

ARLEQUIN AU PARNASSE,  
OU LA FOLIE DE MELPOMENE.

*Parodie de Zaire, en vers & en prose,  
2 Décembre 1732.*

**L**E Théâtre représente le Mont-Parnasse. Arlequin & un de ses Camarades forment le noble dessein d'y monter, pour obtenir de Thalie quelque heureuse nouveauté, qui attire des Spectateurs à leur théâtre. La difficulté rebute Arlequin; il ne veut pas se donner la peine de grimper si haut, & prétend en être suffisamment dispensé par l'exemple de bien des Auteurs, qui du pied du Parnasse, prétendent égaler ceux qui s'élèvent jusqu'à la double cime. Il se croit inspiré, il tient déjà le titre d'une Piece nouvelle: voilà le Parnasse, dit-il, & me voici; je n'ai donc qu'à intituler ma Piece Arlequin au Parnasse: son Camarade a beau lui dire qu'un titre ne suffit pas, & qu'il faut inventer de quoi le remplir, il lui répond que cela pourra venir chemin faisant.

Thalie vient finir la contestation,

& leur dit qu'elle leur apporte le sujet, attendu que sa sœur Melpomene vient de devenir folle tout subitement ; cet heureux événement donne lieu à la seconde Partie du titre de la Piece, & les extravagances de Melpomene en fournissent le sujet.

Thalie cède la place à Melpomene qui s'avance ; elle fait entendre qu'elle va rejoindre Apollon qui doit délibérer en plein conseil sur les moyens les plus propres à remédier aux folles faillies de la Muse tragique.

Melpomene arrive ; l'enthousiasme dont elle est transportée, lui fait tenir des discours injurieux au Sophocle & à l'Euripide de la France ; l'idée dont elle est remplie lui promet des succès infiniment plus éclatans que tous ceux des Corneilles & des Racines ; des routes nouvelles s'ouvrent devant ses pas, elle y va entrer pour la première fois, & tout lui répond de remplir dignement la brillante carrière qu'elle se propose de commencer. Le Camarade d'Arlequin ne lui fait humblement la révérence que sous le nom de Comédien François. Pour Arlequin, ne pouvant l'aborder à la faveur de la même imposture, attendu que son habit & son

masque le déceleraient aux yeux de la superbe Muse , il prend le parti de suivre Thalie comme Muse de sa connaissance. Melpomene trompée par le nom de Comédien François , que le Camarade d'Arlequin se donne , lui dit qu'ils n'ont , ses heureux Camarades & lui , qu'à préparer leurs coffres-forts , & que la riche idée qu'elle roule dans sa tête , sera un Pérou pour leur troupe. Comme cette idée n'est pas encore assez débrouillée , la Muse se jette sur un lit de gazon pour y rêver.

### MELPOMENE.

Je sens que le sommeil vient assoupir mes  
sens ,

Que je vais en dormant former d'heureux ac-  
cens !

Jamais je ne suis mieux par Phébus inspi-  
rée ,

Que lorsqu'au doux sommeil je suis ainsi livrée :

Les rêves à l'envi bâtissent mon sujet ,

Je m'éveille , je dicte , & le chef-d'œuvre est  
fait.

On entend une symphonie bizarre  
sur laquelle les songes forment des pas-  
singuliers & des attitudes tragiques.  
Ils prononcent quelques exclamations

*du Théâtre Italien.* 511

d'une maniere comique. *Ah ! Dieux ! Ciel ! Seigneur ! mon pere ! soutiens-moi !* Ils sortent ensuite en battant des mains , & en s'applaudissant.

Melpomene se réveille , & le Comédien Italien , soit-disant Français , la prie de lui donner sa Tragédie. Elle lui fait de magnifiques promesses , ce qui réjouit le Comédien qui lui demande le titre du Chef-d'œuvre,

### MELPOMENE.

Le titre ? Est-ce donc-là ce dont on s'embarasse ?

C'est quand l'ouvrage est fait , que le titre prend place.

### Le COMÉDIEN.

Vous avez raison , c'est un plan qu'il faut s'attacher.

### MELPOMENE.

Autre sottise encor , c'est bien à Melpomene :

A s'imposer d'un plan la nécessité vaine ,

Ou je le prends tout fait , ou bien s'il ne l'est pas ,

Il se forme tout seul , ce n'est point l'embaras.

Pour prouver ce qu'elle avance , elle

fait paraître les cinq actes , qui sont cinq des songes qu'on a déjà vus , & qui viennent habillés en tragique ; deux entrent par la droite , deux par la gauche , & un par le milieu , ils se placent suivant l'ordre des chiffres qu'ils portent chacun sur le devant de la tête.

## M E L P O M E N E.

Ouvrez , beau premier acte.

### Le 1<sup>er</sup>. A C T E , *tendrement.*

Ah ! d'une part j'expose

Un Soudan doucereux , un Tartare à l'eau-  
rose ,

Et qui plus Céladon qu'un Héros de Ro-  
man

Habille à la Française un Amour Musulman ;

De l'autre , je fais voir une jeune Princesse ,

Qui ne connaît de foi , de loi , que la ten-  
dresse ,

Et qui ne suit enfin d'autre Religion

Que celle qu'on reçoit de l'éducation.

### Le 2<sup>e</sup>. A C T E.

Alors , moi qui du nœud dois rassembler la  
trame ,

Je viens jeter le trouble & l'effroi dans son  
ame ,



Et lui représentant ses devoirs oubliés ,  
Je lui reproche en vain qu'elle les foule aux  
pieds.

Le 4<sup>e</sup>. ACTE *accoure.*

Aussi-tôt je parais.

Le 2<sup>e</sup>. ACTE.

Et pourquoi donc paraître?

Le 4<sup>e</sup>. ACTE.

Vous ne voyez donc pas que c'est un coup de  
Maître ,

Je parais & j'amène un débile Vieillard ,  
Qui courbé sous les ans , ne se soutient qu'à  
peine ,

De la reconnaissance alors je fais la scène ,  
Le Bonhomme attendri de voir sous d'autres  
noms ,

Et sa fille & son fils . . . . leur fait de beaux  
sermons ,

Mais on a beau prêcher qui n'a cure d'enten-  
dre ,

Sa fille malgré lui veut lui donner un gendre ,  
Eh ! quel gendre grands Dieux ! Aussi notre  
Barbon

Meurt , crève de douleur autant que du ser-  
mon.

Y v

Le 2<sup>e</sup>. ACTE.

Eh bien, vous voyez donc que la Piece est finie.

Le 3<sup>e</sup>. ACTE, *d'un ton douxereux.*

Attendez, doucement, j'ai la péripetie.

Notre sage Princesse oublie en un moment

Qu'elle a perdu son pere, & court à son Amant;

Mais quel sera le fruit de cette frénésie?

Le voici. Cet Amant prend une jalousie,

Qui jusqu'au dernier acte allongeant l'action,  
Porte la Tragédie à sa perfection.

## Le COMÉDIEN.

Fort bien, en sorte que le deuxieme  
& le quatrieme acte ne font qu'un, &  
que le troisieme fait aussi pour deux.

Le 5<sup>e</sup>. ACTE, *d'un ton furieux.*

Alors venant crier mainte & mainte apostrophe,

Sans rien examiner je fais la catastrophe;

J'amene mon Héros, mais entre chien &  
loup,

Et comme un scélérat pour faire un mauvais  
coup.

Là , le poignard en main , il perce ce qu'il aime ,

Puis dans son repentir il se perce lui-même.

Melpomene pleure de joie ; mais elle est troublée par l'arrivée de Thalie qui lui apporte , dit-elle , un fixieme acte , & lui apprend que les cinq actes sont condamnés à l'oubli , & Melpomene aux Petites-Maisons.

Le 3<sup>e</sup>. A C T E.

C'est vous , Acte second.

Le 2<sup>e</sup>. A C T E.

C'est plutôt vous , troisieme ,  
Qui vous faites couvrir de cette honte extrême.

L' A C T E 3<sup>e</sup>.

Qui moi ? Qui par mon art & mes suspensions ,  
Mes exclamations sur exclamations ,  
Mes dits , mes contredits , mes départs , mes rentrées ,  
Ai vu de mes transports les ames pénétrées.

Le quatrieme & le cinquieme acte interviennent aussi dans la dispute , chacun d'eux rejette la faute sur celui

qui le précède ou qui le suit , & Melpomene au désespoir les emmene , & sort en prononçant ces vers interrompus par ses sanglots.

Pleurez ; pleurez mes yeux , fondez en cataractes ,

Et noyez dans vos pleurs mes malheureux  
cinq actes.

Arlequin amene la suite de Thalie qui forme des danses , & qui se flatte par ses gestes de consoler le Public de la perte de Melpomene.

On ne sauroit disconvenir que l'idée de cette Parodie ne soit ingénieuse ; mais l'abbé Nadal qui en est l'auteur , n'en a tiré qu'un parti médiocre. D'ailleurs sa critique est trop amere , & n'est pas toujours juste. Les ennemis de l'Auteur de Zaïre, car les talens en ont toujours eus , la vanterent d'abord comme un chef-d'œuvre ; mais le Public lui a rendu justice , elle est absolument oubliée , & la Tragédie intéressante qu'elle insultait , passera à la postérité.



---

*DEBUT DE VICENTINI.*

Jean Vincent Vicentini , fils de Thomassin , débuta le 19 Novembre par le rôle de Baioco , dans la Parodie du Joueur ; & dans le rôle du Musicien du Je ne sai quoi ; il fut assez accueilli du Public , & reçu le 4 Décembre suivant à quart de part , tant pour jouer des rôles rompus , que pour danser des rôles de caractère dont il s'acquittait très-bien.



LES ENFANS TROUVÉS,  
OU LE SULTAN POLI PAR L'AMOUR.

*Parodie en un acte en vers , de la  
Tragédie de Zaire , 9 Décembre  
1732. (1).*

F A T I M E paraît surprise de voir The-  
mire plus gaie & plus contente qu'à  
l'ordinaire , elle lui en demande la  
raison , & dit :

Quoi ! vous ne tournez plus les yeux vers les  
climats ,

Où ce vaillant Français devait guider nos  
pas ?

Vous ne me parlez plus des plaisirs que la  
France

Promet à notre sexe avec tant de licence.

Vous ne l'ignorez pas ; c'est-là que les ma-  
ris

Vivent d'intelligence avec les favoris ;

Que la femme y bravant la contrainte fa-  
tale ,

---

(1) La scène est à Tripoli , dans le sé-  
rail.



Est prude avec renom , coquette sans scandale.

Thémire lui répond que le Sérail  
fait tout son bonheur.

Chez les Mahométans dès l'enfance enfermée ;  
A leur façon d'agir ils m'ont accoutumée ,  
Tout le monde en convient , le Roi de Tri-  
poli  
Est malgré sa moustache , un Seigneur très-  
poli.

Fatime représente à Thémire que ce  
jeune Officier qui est parti , & qui va  
revenir pour briser leurs fers , se don-  
nera de la peine en vain. Thémire ré-  
pond que cet Officier est Gascon. Elle  
découvre en même-temps à sa con-  
fidente l'amour qu'elle a pour le Sultan ,  
& lui apprend qu'elle doit l'épouser  
dans la journée.

**F A T I M E.**

Mâis ce cœur qui se livre à de si doux trans-  
ports ,

En épousant un Turc n'a-t-il point de re-  
mords ?

Carabin vous a dit cent fois par la fenêtre ,

Que le sang d'un Français vous avait donné  
l'être ,

Que vous & vos parens dans un combat fa-  
tal ,

Aviez subi le joug d'un Corsaire brutal.

Ne vous souvient-il plus que dans une Ga-  
lere. . . . .

### THEMIRE.

Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en sou-  
vient guere.

Thémire continue , & fait le por-  
trait du Sultan.

Oui , si le Ciel aux fers eut condamné sa  
vie ,

Si l'Afrique à mes loix se voyait asservie ,

Ou mon amour me trompe, ou Thémire au-  
jourd'hui -

Pour l'élever à soi , descendrait jusqu'à lui.

### FATIME.

Il le faut avouer, cette pensée est belle ;

Mais convenez aussi qu'elle n'est pas nou-  
velle.

Diaphane arrive , & dit à Thémire  
qu'il pourrait lui faire un long discours ,  
lui parler de ses Aïeux , & des mal-  
heurs des Sultans ses confreres.

Au sein des voluptés, bien loin que je m'en-  
dorme ,

Si je tiens un sérail , ce n'est que pour la  
forme ;

Les loix que dès long-tems suivent les Ma-  
homets ,

Nous défendent le vin , moi je me le per-  
mets ;

Tout usage ancien cede à ma politique ,

Et je suis un Sultan de nouvelle fabrique.

Parlons seulement de l'amour que j'ai  
pour vous , poursuit-il , je jure de vous  
prendre pour maîtresse , & pour fem-  
me ; est-ce assez ? Oui , répond Thé-  
mire , je ne veux rien de plus.

Jasmin vient annoncer au Sultan le  
retour de Carabin.

Le SULTAN.

..... Pourquoi n'entre-t-il pas ?

JASMIN.

Vous savez que toujours votre porte est fer-  
mée.

Le SULTAN.

Oui , c'était autrefois la regle accoutumée ;

Mais il faut que d'entrer on ait permission ,

Si tu veux qu'au sérail se passe l'action.

Carabin dit au Sultan qu'il apporte de France de l'argent comptant , & continue ainsi :

Grace au Ciel c'en est fait , & la somme est  
complète ,

Commence par lâcher la fille & la Soubrette ,  
Nous choisirons après dix autres prison-  
niers ,

Quant à moi , je demeure étant court de de-  
niers ;

Qu'ils partent sur le champ , je resterai pour  
gage.

### Le SULTAN.

N'en rachete que neuf ; & mers-toi du voyage  
..... :

Embarque , lui dit-il , cent Captifs si  
tu veux , mais pour Thémire ne crois  
pas que tout l'or du monde puisse m'en-  
gager à te la rendre. Carabin est fort sur-  
pris que le Sultan manque à sa parole.

### Le SULTAN.

Lorsque je te promis d'accorder ta demande,  
Ce n'était qu'un enfant , à présent elle est  
grande.

Du moins , dit le Gascon , ne me re-  
fuse pas ce malheureux Vieillard , puis-

qu'il n'a peut-être pas une heure à vivre. Le Sultan consent de le rendre , pourvu qu'il meure.

Thémire reste avec Carabin , & lui dit qu'elle est fâchée de ne pouvoir partir avec lui ; mais qu'il peut compter qu'elle aura toujours beaucoup de déférence pour tous les Français.

Alcidor , ce vénérable Vieillard , arrive ; il est soutenu par deux Français , sa vue est si troublée , & son corps est si faible , qu'à peine il peut se soutenir ; il demande où il est , & à qui il doit le bonheur de revoir la lumière. Thémire lui répond que c'est à Carabin.

### A L C I D O R.

Des Chevaliers Gascons je reconnais l'ardeur ,  
S'ils n'ont pas de grands biens ils ont tous de  
l'honneur.

Thémire demande à Carabin comment il a pu faire pour trouver une somme si considérable.

### C A R A B I N.

Echappé de mes fers , chose impossible à  
croire ,

Arrivant au pays je me fis Grenadier ,

On ne s'enrichit point à ce noble métier ,

Je me remis sur mer , & l'ingrate fortune  
Ne me traita pas mieux dans le sein de Neptune.

Je fus repris , Madame , & par un grand  
bonheur

Je vous vis au sérail , malgré le grand Seigneur ,

Eunuques blancs & noirs , Bostangis , Jannissaires ,

Ne m'empêcherent point de vous parler d'affaires ,

Le trait est surprenant , mais passons là-dessus ;

Or comme en mon pays on craint peu les refus ,

J'allai voir le Sultan , lequel sur ma parole  
Me laissa repartir pour un projet frivole.

Avec lui cependant je m'étais engagé

De revenir bien-tôt payer votre congé.

De retour dans la France , une veuve fringante

Me prit en mariage aux bords de la Charente ;

Elle mourut bientôt , une autre succéda ,

Et cette autre en trois mois à son tour décéda.

Je convolai bien-tôt avec une troisième ,

Qui mourut en Avril , je ne sai le quatrième.



Héritier de leurs biens & plus content qu'un  
Roi ,

J'ai vendu trois Châteaux qui n'étaient pas à  
moi.

Alcidor leur demande s'il ne pour-  
rait pas lui donner des nouvelles de  
deux de ses enfans.

ALCIDOR.

Mon fils fut fait esclave , & sa sœur plus pe-  
tite ,

Au sérail avec lui par des Turcs fut con-  
duite.

CARABIN.

Comment ? Il m'arriva même chose jadis.

A l'âge de quatre ans par les Turcs je fus  
pris ,

Mené dans le sérail avec cette personne ,

Et d'être tant soit peu ma sœur , je la soup-  
çonne.

THÉMIRE.

Qu'entends je ?

ALCIDOR, étonné.

Ce minois , cet air vif & coquet ,

De ma défunte femme est le vivant por-  
trait ,

Même , à ce que je crois , ce Gascon me ressemble.

Dans quel tems s'il vous plaît fûtes-vous pris ensemble ?

Je ne prétends ici rien décider en l'air ,  
Sur-tout en fait d'enfans , on ne peut trop voir clair.

CARABIN.

Je fus , il m'en souvient , pris en mil sept cent seize.

ALCIDOR.

Epoque trop heureuse & qui me comble d'aise ,  
Et quel âge avez-vous à présent ?

CARABIN.

J'ai vingt ans.

ALCIDOR.

Et vous ?

THÉMIRE.

J'en ai dix huit.

ALCIDOR.

Baisez-moi mes enfans.

( *Il les embrasse.* )

Quand je songe en quels lieux je la vois retenue ,

Je n'ose sur ma fille encor jeter la vue ,  
O jour qui me la rends , comment me la  
rends-tu ?

Tu pleures , je t'entends. . . . tu n'as plus de  
vertu ?

Thémire avoue ingénument à son  
pere , que le Sultan l'adore & doit  
bientôt l'épouser. Alcidor lui fait de  
sanglans reproches , & se retire outré  
de désespoir.

Thémire reste avec Carabin qui  
l'engage à le suivre , après lui avoir  
représenté son crime. Thémire y con-  
sent après avoir combattu quelque  
temps.

### T H É M I R E.

Mais du moins , tu devrais aller voir notre  
pere ;

Nous le laissons mourir d'une étrange ma-  
niere.

Bon , répond Carabin , je le compte  
pour mort. Il fait promettre en mê-  
me-temps à sa sœur de se tenir prête  
pour fuir avec lui , & se retire. Thémire  
reste seule , s'examine & se demande  
à elle-même si elle est Turque ou Fran-  
çaise , & ne pouvant pas bien se dé-  
finir , elle termine son Monologue par

ces vers qu'elle adresse au Sultan.

Ah ! puisque tu devais m'épouser dès ce soir,  
Pourquoi m'apprenait-on aujourd'hui mon de-  
voir ?

Frere trop rigoureux, du moins pour me l'ap-  
prendre,  
Jusqu'à demain matin tu devais bien atten-  
dre.

Le Sultan arrive pour conduire  
Thémire à la Mosquée ; il lui dit de  
le suivre, elle lui repond qu'elle n'ose.

Le SULTAN.

Vous n'osez ?

THÉMIRE.

Non, Seigneur.

Le SULTAN.

Et pourquoi donc ?

THÉMIRE.

Pour cause.

Le SULTAN.

Ah ! je vois ce que c'est, sans doute la pu-  
deur. . . .

THÉMIRE.

Non, ce n'est point cela ; vous vous trom-  
pez, Seigneur.

Elle

Elle prie le Sultan de vouloir bien différer cet hymen. Le Sultan s'emporte, & dit, lorsque Témire se retire :

Je n'y comprends plus rien, pourquoi partir,

fitôt ?

Dites-moi vos raisons.

**THÉMIRE**, *en s'en allant.*

Je les dirai tantôt.

Le Sultan reste avec le Visir : il commence à soupçonner Thémire d'inconstance, & Carabin d'être son rival, le Visir lui dit :

Prenez-vous ce garçon, Seigneur, pour une bête ?

Vous les avez laissés ensemble tête-à-tête.

**Le SULTAN.**

Je ne le ferai plus.

**Le VISIR.**

Vous aurez bien raison.

Ah ! que la prévoyance est ici de saison !

Thémire revient, le Sultan lui fait encore des reproches, & lui dit qu'il ne la reverra jamais. Quoi ! Seigneur, répond Thémire, est-il bien assuré que

vous ne m'aimez plus ? — Non, rien n'est plus certain.... que j'aimai.... que je hais.... Thémire éclate de rire, le Sultan lui dit avec transport : *Thémire, vous riez*. Elle répond : eh qui pourroit s'empêcher de rire de toutes vos extravagances, & de mon incertitude ? Le Sultan, toujours plus amoureux, ne pouvant pas se contraindre, lui avoue qu'il l'aime plus que jamais, & que tout ce qu'il lui a dit n'était que pour rire. Thémire prie le Sultan de lui accorder du moins une grâce.

Le SULTAN.

Et de quoi s'agit-il ?

THÉMIRE.

Permettez que je sorte.

Le SULTAN.

Quoi ? toujours me quitter, & de la même sorte.

Thémire lui dit en sortant, que demain tous ses secrets lui seront révélés. Le Sultan reste avec le Visir. Un Esclave lui apporte une lettre adressée à Thémire, par laquelle Carabin lui marque de se rendre vers la moquée par un sentier obscur. Le Sultan se livre à



toute sa fureur , & ordonne au Visir d'aller le poignarder , puis il le retient en disant :

Je prétends lui parler , qu'on le fasse venir ;

**Le VISIR.**

Encor un entretien , Seigneur !

**Le SULTAN.**

*C'est pour finir.*

Finissez , sans cela , répond le Visir ; mais il me vient une bonne idée : faites remettre cette lettre entre les mains de Thémire , & qu'elle ne sache point que vous l'avez ouverte. Le Sultan approuve ce conseil. Le Visir promet de la faire rendre à Thémire , & sort pour cet effet.

**Le SULTAN, seul.**

Le Visir a raison , & de cette manière  
La conduite sera beaucoup plus régulière ;  
Car si je la voyais , il faudrait lui prouver  
Qu'elle m'est infidèle , & cherche à se sauver.  
Mais je n'en ferai rien , & n'osant lui répondre ,

J'oublierais les moyens que j'ai de la confondre.

Je connais ma faiblesse, & sans les employer,  
On me verrait sans fruit encor la renvoyer.

Le Visir arrive avec empressement,  
& dit au Sultan, qu'il a fait rendre la  
lettre à Thémire, qui a promis de ve-  
nir bientôt au rendez-vous trouver Ca-  
rabin. Thémire y arrive, conduite par  
Fatime; on entend quelque bruit: elle  
dit, est-ce vous, Carabin? Qui répond:  
êtes-vous là ma sœur? Le Sultan qui  
s'étoit avancé à l'arrivée de Thémire  
pour la poignarder, s'écrie avec éton-  
nement:

Ma sœur! ah! j'allais faire une belle sottise!  
Cet éclaircissement m'épargne une méprise.

### THÉMIRE.

Que vois-je? le Sultan!

### CARABIN.

Nous sommes découverts!

Ah! sandis, nous allons retomber dans les  
fers.

Le SULTAN, à Carabin.

Est-elle bien ta sœur?

### CARABIN.

Alcidor est son pere,  
Je suis fils d'Alcidor, ergo, je suis son frere.

Le Sultan fait encore des reproches à Thémire , & dit ensuite qu'il est trop délicat pour la garder ; qu'elle peut partir.

### Le VISIR.

C'est fort bien fait, Seigneur, renvoyez la Matoise,

Qu'elle fasse à Paris l'amour à la Françoisise.

Le Sultan dit, que puisqu'il faut nécessairement que quelqu'un meure, il va se tuer ; mais Carabin l'arrête en lui disant :

Ah ! ne vous tuez pas avant notre voyage ,  
Car si vous expirez , on nous remet en cage ,  
Que de la mort au moins nous soyons garantis.

### Le SULTAN.

Eh bien , je me tuerai quand vous serez partis.

Cette Parodie a peut-être moins de fel, ou pour mieux dire de fiel que la précédente ; mais elle est plus gaie mieux écrite , & les traits de critique en sont plus justes ; elle est de Dominique, Romagnesi & Riccoboni ; elle fut d'abord très-mal reçue , ou plutôt très-mal écoutée ; mais elle fut plus ac-

cueillie à la seconde représentation ; elle en eut encore douze , toutes très-applaudies , & le Public vint volontiers essuyer à cette Parodie les larmes qu'il avait répandues à Zaïre.

---

### *DEBUT DE FABIO STICOTI.*

Fabio Sticoti , né à Venise & arrivé à Paris en 1716 , avec Ursule Astori son épouse , Cantatrice de la Troupe Italienne , débuta le 5 Janvier par le rôle de Pantalon , dans le Médecin volant , Piece de l'ancien théâtre ; il fut très-bien reçu du Public , & admis au nombre des Comédiens Italiens.

*Fin du troisieme Volume.*

# TABLE

## DES MATIERES

Contenues dans ce troisieme Volume.

### A.

<b>A</b> LBORGHETI (sa mort)	page 366.
<i>Alceste</i> ,	207.
<i>Amant Prothée</i> ,	122.
<i>Amans réunis</i> ,	94.
<i>Amusemens à la mode</i> ,	471.
<i>Arlequin Amadis</i> ,	428.
<i>Arlequin Astrologue</i> ,	54.
<i>Arlequin Bellerophon</i> ,	165.
<i>Arlequin Hulla</i> ,	138.
<i>Arlequin Phaëton</i> ,	382.
<i>Arlequin Roland</i> .	113.
<i>Arlequin Tancrede</i> ,	227.
<i>Auteur superstitieux</i> ,	452.
<i>Autreau</i> , (son Histoire)	335.

### B.

<b>B</b> ENOZZI, (son début)	464.
<i>Bolus</i> ,	367.
<i>Bonne Femme</i> ,	186.

## C.

**C**ONSTANTINI, (son début) p. 222.  
*Contraste de l'Amour & de l'Hymen*,

*Critique*, 37.  
 456.

## D.

**D**ANAUS, 442.  
*Débuts*, 262.  
*Démocrite prétendu fou*, 319.

## E.

**E**COLE des Meres, 482.  
*Effets du dépit*, 46.  
*Enfans trouvés*, 519.

## F.

**F**EINTE véritable, 177.  
*Femme jalouse*, 15.  
*Foire des Poètes*, 339.  
*Feu d'Artifice*, 270.

## G

**G**RATIS, pour la Naissance de M. le  
*Dauphin*, 267.

## H.

**H**AMOCHE, (son début) 507.  
*Hésione*, 276.



*Horoscope accompli*, page 68.

## I.

<b>J</b> E NE SAIS QUOI ,	392.
<i>Jeu de l'amour &amp; du hasard</i> ,	284.
<i>Isle de la Folie</i> ,	88.
<i>Isle du Divorce</i> ,	345.

## M.

<b>M</b> ÉCHANTE femme ,	96.
<i>Médée &amp; Jason</i> ,	61.

## P.

<b>P</b> LAISANT de qualité ,	250.
<i>Phénix</i> ,	405.
<i>Philosophe dupe de l'amour</i> ,	1.
<i>Portrait</i> .	28.
<i>Pyrame &amp; Thisbé</i> ,	8.

## R

<b>R</b> AUZINI, (sa mort)	404.
<i>Retour de tendresse</i> ,	177.
<i>Revue des Théâtres</i> ,	147.
<i>Riccoboni</i> , (sa retraite)	240.
<i>Riccoboni</i> , (son retour)	451.
<i>Roland</i> , la Dlle. (son début)	482.
<i>Rusca</i> , (sa mort)	391.

<b>S</b> AMSON,	page	302.
<i>Silphide</i> ,		352.
<i>Suite des Comédiens Esclaves</i> ,		132.

<b>T</b> HEVENAU, (sa mort)	491.
<i>Triomphe de l'Amour</i> ,	465.
<i>Triomphe de l'Intérêt</i> ,	361.
<i>Triomphe de Plutus</i> ,	158.

<b>V</b> ÉRITÉ fabuliste,	411.
<i>Vie (la) est un songe</i> ,	493.
<i>Vicentini, Jean</i> (son début)	517.

<b>Z</b> EPHIRE & <i>Flore</i> .	81.
----------------------------------	-----

Fin de la Table.







